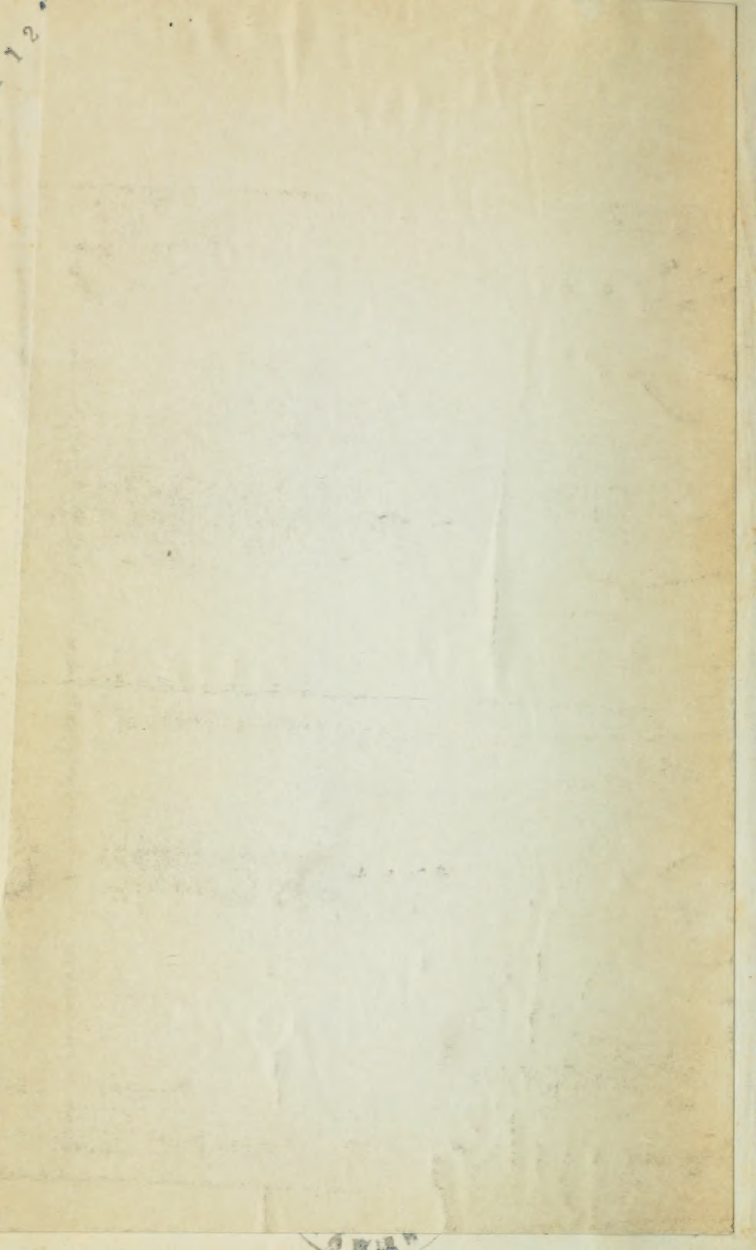




12/7/57

JOURNAL

ET

PENSÉES DE CHAQUE JOUR

DU MÊME AUTEUR

UNE AME (*Souvenirs recueillis par une sœur*), précé d'une lettre du R. P. Hébert, O. P. — Paris-Auteuil, impr merie des Orphelins-Apprentis, 40, rue La Fontaine, 1906. - Un volume in-12, 156 pages.

Cet ouvrage, imprimé pour l'auteur et sa famille et qui n'a jamais été mis en vente en librairie, aujourd'hui entièrement épuisé, est réimprimé dans LA VIE SPIRITUELLE, ce qui donne satisfaction à de très nombreuses demandes.

LETTRES SUR LA SOUFFRANCE, précédées d'une préface du R. P. Hébert, O. P., et accompagnées d'un portrait et d'un fac-similé d'écriture. — Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1918. — Un volumé in-12, XLII-345 pages. — *21e mille.*

LA VIE SPIRITUELLE (*Petits traités de vie intérieure*) suivie de UNE AME, précédée d'une lettre de S. É. le cardinal Amette, archevêque de Paris, accompagnée de la reproduction d'un dessin de Charles Duvent représentant Élisabeth Leseur sur son lit de mort. — Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1919. — Un volume in-12, XI + 449 pages. — *16e mille*

Petits volumes in-18, extraits de LA VIE SPIRITUELLE

Paris, J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, 1920.

LA RETRAITE SPIRITUELLE DE CHAQUE MOIS, précédée d'une lettre du T. R. P. Monpeurt, O. P.

LA FEMME CHRÉTIENNE, précédée d'une préface du T. R. P. Louis, O. P.

LE CHRÉTIEN, précédé d'une préface du R. P. Sertillanges O. P., Membre de l'Institut.

CONSEILS A UNE AMIE INCROYANTE, reproduits en fac-similé d'écriture, précédés d'une préface du R. P. Mainage O. P.

ÉLISABETH LESEUR

JOURNAL

ET

PENSÉES DE CHAQUE JOUR

PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE

DU

R. P. JANVIER, O. P.

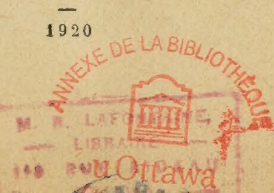
« Toute âme qui s'élève élève le monde. »
(Devise donnée par Élisabeth Leseur à sa sœur.)



CINQUANTE-QUATRIÈME MILLE

PARIS
J. DE GIGORD, Éditeur
RUE CASSETTE, 15

1920



NIHIL OBSTAT.

Paris, 5 Mars 1917.

Fr. M.-A. Janvier,
des Fr. Prêch.
Censeur.

Imprimatur.

Paris, 7 Mars 1917.

H. Odelin,
V. G.

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Dal Vaticano, le 16 Août 1918.

Nº 70.462

DA CITARSI NELLA RISPOSTA

Monsieur,

C'est avec la bienveillance la plus paternelle que le Souverain Pontife a daigné agréer l'hommage que vous lui avez fait de l'ouvrage intitulé : **Élisabeth Leseur. Journal et Pensées de chaque jour.**

A travers ces pages si émouvantes se reflète une âme d'une trempe surnaturelle singulièrement vigoureuse. Sous la suave et forte action de la grâce divine, par une connaissance de plus en plus précise et profonde de la vérité doctrinale, comme par une générosité croissante dans son offrande au Christ Jésus de la souffrance et de la douleur, il lui a été donné d'avancer à grands pas dans le chemin que nous a ouvert le Divin Maître, et de réaliser

---

Au Révérend Père Janvier, O. P.
pour remettre
à MONSIEUR FÉLIX LESEUR

tout à la fois son ardent désir d'apostolat en faisant rayonner autour d'elle la bienfaisante influence d'un attirant exemple, d'une charité toujours en éveil, d'une foi active et lumineuse, d'une prière incessante.

C'est donc avec raison que, sur le conseil du Maître en la doctrine qui a bien voulu les présenter au public, vous avez publié ces pages. Le bien qu'elles ont déjà produit, et que, sans nul doute, elles produiront encore, vous est garant de la fécondité d'une œuvre d'apostolat qui vous est si chère.

Le Saint Père vous adresse donc Ses augustes félicitations et, de grand cœur, Il vous accorde le bienfait de la Bénédiction Apostolique.

Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous m'avez gracieusement offert, je vous prie, Monsieur, de recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments en N.-S.

P. Card. GASPARRI

LETTRE DU R. P. JANVIER

DE

L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

« *Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* »

« Qui trouvera la femme forte? C'est au loin et aux extrémités du monde qu'on doit chercher son prix. »

(Prov. XXXI, 10.)

LETTRE DU R. P. JANVIER

DE

L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Jougne, 3 Septembre 1915.

Mon cher ami,

Vous me demandez s'il est utile de publier le Journal *et le* Testament spirituel *laissés par l'angélique compagne dont vous pleurez la mort prématurée. Je n'hésite pas à vous répondre affirmativement.*

Vous pouvez juger par l'impression salutaire et pacifiante que vous avez ressentie en lisant ces pages de l'effet qu'elles produiront sur les autres.

On y trouve harmonieusement combinées la

justesse de la pensée, la profondeur de l'émotion, la grâce du langage. L'esprit s'y nourrira de vérités substantielles, de remarques pleines d'opportunité, et le cœur de sentiments où l'énergie le dispute à la douceur.

Tel passage contient un aperçu psychologique qui confond les déclamations de bien des contemporains. Ainsi :

« Pensons moins à l'humanité et plus aux « hommes, ou plutôt souvenons-nous que l'hu- « manité n'est composée que d'êtres humains « et que chacun d'eux a besoin de la lumière « et de la force que Dieu donne. »

Tel autre renferme pour les mères de sages conseils. Par exemple :

« Ce qui manque souvent à la femme, c'est « un jugement droit, l'habitude du raisonne- « ment, le travail d'esprit personnel et sou- « tenu. La philosophie pourrait lui donner « tout cela ; la dépouiller de tant de préjugés « et d'idées fausses qu'elle transmet religieu- « sement à ses fils, au grand détriment de « notre pays. »

Ici, je tombe sur ces réflexions saisissantes :

« Qui cherche la vérité trouvera Dieu. — « Jetons, tout en marchant, et sans regarder « derrière nous qui les ramasse, idées, paroles

« et désirs. Il y a tant de mendiants d'idéal ! « — Le silence est parfois un acte d'énergie ; « le sourire aussi. — L'orgueil de la souf- « france ! se méfier même de celui-là. — Cer- « tains rires ressemblent à des sanglots ; « certains sanglots à des chants d'action de « grâces. »

Là j'entends ce cri de détresse qu'une résignation religieusement suave vient tremper immédiatement dans ses ondes :

« Plus de deux mois bien pénibles par la « presque continuité de la souffrance physique « amenant l'accablement, et par des angoisses « au sujet de Juliette ; le sentiment doulou- « reux que ma maladie durera autant que moi « et entravera toujours ma vie. Acceptation « totale, sans aucune joie ou consolation « intérieure. Résolution de faire servir mes « épreuves au bien des âmes. Remplir ma vie « de prière, de travail et de charité. Conser- « ver la sérénité à travers tout. »

Ailleurs je suis frappé par les avertissements fermes et discrets aux impies et aux persécuteurs du jour :

« Les nations grandes et fortes sont celles « qui ont pris Dieu comme base de l'édifice « social et national... Si nous ne lui faisons

« pas connaître Dieu (*au peuple*), nous aurons « gravement manqué au plus important et au « plus « actuel » de nos devoirs. — Rêve « insensé de prétendre détruire l'Eglise ! Pos- « sible seulement à ceux qui n'ont pas com- « pris l'admirable distinction de son âme et « de son corps ; le corps, qui peut sembler « parfois blessé, affaibli, mais qui vit tant que « l'âme l'anime, et l'âme est immortelle. »

Parmi ces notes, il en est où les êtres arrêtés physiquement par la maladie, meurtris moralement par de cruelles souffrances, puiseront le courage et la consolation. Ils apprendront à se soumettre à la sainte volonté de Dieu, à supporter leurs peines sans désespoir, sans amertume, à connaître le prix et la fécondité de la douleur en suivant celle qui écrit :

« Je crois que la souffrance a été accordée « par Dieu à l'homme dans une grande pen- « sée d'amour et de miséricorde.

« Je crois que Jésus-Christ a transformé, « sanctifié, presque divinisé la souffrance.

« Je crois que la souffrance est pour l'âme la « grande ouvrière de rédemption et de sanc- « tification.

« Je crois que la souffrance est féconde, « autant et parfois plus que nos paroles et nos

« œuvres, et que les heures de la Passion du « Christ ont été plus puissantes pour nous et « plus grandes devant le Père que les années « même de sa prédication et de son activité « terrestre.

« Je crois qu'il circule parmi les âmes, « celles d'ici-bas, celles qui expient, celles qui « ont atteint la vraie vie, un vaste et incessant « courant fait des souffrances, des mérites et « de l'amour de toutes ces âmes, et que nos « plus infimes douleurs, nos plus légers efforts « peuvent atteindre par l'action divine des « âmes chères ou lointaines et leur apporter « la lumière, la paix et la sainteté.

« Je crois que dans l'Eternité nous retrou- « verons les bien-aimés qui ont connu et aimé « la Croix, et que leurs souffrances et les nôtres « se perdront dans l'infini de l'Amour divin et « dans les joies de la définitive réunion.

« Je crois que Dieu est amour et que la « souffrance est, dans sa main, le moyen que « prend son amour pour nous transformer et « nous sauver. »

Ce recueil offrira un aliment sain, un breuvage limpide aux chrétiens ordinaires, aux consciences altérées de perfection et de dévouement. Tous profiteront de ces méditations où

le repentir, la demande, l'adoration, la reconnaissance mêlent leurs accents, où coule l'esprit chrétien, où vibrent les plus hautes vertus de l'Evangile. Les meilleurs se perdront avec délices dans ces effusions où rayonnent la lumière de la vérité et la flamme de la bonté. Les incroyants mêmes ne sauraient demeurer indifférents aux appels qui leur sont adressés, à la surnaturelle sympathie qui les enveloppe à leur insu. Des mots comme ceux-ci ne pourront que les toucher :
« Nous, chrétiens, évitons toujours de briser « le roseau courbé » ou d' « éteindre la mèche « qui fume encore ». Ce roseau, c'est peut-être « l'âme souffrante et douloureuse d'un de nos « frères, et l'humble mèche qu'éteint notre « souffle glacé est parfois une noble intelligence « que nous aurions pu ranimer et grandir. Pre- « nons garde : rien n'est délicat et sacré comme « l'âme humaine, rien ne peut être plus vite « froissé. Que chacune de nos paroles, chacun « de nos actes porte en lui un principe de vie « qui, pénétrant d'autres esprits, leur communi- « quera lumière et force et leur révélera Dieu. »

En Madame Leseur, la grande puissance motrice était la charité. « Penser est bien, « *disait-elle ;* prier est mieux ; aimer est tout. »

Elle puisait ce royal amour à la source où il naît, c'est-à-dire en Dieu ; puis, sous son inspiration, elle se prodiguait à toutes les créatures et elle chantait à l'humilité, à la miséricorde, à la souffrance endurée pour le Christ et pour la rédemption des âmes, ces hymnes que l'on ne saurait trop admirer.

Cette charité s'étendait à tous; mais, conformément à l'ordre de la Providence, elle s'intéressait d'abord aux proches et aux amis intimes. Ceux-ci reliront avec attendrissement leurs noms sous la plume que la mort a si tôt brisée ; ils constateront qu'une sollicitude toujours éveillée les suivait pas à pas, et qu'à chaque instant, pour eux, des supplications, des sacrifices, des vœux, étaient offerts à Dieu, Maître de notre bonheur et de notre destinée.

Je n'ai fait que glaner au hasard et hâtivement dans ce champ où les épis d'or tantôt se dressent solitaires comme pour mieux montrer leur beauté, tantôt s'accumulent pour former de riches gerbes; mais j'en ai dit assez pour motiver solidement mon conseil.

Livrez donc à votre famille et à vos amis ces pages précieuses, puis laissez l'Esprit-Saint les répandre librement parmi les âmes qu'elles ne manqueront pas de sanctifier.

C'est un excellent moyen pour vous de servir la cause de Dieu, d'honorer chrétiennement la mémoire de celle que vous avez momentanément perdue et de perpétuer son œuvre d'apostolat.

Je bénis votre entreprise, cher ami, et je vous prie d'agréer l'expression de mes fidèles sentiments en Notre-Seigneur et saint Dominique.

Fr. M.-A. Janvier,
des Fr. Prêch.

IN MEMORIAM

« Mon Dieu, ayez pitié de nous, de moi ! »

(Invocation d'Elisabeth Leseur au milieu de ses souffrances.)

IN MEMORIAM

Saint François de Sales, dans la préface de son immortelle INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE, explique comment et dans quel but son livre fut écrit. Destiné exclusivement à la direction spirituelle d'une âme, il ne devait jamais être imprimé. Le manuscrit serait demeuré sans en sortir dans les mains de sa destinataire, afin qu'elle pût en méditer les enseignements à son loisir. Mais les pages qui le composaient furent communiquées, dit-il, « *à un grand, docte et dévot religieux, lequel, estimant que plusieurs en pourraient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier : ce qui luy fut aysé de me persuader, parce que son amitié avait beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement une grande authorité sur le mien.* »

Ces quelques lignes du saint évêque de Genève racontent exactement toute l'histoire de la publication du présent volume. J'ai rencontré, moi aussi, un religieux dont le jugement possède « *une grande authorité sur le mien* ». Il a, par sa

direction spirituelle, achevé l'œuvre de conversion commencée par la rayonnante influence de la sainte compagne que Dieu m'a ravie, et déterminée par la lecture du JOURNAL et des PENSÉES que j'ai trouvés après sa mort et que j'édite aujourd'hui.

*
* *

Ces pages ont été écrites non au jour le jour, mais quand l'auteur éprouvait, sous l'impulsion d'un sentiment intérieur, le besoin d'épancher dans le secret les pensées ou les émotions qui remplissaient son cœur. Encore bien qu'elle ait donné à son manuscrit ce titre : JOURNAL, il ne constitue pas un journal au vrai sens de ce mot. Elle n'écrivait qu'irrégulièrement, souvent à des intervalles assez longs ; très peu de faits sont relatés qui pourraient renseigner sur les événements de sa vie. C'est, à proprement parler, l'histoire d'une âme, qui note les principales étapes de son évolution, une sorte d'examen de conscience, à de certains moments traduit par la main. Et comme l'auteur écrivait pour elle seule, cette conscience se répandait devant Dieu en toute simplicité, en toute vérité, en toute liberté, sans aucune préoccupation de style et de composition. Oh ! la littérature est bien absente, on le verra, de ces pages si parfaites de forme, si sublimes d'inspiration, si dépouillées de recherche et d'artifice. L'auteur les jetait sur le papier comme elle les

pensait, au courant de la plume, d'une écriture souple et facile, sans ratures ni surcharges (à peine quelques grattages), ne trahissant aucun labeur de texte, révélant, au contraire, une effusion de l'esprit.

Je n'en soupçonnais pas l'existence, qui ne me fut révélée qu'après la mort de l'auteur par sa sœur, à qui elle en avait communiqué des passages en confidence ; unique, heureuse et providentielle confidence qui a sauvé le manuscrit. L'auteur, dans son humble modestie, jugeant que celui-ci avait rempli auprès d'elle toute l'action spirituellement bienfaisante qu'elle en avait attendue, voulait le brûler. Sa sœur intervint à plusieurs reprises auprès d'elle pour l'en empêcher, et son affectueuse insistance arrêta cette destruction.

« *Tu as raison*, lui dit-elle un jour, *mon cher mari lira cela après ma mort, et cela lui expliquera bien des choses !* »

Ce journal, quand j'en trouvai le manuscrit, présentait une grosse lacune. Commencé le 11 septembre 1899, il était clos une première fois le 11 août 1906, et cela formait un cahier recouvert de molesquine noire, comme les cahiers d'écolier. Puis il reprenait brusquement, dans un autre cahier de même aspect, le 19 octobre 1911, pour être continué jusque pendant la dernière maladie qui devait emporter l'auteur, jusqu'au 9 janvier 1914, lorsqu'il lui devint impossible d'écrire, peu de mois avant sa mort. D'août 1906 à octobre 1911, il y avait un vide de plus de cinq

années, vide des plus regrettables, puisque ces années comptent parmi les plus intéressantes de l'évolution religieuse d'Elisabeth Leseur. C'est la période où son âme s'est engagée avec décision et fermeté, de façon définitive, dans la voie étroite de la sanctification où la guidait la divine prédestination. La Providence a permis que cette lacune fût comblée. J'ai trouvé, en faisant d'autres recherches, un petit cahier intitulé Cahier de Résolutions-Règlement de vie, qui remplit exactement le vide, débordant même légèrement sur la seconde partie du Journal, puisqu'il part d'octobre 1906 pour se terminer le 18 juillet 1912. Et c'est bien, comme je le pensais, le moment décisif de cette existence exceptionnellement édifiante, une des plus émouvantes parties de toute l'œuvre, qui apparaît dans ce cahier, légèrement différent du Journal comme ordonnance, mais qui s'enchaîne harmonieusement avec lui, et où les dates fournissent à souhait les points de repère désirables.

Les Pensées de chaque jour sont tout à fait distinctes du Journal, bien que consignées sur un des deux cahiers qui renferment celui-ci, précédant sa deuxième partie. Ce sont des fragments détachés qui furent inscrits au jour le jour, tels que les inspiraient la méditation quotidienne ou la prière, lorsque l'auteur les jugeait mériter d'être retenus. Quelques-uns, très développés, prennent pour ainsi dire le caractère d'hymnes, comme ceux qui suivent la date douloureuse du 13 avril 1905; mais, la plupart du temps, ils ont

la forme habituelle de pensées, parfois très courtes, souvent plus détaillées, rédigées dans un style fort et concis, et qui vont jusqu'aux profondeurs de l'âme ou de l'esprit en y projetant une vive et inoubliable lumière. Ecrites pendant les mêmes années que le JOURNAL, plus exactement pendant les sept premières années, de 1899 à 1906, elles soulignent, développent et complètent celui-ci, dont elles constituent le meilleur commentaire.

J'ai joint comme épilogue à l'ouvrage le TESTAMENT SPIRITUEL, qui m'a transmis l'ultime pensée et les derniers conseils de celle que je venais de perdre. J'ai beaucoup hésité avant de livrer à la publicité ce document, d'une nature si intime; mais j'ai été vivement encouragé à le faire, et je me suis rendu aux arguments qui m'étaient présentés. En effet, ce TESTAMENT SPIRITUEL est la conclusion normale de toute l'œuvre ; il montre quelles furent jusqu'au seuil du tombeau l'exquise charité, l'étonnante tendresse de cette âme sainte et quelles ont été ses préoccupations religieuses constantes jusque dans la mort. Ainsi tout se tient et constitue un ensemble parfait. JOURNAL, CAHIER DE RÉSOLUTIONS, PENSÉES DE CHAQUE JOUR, TESTAMENT SPIRITUEL, ont leur lien chronologique, se succèdent dans l'ordre, s'éclairent, s'expliquent et se complètent les uns par les autres. La sublimité de l'inspiration y va croissant, l'ascension vers Dieu y apparaît continue, et certains passages, comme ceux qui terminent le JOURNAL

(16 juillet 1913, 9 janvier 1914), ont un accent qui n'est déjà plus de cette terre.

Tel est le manuscrit, voyons maintenant quel fut l'auteur.

*
* *

Le renoncement, le détachement, la pauvreté volontaire, l'aversion pour le monde, le sacrifice et l'oubli de soi, l'acceptation de la souffrance, la charité poussée aussi loin que possible envers Dieu et le prochain forment le thème de chacune de ces pages. En les lisant, on est amené à se demander si elles n'ont pas été rédigées par une religieuse, ou tout au moins par une femme vivant à l'écart, dans une retraite volontaire, dans des conditions d'existence exceptionnelles. Et le lecteur en vient facilement à se dire : « Evidemment, cela est très beau, très édifiant, mais presque trop pour moi. Je ne me trouverai jamais dans de semblables circonstances de vie intérieure, et je ne pourrai jamais suivre une voie aussi ascendante, profiter d'un pareil exemple. Dans les incidents et les tracas journaliers d'une existence normale, comment réaliser un si haut enseignement? » En quoi le lecteur se trompe tout à fait, l'auteur fut une femme du monde, vivant dans le monde et remplissant à merveille ses obligations d'état.

Elisabeth Leseur avait trente-trois ans quand elle commença à rédiger son JOURNAL, en sep-

tembre 1899 (elle était née le 16 octobre 1866) ; elle était donc encore jeune, en plein épanouissement. Nous aimions, à cette époque, à recevoir et à sortir, nous avions constitué un intérieur très confortable, nous menions une existence très large, agrémentée de beaux voyages qui nous causaient à tous deux de grandes satisfactions. D'une intelligence ouverte à tout, remarquablement prompte et pénétrante, elle jouissait de toutes les belles manifestations tant de la nature que du génie de l'homme. Très cultivée, elle avait appris le latin, connaissait l'anglais, parlait et écrivait couramment le russe, et commençait à bien posséder l'italien, quand la maladie la terrassa, dans les derniers mois de 1913. Elle savait comprendre et apprécier l'art sous toutes ses formes : peinture, sculpture, musique, littérature, et ses séjours en Espagne, en Italie, dans l'Afrique du nord, en Grèce, en Orient, en Russie, en Allemagne aussi, avaient rendu son goût très fin et très sûr. Elle possédait une conversation vive, intéressante, attachante, animée par un esprit très primesautier, et cela en restant toujours simple et modeste, sans jamais faire montre de sa supériorité intellectuelle. Elle était foncièrement gaie et s'attacha à le demeurer; elle considérait même la gaieté comme une vertu. Elle rappelait volontiers, dans ses dernières années, que sainte Thérèse, — une de ses saintes préférées avec sainte Catherine de Sienne, et dont les œuvres comptaient parmi ses lectures de chevet, — recom-

mandait à ses religieuses d'être toujours gaies. Son joli rire éclatait à l'occasion dans toute sa fraîcheur et sa franchise.

Physiquement elle était charmante, d'une grande distinction d'allures et de manières, d'une extrême bienveillance, très accueillante, souriante et aimable, sachant admirablement recevoir ; bref, une maîtresse de maison accomplie. Avec cela aimant passionnément la jeunesse, qui le lui rendait d'ailleurs pleinement, elle avait fait de son intérieur un foyer chaud et délicat, aussi fréquenté qu'elle-même était recherchée.

Certes, elle plaçait avant tout les affections familiales. Le JOURNAL et le TESTAMENT SPIRITUEL disent assez son immense tendresse, son dévouement pour tous les siens. Si Dieu lui avait accordé des enfants, — elle en eut le grand désir, et la privation lui fut un chagrin inconsolable, — elle se serait affirmée une mère chrétienne type. Ce qu'elle a été pour sa nièce et ses neveux, sur lesquels elle reporta son sentiment maternel, l'a démontré. Ces chers enfants l'ont bien payée de retour, sans pouvoir mesurer cependant toute l'étendue de la perte qu'ils ont faite avec elle. Mais elle fut aussi une amie rare, dont les amis surent reconnaître le précieux attachement. On le vit bien dans les dernières années de sa vie. Sa santé exigeait alors de grands ménagements. Nous ne sortions presque plus et recevions fort peu, elle ne faisait plus de visites, elle passait de fréquentes journées étendue sur sa chaise longue, et cependant les visiteurs

affluaient chez elle ; jamais peut-être son salon ne fut plus fréquenté. Je redoutais même parfois la fatigue qui pouvait résulter pour elle de toutes ces longues causeries. Elle était devenue un centre d'attraction sans cesse grandissante, et rien ne m'a plus touché et consolé, dans une certaine mesure, que les manifestations de sympathie inquiète dont elle fut l'objet au cours des derniers mois de sa vie et que le souvenir si ému et si vivant, — un véritable culte, — qu'ont conservé d'elle tous ceux qui l'ont connue.

Quand, à partir de 1900, le détachement du monde commença à s'opérer en elle petit à petit, graduellement ; puis quand le renoncement fut complet, vers 1906, que la pratique de la pauvreté volontaire devint sa règle, que les fréquentations mondaines constituèrent pour son âme une véritable et pénible mortification, elle sut si bien cacher tout cela sous l'affabilité et le sourire, que personne ne put s'en apercevoir. Moi-même, qui étais cependant averti, je ne sus pas toujours le discerner ni le comprendre, et parfois, souvent, j'ai contribué à rendre la mortification plus sensible.

En résumé, Elisabeth vivait dans le monde, y remplissait tous ses devoirs d'état comme personne, et son exemple démontre que l'on peut, au milieu de l'agitation extérieure, quand on en a la volonté et que l'on fait appel à la grâce divine, vivre une vie intérieure intense et pratiquer toutes les plus hautes vertus de l'Evangile.

*
* *

Mais pour atteindre à ce degré de perfection, il faut posséder une foi profonde, une ardente charité; il faut être pénétré des enseignements de Notre-Seigneur, réaliser dans sa plénitude la célèbre parole de saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi.* » A cela Elisabeth était parvenue; elle était animée d'un sentiment religieux substantiel qu'elle vivait positivement. Tout son être moral était constitué en Dieu; elle appliquait à la lettre le précepte apostolique : « *Instaurare omnia in Christo,* » au point que, lorsqu'elle mourut, son âme atteignait déjà les divins parvis du Ciel. Où avait-elle donc puisé ce sentiment religieux si merveilleusement riche?

Dans sa famille et son éducation? pas spécialement. Elle appartenait à une famille bourgeoise, comme tant d'autres. Son père, homme excellent et distingué, qui s'était fait une place en vue dans le barreau de Paris, se préoccupait peu des questions surnaturelles. Sa mère, modèle de dévouement maternel, pratiquait ses devoirs catholiques sans une particulière ferveur. Ses sœurs étaient pieuses foncièrement, mais sans atteindre de très loin ce qu'elle devint quand son évolution intime se fit; son frère, à plus forte raison. Elisabeth reçut l'éducation chrétienne que reçoivent la plupart des enfants et des jeunes

filles de son milieu, suivit le catéchisme et fit sa première communion à sa paroisse, et, pour son instruction, fréquenta un cours d'excellente tenue. Ses amies d'enfance, parmi lesquelles elle rencontra de précieuses affections, étaient comme elle, de même formation, de mêmes tendances. Rien de tout cela ne pourrait expliquer le travail d'âme qui s'est opéré en elle vers la trentième année.

Dans le mariage? Hélas! je touche là à un sujet très douloureux pour moi, à beaucoup de chagrins, de regrets et de remords. Quand je me suis marié, j'étais foncièrement antireligieux. J'avais cependant été élevé dans une famille extrêmement catholique, par un père et une mère tous deux très pratiquants, et j'avais reçu mon instruction dans une maison dirigée par des prêtres distingués. Au sortir du collège, je fis mes études de médecine et je perdis vite mes sentiments chrétiens. Sous l'influence de cet enseignement matérialiste, les passions aidant, j'allais très vite au paganisme et à l'athéisme. L'histoire des religions m'a toujours intéressé, et je cherchai dans l'exégèse de combat des armes contre ce catholicisme, — ce christianisme, devrais-je même dire, — que j'avais appris à détester. Je me suis alors exclusivement nourri de tous les adversaires de l'Eglise et des écrivains modernistes : Strauss, Havet, Renan, Réville, Harnack, Loisy entre autres. Je m'étais constitué une abondante bibliothèque d'ouvrages protestants et rationalistes. J'ai

pu depuis juger la pauvreté des arguments, l'ignorance foncière du catholicisme, la misère et le vide de cette prétendue histoire et de cette philosophie décadente ; mais alors j'étais féru de leurs systèmes. Au moment du mariage, je m'étais bien engagé à respecter les croyances de ma femme et à la laisser les pratiquer librement. Mais, rapidement, j'arrivai à supporter impatiemment à mes côtés des convictions autres que mes négations, et, comme la neutralité religieuse est une duperie aussi bien dans les rapports privés que dans les institutions publiques, je pris Elisabeth comme objet de mon prosélytisme à rebours. Je me mis à attaquer sa croyance, m'appliquai à la lui enlever, et, — que Dieu veuille bien me le pardonner ! — je faillis y réussir. Dans le courant de 1897, j'arrivai, par toute une série de lectures et de pressions, à la détacher de l'observance des devoirs religieux, à entamer sérieusement sa foi et à l'amener au protestantisme libéral, qui n'était d'ailleurs dans mon esprit qu'une étape vers un agnosticisme radical. Pour atteindre plus rapidement ce but, je lui mis dans les mains l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME de Renan ; et, grâce à la divine Providence, l'ouvrage sur lequel je comptais pour achever mon œuvre détestable fut précisément celui qui détermina sa ruine. Elisabeth, avec une intelligence hors ligne, jouissait, ce qui est plus rare, d'un équilibre parfait, d'une saine raison, d'un jugement sûr, d'un extrême bon sens. Elle ne fut pas abusée par la magie de

la forme et fut, au contraire, frappée par l'indigence du fond. Le perpétuel balancement, les hypothèses les plus contestables et fréquemment contradictoires, le manque de sincérité, qui se rencontrent à chaque détour de cet ouvrage, la troublèrent profondément. Elle pressentit l'abîme, se rejeta en arrière, et, de suite, elle s'attacha à refaire elle-même son instruction religieuse. Elle a toujours beaucoup lu, elle aimait les livres comme moi; j'en ai beaucoup, certainement trop; elle voulut avoir les siens. En contrepoids à ma bibliothèque antichrétienne, elle en réunit une composée des grands maîtres de la pensée catholique, Pères, docteurs, mystiques : saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, sainte Thérèse, etc. Elle lut surtout et relut constamment le Nouveau Testament, les Evangiles, les Actes, les Epîtres; elle ne passait pas une journée sans en méditer un passage. Elle acquit ainsi une foi solide et raisonnée. Connaissant les arguments des adversaires, les ayant personnellement rétorqués, approfondissant sans cesse les fondements de sa croyance, elle établit celle-ci, avec la grâce de Dieu, sur des bases indestructibles, défiant toute attaque, et fut bientôt capable de riposter par de rudes coups bien portés à qui tenterait de l'atteindre à nouveau.

Tout ce travail, pendant plusieurs années, elle l'accomplit seule, *seule,* j'insiste là-dessus. Le milieu dans lequel elle vivait ne pouvait lui apporter que contradictions. Mes amis les plus intimes,

très bons certes et dévoués, étaient en effet ou indifférents ou franchement hostiles à la religion. A cette époque, je m'occupais de politique étrangère et coloniale, j'écrivais, je collaborais à des journaux quotidiens influents de gauche, anticléricaux. Nos relations habituelles se composaient d'hommes politiques, de publicistes, de journalistes, de médecins, d'universitaires, de savants, d'hommes de lettres, de musiciens, d'auteurs dramatiques, d'artistes. Et ce n'est dans aucun de ces milieux que l'Eglise rencontre d'ordinaire des défenseurs. De mon côté, j'éprouvais une sourde irritation de voir mon effort brisé au moment d'aboutir, je redoublai de critiques, de polémiques, de railleries. Je contribuai pour la plus grande part à enfermer ma pauvre Elisabeth dans cet isolement d'âme dont elle se plaint si souvent dans son JOURNAL et qui la fit tant souffrir, et c'est maintenant le grand remords de mon existence.

Il en fut ainsi jusqu'en mars 1903, où on lui demanda d'être la marraine d'un adulte, qui, converti, demandait la grâce du baptême. Elle accepta, et la Providence lui fit rencontrer à cette cérémonie le dominicain qu'Elle lui destinait comme directeur et comme soutien spirituel, religieux de conseil très sûr qui, en lui apportant l'appui de sa science et de son expérience, lui fit beaucoup de bien. Elle le lui rendit d'ailleurs; car, ainsi que ce religieux me l'a confié depuis sa mort, ce fut souvent la pénitente qui édifia le confes-

seur. Celui-ci a conservé pour elle une réelle admiration : « *C'était véritablement une sainte !* » me disait-il avec émotion.

Elisabeth a noté, en quelques traits rapides mais saisissants, dans son JOURNAL (19 octobre 1911), l'histoire de cette crise d'âme. Quand cette crise fut terminée, sa foi se trouva d'une tout autre nature qu'auparavant ; inattaquable, inébranlable, rayonnante, elle lui ouvrait dorénavant la voie de la sanctification dans laquelle elle allait s'engager et merveilleusement progresser. Son ascension vers Dieu commençait.

*
* *

Et cette foi, « capable de transporter des montagnes, » Dieu l'avait assise sur le roc le plus ferme qui soit ici-bas, j'ai nommé la souffrance.

Souffrances du corps : la vie d'Elisabeth fut une longue maladie. Dès son enfance, elle eut de l'hépatisme, cet hépatisme qui devait toujours et de plus en plus la torturer par la suite. Dans l'adolescence, la fièvre typhoïde mit ses jours en danger. Plus tard, en 1889, un mois à peine après notre mariage, une affection extrêmement grave faillit la tuer. Nous nous trouvions en province, et il fallut les soins éclairés et dévoués qu'elle reçut pour la sauver ; elle dut rester huit mois au lit, revint à Paris couchée, transportée en voiture d'ambulance, et fit sa première entrée dans l'appartement aménagé avec tant de plaisir pendant

les fiançailles, gisante sur un brancard. Cette affection ne se guérit jamais entièrement. Pendant des années, elle put aller et venir sans gêne apparente, faire les longs voyages dont j'ai parlé sans trop d'entraves; mais son mal la suivait partout et toujours, connu seulement de sa famille immédiate et de moi. La Providence allégea son fardeau et lui permit de réaliser ces séjours à la campagne ou à l'étranger, dont certains, comme on le verra dans son JOURNAL, ont eu sur sa vie intérieure une influence si déterminante. Cette infirmité exerça à la longue une action sur sa santé et fut cause en partie des maladies qui se déclarèrent pendant ses dernières années. Jusqu'en 1908, elle put mener une existence en apparence normale, sans être cependant absolument épargnée; car, en 1895, un grave accident de voiture mit de nouveau pendant deux mois ses jours en péril. Néanmoins, dans l'ensemble, elle vivait à peu près comme tout le monde, et les amis qu'elle recevait ou qui la recevaient, en la voyant si active, si vive, si entrain, ne soupçonnèrent jamais la lourde croix qu'elle portait et dissimulait. A partir d'avril 1908, des crises hépatiques, violentes et inquiétantes, l'obligèrent à modifier sa manière de vivre et à l'organiser dans un demi-repos, avec des stations prolongées sur sa chaise longue. En 1911, elle subit une grave opération à laquelle elle fait allusion dans son CAHIER DE RÉSOLUTIONS (17 mars, 9 avril, 8 juin 1911), et dont la convalescence lui amena de bien doulou-

reuses complications. En 1912 et au commencement de 1913, les périodes de fatigue se multiplièrent; sa vie devint de plus en plus sédentaire. A part les visites régulières chez sa mère, les séjours l'été dans notre coin de Jougne, dans le Doubs, et quelques belles excursions en automobile qu'elle dut à l'affection dévouée d'un de nos meilleurs amis; à part cela, elle demeura le plus souvent chez elle, étendue, contrainte aux plus grands ménagements. Enfin, au commencement de juillet 1913, elle fut prise de la dernière maladie qui devait la terrasser, maladie affreuse avec des alternatives de rémission et d'atroces souffrances, qui, pendant dix mois, lui fit gravir le plus dur calvaire avant de l'emporter, à l'âge de quarante-huit ans, le 3 mai 1914.

Son Journal dit tout au long de quelle manière elle supporta ces terribles épreuves: avec la résignation, la douceur, la patience les plus admirables qu'on puisse imaginer. Elle a donné le splendide témoignage d'une âme forte, maîtresse absolue du corps; elle a montré ce que peut l'abandon total à la volonté de Dieu, quelle force un être humain peut puiser en Lui, quel sublime exemple la pratique des plus hautes vertus chrétiennes peut apporter à autrui. Elle ne se plaignait jamais, demeurait souriante au milieu des pires tourments, réconfortait ceux qui l'entouraient et cherchait dans l'Eucharistie, la prière et le sacrifice d'elle-même, l'appui dont elle avait besoin. Pendant les derniers mois, lorsque, par moments,

elle souffrait le martyre, elle se contentait de répéter, durant tout le temps de la crise, avec une voix doucement plaintive, un accent qui remuait au fond de l'âme et que je ne puis me rappeler sans la plus poignante émotion : « *Mon Dieu, ayez pitié de nous, de moi!* » Elle suppliait Dieu pour elle en dernier lieu. Et puis, la crise passée, elle redevenait souriante et vaillante. Elle émerveillait tous ceux qui l'approchaient, et, fait sur lequel il faut appuyer, c'est à partir de 1908, quand l'activité extérieure lui fut progressivement interdite, qu'elle exerça le plus d'action autour d'elle, que son salon fut le plus fréquenté par des êtres qui venaient lui demander le secours moral; c'est de sa chaise longue qu'elle a dirigé le plus d'âmes, qu'elle est devenue le centre de ce rayonnement spirituel extraordinaire émané d'elle en ses dernières années. Quand je pense que j'avais été assez stupide, assez criminel, pour essayer de briser en elle le levier qui devait la porter si haut et la soutenir si puissamment! A quel enfer l'aurais-je réduite et me serais-je condamné du même coup!

Avec les souffrances du corps, celles du cœur. Elisabeth connut, très jeune, les déchirements que cause la mort d'êtres aimés. En 1887, sa plus jeune sœur, enfant exceptionnellement douée, elle aussi, fut enlevée presque soudainement, à l'âge de douze ans. Elisabeth avait vingt et un ans, et ce coup, la première rencontre immédiate avec l'irrémédiable deuil, l'atteignit rudement et lui

laissa une ineffaçable impression. En 1889, deux ans après, à la fin du mois de décembre, son père fut fauché, après trois jours seulement de maladie, par cette influenza qui fit alors tant de victimes, et cette mort se produisit dans des conditions particulièrement cruelles pour la pauvre Elisabeth. Elle venait d'être ramenée à Paris, comme je l'ai dit plus haut, et condamnée au lit pour des mois encore. Il lui fut impossible d'embrasser une dernière fois son malheureux père, qu'elle avait vu plein de vie quelques jours auparavant. On imagine ce qu'a été pour elle l'atrocité de cette séparation. Le seul adoucissement qui put y être apporté, — et lequel ! — fut d'obtenir que le cortège funèbre modifiât son trajet entre l'église et le cimetière et passât sous les fenêtres de notre appartement. Elisabeth, transportée sur une chaise longue, dans son salon, vit ainsi passer le cercueil de son père et le salua de ses larmes et de ses prières. En mai 1901, le fils aîné de son frère, un enfant très attachant et d'une vive intelligence, était foudroyé par un mal brutal, à l'âge de sept ans. Elisabeth, qui l'aimait beaucoup, ressentit une peine profonde, qu'augmentait la douleur des pauvres parents. Enfin, le 13 avril 1905, elle perdait sa seconde sœur, âgée de trente-deux ans, après une longue et terrible maladie. C'était une femme exquise, pour laquelle Elisabeth avait une affection quasi maternelle et qui était la confidente de son âme. A quel point ce coup l'atteignit, le Journal l'ap-

prendra. Elisabeth l'a, d'autre part, exposé dans un volume dans lequel elle a retracé la vie et la mort de cette sœur tant aimée, volume qu'elle a écrit pour sa mère et les siens, qui fut distribué par elle exclusivement à des amis et à certaines communautés religieuses, car il ne fut jamais mis en librairie. Intitulé : Une âme (souvenirs recueillis par une sœur), il parut en 1906. Il s'en dégage une émotion intense, et certaines pages, le récit de la mort, par exemple, sont poignantes, et leur beauté fait pressentir celle du Journal que je publie aujourd'hui.

Après cette déchirure dont la plaie ne s'est jamais cicatrisée, Elisabeth traversa d'autres angoisses : la perte d'amis et d'amies très chers, une très sérieuse maladie de sa dernière sœur, une blessure que se fit en 1912 à la main son plus jeune neveu et qui faillit entraîner l'amputation du bras, la santé chaque année plus précaire de sa mère, vinrent ajouter leur surcroît de peines à celles qui pesaient déjà si lourdement sur son cœur meurtri.

Enfin, après les souffrances du corps et du cœur, celles de l'âme. Elisabeth vivait dans un isolement de pensée qui lui fut très douloureux. Le Journal montrera combien l'atmosphère d'hostilité contre ses croyances qui l'enveloppait, combien la nécessité de cacher en elle toute la richesse de son développement religieux lui ont causé de souffrances intimes et lancinantes. Hélas ! de celles-là je suis le principal responsable, et,

depuis que je les ai comprises, elles sont mon perpétuel chagrin. J'en souffre à mon tour, et je supplie ma chère Elisabeth de me les pardonner et de me témoigner son pardon en demandant à Dieu de m'inspirer sa foi ardente, quelques-unes de ses grandes vertus chrétiennes, le don et le sacrifice du « moi » qu'elle pratiquait.

On le voit, Elisabeth a mené une existence de souffrance. Elle a connu celle-ci sous tous ses aspects, autant que personne ; et, cette souffrance, elle a su l'accepter, l'offrir à Dieu, la transformer pour en appliquer les mérites au bien des âmes qu'elle aimait, de toutes les âmes. Cette utilisation supérieure de la souffrance est même la principale leçon qu'elle donne. Comment elle a su la comprendre et la pratiquer, la lettre admirable que voici, et que la destinataire a bien voulu me communiquer, va l'expliquer. Elle est adressée à la femme d'un de nos amis, homme de grande intelligence et de caractère élevé, très actif, très chrétien, qui consacrait le temps que lui laissait l'exercice de sa profession à la défense catholique et à la pratique de la charité. Il était sous le coup du mal qui pouvait le plus rudement l'atteindre, la perte de la vue[1]. Elisabeth fut donc très émue en apprenant ce à quoi cet ami était exposé, et elle écrivit à sa femme en ces termes :

[1] J'étais alors bien loin de lui, au pôle opposé des idées ; mais il m'inspirait une sympathique estime. Depuis, dans ces derniers temps, la menace qui s'était éloignée s'est de

« 27 octobre 1911.

« *Chère Madame et amie,*

« *Ma sœur m'a appris que votre mari avait été assez éprouvé, cet été, dans sa santé, ce qui a tout naturellement été pour vous une épreuve peut-être plus grande encore, car les souffrances de ceux que nous aimons sont plus dures à supporter que les nôtres. Aussi, je veux vous dire toute ma sympathie et les vœux bien affectueux que je fais pour l'entier et prompt rétablissement de votre mari. Je sais ce qu'est la maladie et devine ce qu'elle peut apporter de sacrifices à un homme actif et habitué à se dépenser généreusement; mais je sais aussi tout ce que représente la souffrance, l'admirable et mystérieuse puissance qu'elle possède, ce qu'elle obtient et ce qu'elle accomplit. En réalité, notre action (que nous devons à Dieu et aux autres) est bien peu de chose, et ne s'exerce que dans la mesure où la Providence veut bien en disposer. Aussi, lorsqu'il lui plaît d'employer plutôt la souffrance pour faire son œuvre, je crois qu'il ne faut pas trop nous plaindre, car nous sommes sûrs alors que l'œuvre sera bien*

nouveau rapprochée, j'ai eu l'occasion de le voir de plus près, et j'ai constaté qu'on ne pouvait pas l'aborder sans se sentir soi-même amélioré par sa grandeur d'âme et son abnégation. Tant il est vrai que la souffrance, quand elle est chrétiennement acceptée, est le grand agent du perfectionnement intime.

faite et qu'il ne s'y mêlera pas toutes les misères d'égoïsme et d'orgueil qui gâtent tant parfois notre activité extérieure. Je sais par expérience que certaines grâces sont obtenues pour d'autres aux heures d'épreuves, grâces que tous nos efforts ne pouvaient obtenir auparavant. Aussi suis-je arrivée à cette conclusion que la souffrance est la forme supérieure de l'action, la plus haute expression de l'admirable Communion des Saints, et qu'en souffrant on est sûr de ne pas se tromper (comme parfois en agissant), sûr aussi d'être utile aux autres, et aux grandes causes qu'on rêve de servir.

« Tout ceci ne veut pas dire que je ne serai pas très heureuse de voir votre mari rentrer dans la carrière active, mais seulement que je suis très persuadée du bien qu'il fait actuellement par cette passivité agissante et très vraiment féconde de la maladie. Vous permettrez et il pardonnera ce « prêche » amical à une personne qui a l'expérience de ce dont elle parle, qui a vu graduellement la Providence lui retirer toutes les formes d'activité pour ne plus lui laisser que l'apparente inertie et qui a le sentiment de n'avoir jamais plus fait pour Dieu que le jour où elle n'a plus rien fait aux yeux des profanes. Si un jour je peux remuer de nouveau, je le ferai; mais dites et redites à votre cher mari que tous deux en ce moment nous « ne perdons pas notre temps ».

« Je serai cet hiver condamnée encore à bien des ménagements. Après ma grave opération du

mois d'avril, j'ai eu, en septembre, une lymphangite infectieuse du bras, qui m'a fort secouée. Vous excuserez à ce sujet mon écriture un peu illisible. Ecrire étant encore une forme d'activité, le bon Dieu a voulu me le rendre un peu difficile. Vous le voyez, je suis destinée à être une paresseuse spirituelle.

« Encore pardon, chère Madame et amie, de cette lettre que vous pardonnerez à mon amitié. Veuillez partager avec votre mari notre cordial souvenir et laissez-moi vous embrasser de tout cœur. »

J'ai tenu à reproduire cette lettre en entier, et je remercie chaudement les destinataires de m'y avoir autorisé, parce que, en dehors de sa beauté propre, elle renferme la pensée maîtresse que tout le JOURNAL va magnifiquement développer.

*
* *

La foi d'Elisabeth fut donc affermie, approfondie par la souffrance, et elle s'est épanouie en charité.

La charité a été le ressort principal de sa vie religieuse. Amour pour Dieu d'abord, et cet amour ruisselle et déborde d'un bout à l'autre du JOURNAL, comme il remplissait son existence quotidienne. Amour pour le prochain ensuite. Elisabeth ne pensait jamais à elle, elle se sacrifiait

sans cesse aux autres, et cela je le constatais et l'admirais sans le très bien comprendre, puisque le mobile m'échappait, la taxant même souvent d'exagération. Ce qu'elle a fait de bien autour d'elle en prodiguant son argent, son temps, son activité est inimaginable. Elle s'occupa naturellement des œuvres, et même essaya d'en fonder une ayant pour but d'assurer, dans des conditions particulièrement favorables et économiques, le logement, la nourriture, de restituer la vie de famille à des ouvrières isolées, abandonnées à tous les hasards si redoutables de cet immense Paris. Elle loua une maison dans la banlieue proche, l'installa et y recueillit des pensionnaires. Elle leur demandait une mensualité modique, estimant avec raison que la gratuité est un mauvais système. L'esprit religieux était à la base de l'œuvre, mais toutes les idées des pensionnaires étaient scrupuleusement respectées. Il ne devait être prêché que par l'exemple, par l'atmosphère de la maison. Elisabeth fut malheureusement mal secondée; elle échoua dans sa tentative et dut liquider son œuvre, après plusieurs années, avec de gros sacrifices pécuniaires, qui étaient d'ailleurs largement entrés dans ses prévisions. Alors elle résolut d'apporter tout son zèle et son concours le plus dévoué à une œuvre existante et ayant fourni les preuves de sa vitalité et de son action bienfaisante. Elle en expérimenta quelques-unes, puis son choix s'arrêta définitivement sur l'Union populaire catholique, qui s'occupe parti-

culièrement des familles misérables de la plaine Saint-Denis ; œuvre admirable, menée de façon supérieure par une femme de premier mérite qui lui consacrait tout son cœur, toute son intelligence, tout son temps et sa fortune alors considérable, sous la haute direction, si je ne me trompe, de Mgr de Gibergues. Elisabeth et elle se comprirent vite et se lièrent d'une très chaude sympathie. Elisabeth reconnut l'extrême utilité de l'œuvre, elle s'y donna tout entière, et, lorsque son état de santé ne lui permit plus les visites à domicile, elle assuma les travaux de secrétariat, qu'elle remplit avec son exactitude et son soin habituels, jusqu'à la fin de 1913, quand la dernière maladie la cloua au lit.

Mais les œuvres ne furent qu'une manifestation, et la moins importante, de sa débordante charité. C'est sur les infortunes individuelles et cachées, et surtout sur les âmes, qu'elle en répandit la plus grande part. Les infortunes, elle les soulagea de son mieux, et matériellement et moralement ; les âmes, elle se pencha sur elles avec le plus ardent désir de leur apporter l'aide fraternelle en Jésus-Christ. Cette exquise charité était en quelque sorte perceptible physiquement. Elle éclairait, transfigurait son accueil toujours si franc, si bienveillant, où transparaissait, comme au travers d'un voile léger, la beauté de son être intérieur, et dont le charme surprenant a été si puissamment senti par tous ceux qui l'ont abordée, ne fût-ce qu'une fois, qu'une de ses amies s'écriait un jour : « *Elisa-*

beth! on voit son âme à fleur de peau! » Aucune tristesse qu'elle ne partageât, aucune blessure qu'elle ne pansât, aucune aspiration qu'elle ne comprît, aucun appel auquel elle ne répondît. On pouvait vraiment lui appliquer à la lettre la parole de saint Vincent de Paul : « *Vous gagnez les âmes à Dieu par votre douceur, par votre compassion pour leurs travers et par la sensibilité qui vous fait partager leurs malheurs.* » Elle avait la délicate compréhension des âmes, et, comme elle le dit, la vocation de l'apostolat. Elle pratiqua celui-ci à merveille par l'exemple, par la confiance inspirée, par le don de soi désintéressé. Elle professait le plus grand respect pour la pensée d'autrui ; sous aucun prétexte, elle ne se serait permis la moindre critique à son égard. Son amie la plus intime qui vint souvent lui tenir compagnie me l'a confirmé. Elisabeth et elle étaient nettement séparées quant aux croyances et aux pratiques ; mais la loyauté, la sûreté, l'élévation des caractères, l'affinité des esprits et des goûts, les avaient fraternellement liées. Et cette amie me dit un jour après la mort : « *Elisabeth exerçait sur moi, sur mes idées, dans ces derniers temps, une influence profonde. Et cela à son insu; car elle n'a jamais tenté de me convertir, d'aborder même le sujet religieux. Mais ce que je voyais d'elle était si beau !* » Je puis d'ailleurs, en dehors de ce Journal où elles abondent, apporter une autre preuve de cette tolérance en citant le passage d'une lettre écrite en juin 1904, dans laquelle elle me témoi-

gnait son affection dans les termes les plus touchants et ajoutait ceci :

« *...Merci, de tout et par-dessus tout d'être toi.*

« *Et pardonne-moi d'être moi, c'est-à-dire quelqu'un qui par elle-même ne vaut pas grand'-chose et qui ne s'est un peu améliorée que sous l'influence de la souffrance acceptée, et acceptée grâce à un secours et à une force plus grande que la mienne. A cause de cela il faut être indulgent à des convictions que le temps et Dieu ont faites profondes, et grâce auxquelles je ne suis pas devenue un être aigri et égoïste. Jamais, tu peux en être sûr, elles ne seront importunes pour toi et d'autres, et c'est si bon de mettre un peu d'infini et d'éternité dans un amour tel que celui que j'éprouve pour toi et dans une vie que les épreuves, connues de toi, ont obscurcie et privée de beaucoup de choses...* »

A ce respect d'autrui elle joignait une extrême bienveillance. Elle ne se permettait aucun jugement sévère sur quiconque ; elle avait horreur des appréciations malveillantes, des médisances, des racontars, des potins de salon. On parlait devant Elisabeth d'une femme dont la conduite, affirmait-on, était sujette à caution :

« *Pourquoi dites-vous cela ?* répliqua-t-elle. *Vous n'en savez rien ; on n'est jamais certain de ces choses-là.* »

Ce à quoi la personne à qui elle s'adressait répondit :

« *Mais si! les faits sont de notoriété publique, prouvés, archiprouvés!* »

— « *Alors*, conclut-elle, *dans ce cas-là, il faut n'en pas parler.* »

Et ce dialogue la peint au vif.

Aussi les âmes, appréciant sa délicatesse, sa sympathie élevée, la douceur de son dévouement, sachant qu'elle les aimait pour elles et en Dieu sans aucune recherche personnelle, venaient à elle avec confiance et s'attachaient à qui méritait si bien celle-ci et s'appliquait avec d'infinis ménagements à les diriger vers la vie supérieure. Sa sœur cadette lui demande un jour, en lui tendant son livre d'heures : « *Ecris-moi une devise.* » Elisabeth se recueille, réfléchit, prend le livre et écrit sur la garde : « *Toute âme qui s'élève élève le monde!* » Elle venait de se définir dans cette pensée profonde.

Oui, elle élevait tout ce qui l'entourait ou l'approchait, et ce fut un spectacle surprenant que celui de cette femme, si modeste, si humble de cœur, condamnée à la presque immobilité, répandant autour d'elle et loin d'elle un rayonnement intense et exerçant une influence prodigieuse. Sur ses proches, sur ses amis, cela se conçoit; mais cette action s'étendit à des personnes qu'elle ignorait, qui avaient simplement entendu parler d'elle et de ce qu'elle était, qui lui apportaient leurs confidences et sollicitaient son réconfort. Pendant les jours douloureux qui suivirent immédiatement sa mort, avant sa mise

en bière, alors qu'elle reposait sur son lit avec une expression impressionnante de calme, une beauté véritablement surnaturelle, dernier reflet de l'âme qui avait animé ce corps et le transfigurait, ce fut à son chevet un défilé ininterrompu. On venait prier près d'elle, lui apporter un dernier témoignage d'affection, et je vis ainsi passer chez moi nombre de gens que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vus auparavant, que je n'ai plus revus depuis et qui donnaient libre cours à leur affliction sincère et touchante. Ses obsèques eurent une assistance considérable qui manifesta une réelle et unanime émotion, témoigna d'un recueillement inusité, au point que le personnel de l'église en fut tout étonné ; il s'enquit, — et la question me fut rapportée aussitôt : « *Mais qui donc était-ce? Nous n'avons jamais vu d'enterrement comme celui-là !* »

Depuis, j'ai compris le rayonnement de cette âme si pleine de Dieu en lisant les lettres qu'elle a écrites à tant de destinataires et que la plupart de ceux-ci ont bien voulu me confier. Leur quantité est par centaines ; elles sont admirables de forme et de fond. Elles s'adressent à des correspondants bien différents de situation, d'esprit et de nature : religieuse en province, amis israélites, universitaires athées, et tant d'autres, le plus souvent à des volontés ébranlées et chancelantes, à des cœurs déchirés ou meurtris, à des âmes angoissées ou scrupuleuses. A toutes elles parlent le langage qui leur convient, langage

très élevé et toujours précis. Beaucoup sont de véritables lettres de direction, car c'était là le rôle que sa foi, sa charité, sa vertu chrétienne, son expérience chèrement achetée, son étonnante rectitude de jugement, l'avaient amenée à remplir presque malgré elle. Elle était devenue un directeur d'âmes. Sa correspondance avec la religieuse qui fut l'amie et la confidente de son cœur est remplie de conseils éclairés et judicieux ; et c'est Elisabeth, la femme vivant dans le monde, qui guidait la religieuse dans les voies surnaturelles. Elisabeth a beaucoup écrit. En dehors de ce que je publie aujourd'hui, elle a laissé de nombreux manuscrits, opuscules, méditations, la correspondance à laquelle j'ai fait allusion, et dont on pourrait extraire certaines parties constituant des ensembles très complets. Il y a là, si on les publiait, la matière de plusieurs volumes qui seraient d'une beauté, d'une élévation singulières, et qui perpétueraient son bienfaisant apostolat.

Dieu avait ainsi donné à ses luttes, à sa souffrance, leur signification et leur récompense. Il avait fait d'Elisabeth un être d'élection qui répandait largement autour d'elle sa divine lumière et la faisait aimer. Les esprits placés à l'opposé de ses croyances subissaient, eux aussi, cette douce influence. Ceux de mes amis, qui étaient indifférents ou même irréligieux, professaient un respect tout particulier pour elle et ses convictions. Dans leur affectueuse sympathie, ils s'asbtinrent avec le plus grand soin de toute manifestation

qui eût pu lui causer la moindre peine et, graduellement, saisis par cette beauté d'âme, en vinrent à l'admirer sincèrement. Il y a quelques semaines, j'en recevais la preuve. Une amie d'Elisabeth, que celle-ci aimait profondément, bien qu'elle n'eût aucune de ses idées philosophiques ni religieuses, mais qui est une femme d'un noble cœur, d'une très rare valeur intellectuelle et morale, directrice d'une des grandes écoles de Paris, m'écrivait, et j'extrais ce passage de sa lettre :

« ...*Depuis les graves événements qui bouleversent notre pays, j'ai souvent pensé à ce qu'elle aurait fait, à ce qu'elle aurait été, pour tous ceux qui l'aimaient, dans de telles circonstances.*

« *Vivante, — malgré nos vies si séparées, — et morte, Elisabeth était une de mes amies vers laquelle ma pensée se reportait et se reporte le plus souvent. Il y a des êtres qui sont une lumière vers laquelle se tournent ceux qui ont besoin de lumière pour vivre !* »

Quel témoignage! et il est confirmé, parmi tant de semblables, par un de nos amis que nous considérions, que je continue à considérer comme un frère, aussi opposé qu'il est possible à la foi d'Elisabeth. C'est un des maîtres du haut enseignement, un de nos plus célèbres biologistes et un des principaux philosophes de l'athéisme; mais c'est aussi la bonté faite homme, le dévouement personnifié et l'affection matérialisée. Il a épousé une femme délicieuse, élevée avec Elisabeth et ses

sœurs, et qu'Elisabeth regardait comme une d'elles. Cette femme possède des convictions religieuses très solides, que son mari, me donnant en cela sans le savoir la plus directe des leçons, respecte scrupuleusement, au point de lui dire, à de certains moments où l'influence d'Elisabeth lui semblait désirable ; « *Va donc voir Elisabeth, va prendre ton bain de sérénité.* » Il venait souvent causer de longues heures avec elle, connaissait son âme, l'admirait et l'aimait. Sa mort fut pour sa femme et lui une immense douleur, et lui me disait d'elle à ces tristes moments ce mot qui m'a frappé : « *Elisabeth était un sommet d'humanité !* » C'est la traduction rationaliste du jugement de son directeur spirituel : « *C'était véritablement une sainte !* »

*
* *

Le religieux a raison, c'est une sainte. Depuis que Dieu l'a rappelée à Lui, je ne suis pas seul à la prier, et je sais, par des confidences, que certaines grâces particulières ont été obtenues par son intercession. Je connais des événements heureux déterminés, pour ainsi dire visiblement, par son intervention ; enfin l'évolution de mon esprit et de ma vie est un témoignage de sa surnaturelle influence. J'ai dit combien l'échec de ma tentative contre ses croyances m'avait mortifié et irrité, et avec quel misérable acharnement je

m'entêtai lâchement à contredire toutes ses pensées religieuses. Mon attitude s'est modifiée à partir de 1908. Quand je la vis si malade et malade d'une de ces affections hépatiques qui provoquent généralement tant d'hypocondrie, d'impatience et de dégoût, qu'elle supportait avec une telle égalité d'humeur, je fus tout de même frappé de voir cette âme si maîtresse d'elle-même et de son corps, et, reconnaissant qu'elle puisait cette force supérieure dans ses convictions, je cessai de les attaquer. En 1911, lors de son opération, mon étonnement devint du respect, et, en 1912, à l'occasion d'un voyage à Lourdes, de l'admiration. Elle avait fait vœu de remercier la Sainte Vierge à la fois du succès de son opération et des guérisons de sa sœur et de son petit neveu. Au mois de juin, elle accomplit son vœu, emmenant avec elle sa sœur et le jeune fils de celle-ci, et, comme je ne pouvais, à cause de sa santé, laisser Elisabeth voyager seule, je les accompagnai. J'allais à Lourdes avec l'intention préconçue d'en rapporter la confirmation du triste livre de Zola. Un premier séjour que j'y avais fait, trente ans auparavant, avait produit sur moi une détestable impression : je n'avais vu que les marchands du Temple. Je croyais mon jugement définitif, et voici qu'à mon insu je le portais en appel. Je ne trouvai pas la foi à Lourdes, mais j'y trouvai la sympathie pour les manifestations pieuses dont je fus témoin. Je fus notamment très ému en assistant à la bénédiction du Saint Sacrement donnée aux

malades d'un pèlerinage espagnol devant l'église du Rosaire. Mais ce dont j'emportai l'inoubliable impression, ce fut d'Elisabeth en prière à la Grotte. Dans les vies des Saints, il est fréquemment question de bienheureux soulevés de terre par l'ardeur de leur élan vers Dieu, dans l'extase de l'oraison. J'assistais à quelque chose d'analogue, je me dissimulais pour n'être pas aperçu par elle, pour ne pas la troubler dans sa ferveur, et je la contemplais. J'avais sous les yeux le spectacle d'un fait qui m'échappait, que je ne comprenais pas, mais qui m'apparaissait cependant nettement, « le surnaturel, » et je ne pouvais détacher mon regard de cette vision qui me ravissait. Je revins de Lourdes très troublé par ce que j'avais vu et ressenti en ce pays du Miracle. Oh! j'étais toujours rationaliste, à la surface tout au moins: car, au fond, Elisabeth agissait sur moi sans que je le perçusse. Et cette action devint plus forte au cours de sa dernière maladie. J'admirais, sans me lasser, cette force morale au milieu d'un vrai martyre. C'était elle qui me réconfortait dans l'intervalle des crises. Lorsque, les jours où je l'avais quittée dans l'après-midi, je rentrais à la maison, j'éprouvais, en approchant de son lit, dans son accueil et son sourire, un apaisement incompréhensible en soi. Opérant un retour sur moi-même, je reconnaissais quel malade insupportable à moi et aux autres j'aurais été, au lieu de cette source de sérénité qu'elle apparaissait à tout son entourage, et je m'inclinais profondément devant la

sublimité du sentiment qui la soutenait et la grandissait. Et j'étais heureux, quand elle recevait la sainte Communion dans sa chambre, de préparer celle-ci et de lui montrer ainsi ma sympathie et mon respect pour tout ce qui l'animait. Enfin j'ai dit l'aspect de beauté immatérielle qu'elle avait sur son lit de mort, et cela me causa la plus vive émotion. Son visage, apaisé après les dernières souffrances, avait le calme de l'Au delà : on y lisait la béatitude, et je pressentais obscurément, puisque j'étais encore incroyant, mais d'une façon cependant certaine, la vérité du passage de l'admirable Préface de la Messe des Morts : « *Vita mutatur, non tollitur.* » « *La vie change, elle ne finit pas.* »

Après sa mort, à l'heure où tout semblait s'écrouler autour de moi, je trouvai le TESTAMENT SPIRITUEL qu'elle avait rédigé à mon intention, et, sur les indications de ma belle-sœur, son JOURNAL. Je me plongeai dans leur lecture, je les lus et relus, et une révolution s'opéra dans tout mon être moral. Je compris la céleste beauté de cette âme et qu'elle avait accepté toutes ses souffrances, qu'elle les avait offertes, bien plus qu'elle s'était offerte et sacrifiée elle-même en majeure partie pour ma conversion. Au moment où l'opération qu'elle devait subir fut décidée, elle avait conclu avec Dieu une sorte de pacte (Voir : CAHIER DE RÉSOLUTIONS, 17 mars, 9 avril 1911, et la seconde partie du JOURNAL, 6 mars, 17 octobre 1912), vouant sa vie en échange de mon retour à la foi. Son

sacrifice était absolu, et elle était convaincue que Dieu l'accepterait et la rappellerait à Lui prématurément. Mais elle était persuadée aussi qu'Il assurerait ma conversion. Elle s'en était ouverte à son directeur spirituel, et celui-ci m'a confirmé qu'elle n'avait aucun doute à ce sujet, qu'elle possédait la certitude de recevoir cette consolation soit ici-bas, soit au Ciel. D'ailleurs, elle me l'a déclarée à moi-même quelques semaines avant sa mort. Nous parlions, un soir, de sa croyance en la vie future et la Communion des Saints, et elle termina par cette affirmation, énoncée avec une autorité un peu solennelle : « *Tu viendras me retrouver, je le sais !* » Je saisis donc clairement le sens intime de cette existence, si magnifique dans son humilité, et je commençai à apprécier la splendeur de la foi dont j'avais constaté de si merveilleux effets. Les yeux de mon âme s'éveillèrent peu à peu. Je sentis Elisabeth, disparue en apparence, venir à moi, me diriger. Tout ce que je trouvais d'elle, tous ses manuscrits que je recueillais, m'apportait son inspiration, et, bien vite, mon hostilité de jadis fit place au désir de connaître le catholicisme. Sa bibliothèque s'ouvrit à mes recherches, et l'exégèse, dont je m'étais si avidement nourri autrefois, m'apparut dans toute son indigence. Que peuvent, en effet, peser ses négations stériles à côté de la force éminente de vérité et de vie qui surabonde dans la foi catholique acceptée, comprise et pratiquée? J'en fus guéri une fois pour toutes, et je marchai vers le

bon Dieu qui m'appelait. Au printemps de 1915, l'évolution se terminait : il ne me restait plus qu'à accomplir l'acte définitif, me réconcilier avec l'Eglise en confessant à un prêtre mes erreurs et mes fautes; mais, devant ce dernier tournant, j'étais bien hésitant, bien anxieux. Elisabeth intervint là encore; la Providence m'envoya de la façon la plus inattendue, dans une réunion privée chez un homme politique, réunion de laquelle nous sortîmes ensemble, l'ami fraternel qui devait lever mes derniers scrupules et (je l'en bénis chaque jour) me mener chez le religieux qui m'accueillit avec tant de bonté. J'avais enfin trouvé le port, la paix de l'âme qui laisse subsister la douleur, mais en adoucit l'amertume. Elisabeth m'avait conduit vers la vérité et continue, je le sens au plus intime de moi, à soutenir mes pas vers une union plus grande avec Dieu.

*
* *

Très vite j'eus l'idée de publier le Journal, qui venait, avec la grâce divine, de me déterminer si fortement. Il était devenu ma lecture quotidienne; j'y puisais tant de soutien, de douceur et de certitude, que je me disais qu'il était capable d'opérer sur d'autres âmes le bienfait qu'il avait si largement répandu dans la mienne. Plus je le lisais, et plus je me persuadais que c'était un livre d'une rare beauté et comme inspiration religieuse et

comme forme littéraire. Mais je me méfiais aussi un peu de mon enthousiasme, je me rendais bien compte que j'étais à la fois juge et partie, et je résolus d'éclairer mon jugement, tout d'abord sur la pureté de la doctrine. Je demandai donc au religieux dont j'ai parlé tout au début, de bien vouloir lire le manuscrit en vue d'une publication éventuelle et de me donner ensuite franchement son avis. Le Père se prêta à mon désir et prit connaissance du manuscrit que je lui apportais. Quand il me le rendit, il me dit qu'il trouvait cette œuvre d'une grande beauté, qu'il fallait la publier, et, spontanément, me proposa de la présenter au lecteur, ce que j'acceptai, comme bien on imagine, avec la plus vive reconnaissance. Ce qui l'avait le plus frappé, ainsi qu'il me l'expliqua, dans le JOURNAL comme dans les autres manuscrits d'Elisabeth que je lui ai soumis depuis, ce n'était pas la perfection de la forme, — beaucoup de femmes ont le don du style; ce n'était pas non plus la qualité du sentiment, — le sentiment est précisément un attribut féminin; — c'était la claire et droite raison, l'abondance de la sève évangélique, et surtout la sûreté de la doctrine, à croire que l'auteur avait sérieusement étudié la théologie. « *La sûreté de la doctrine,* » et je me rappelais ce que son directeur m'avait dit quelques jours auparavant. Nous parlions d'Elisabeth, et il me déclara qu'au moment de la condamnation des modernistes par S. S. Pie X, lorsque furent promulgués l'encyclique *Pascendi* et le décret *Lamentabili* en 1907, il s'entretenait

avec elle de cette question alors si actuelle, et qu'elle avait attiré son attention sur certains aperçus, sur certaines conséquences du modernisme auxquels il n'avait pas songé, et cette conversation l'avait extrêmement frappé. La « *sûreté de la doctrine* », j'étais fixé : le JOURNAL serait publié. Mais je voulus avoir aussi l'opinion d'un laïque pour tenter de me rendre compte de l'accueil qu'il recevrait du grand public, et je le communiquai à un membre éminent de l'Académie française, qui m'accueillit avec une bonne grâce pour laquelle je lui exprime ici toute ma gratitude, et ne me cacha pas son admiration pour l'œuvre. Lui aussi me déclara qu'il fallait publier ce volume le plus tôt possible, s'offrant même à m'aider de son obligeant concours.

Ma joie fut grande de constater que mon affection ne m'avait pas trompé et que le JOURNAL était vraiment un très beau livre. Depuis lors, cette certitude a été confirmée par l'opinion unanime de ceux, et ils sont aujourd'hui quelques-uns, à qui j'ai ouvert le précieux manuscrit : ecclésiastiques éclairés, religieuses ferventes, laïques de différents milieux, amis d'esprit chrétien ou simplement très cultivé, femmes et jeunes filles intelligentes et instruites. La réputation de l'œuvre s'est même répandue au delà de ce petit cercle et, avant même qu'elle soit imprimée, s'affirme déjà. « *J'attends avec une bien vive impatience l'apparition du cher* JOURNAL, m'écrivait, il y a quelques mois, la femme d'un de mes amis,

car j'ai bien l'intention de le propager le plus possible. Bien des personnes auxquelles j'en ai parlé l'attendent aussi avec impatience. » Une charmante jeune fille d'une formation d'esprit très remarquable, — son père est un des maîtres de l'enseignement supérieur de l'histoire en notre pays, — également très religieuse de sentiments, que ma femme aimait beaucoup, et qui le lui rendait, me disait à son tour dans une lettre qui date de quelques semaines : « *Quand donc paraîtra le* JOURNAL *que vous voulez faire publier ? Savez-vous que, lorsque vous m'en lisiez quelques pages cet hiver, il se trouvait parfois que c'était à une heure un peu sombre, et chaque fois je revenais de chez vous rassérénée, fortifiée, fortifiée surtout et presque un peu consolée. Alors voyez si j'aspire à connaître ce journal en entier, et surtout à l'avoir à moi pour le lire à loisir, le relire, le consulter...* » Je pourrais multiplier les déclarations de même nature. Une amie aveugle enfin, ramenée à la foi et à la pratique religieuse par Elisabeth, et à qui le JOURNAL a été lu, voudrait l'avoir constamment sous la main, pour y puiser un surcroît de force, un élément nouveau de sa courageuse résignation. Elle m'a demandé de lui permettre de le faire traduire en écriture Braille, pour elle d'abord, pour des compagnons d'infortune également. Elle sait que beaucoup y trouveront un secours moral des plus efficaces. Oui, ce JOURNAL est désiré et attendu par tous ceux, assez nombreux, somme toute, qui en connaissent

l'existence, parce qu'il répond à l'impérieuse nécessité de vie intérieure que ressent toute âme, et surtout toute âme réellement chrétienne.

*
* *

Un dernier et pressant motif de sa publication est qu'il répond également aux profonds besoins moraux des heures tragiques que nous traversons. Les pages qu'on va lire sont une sorte de traité de la souffrance, et à quel moment un semblable commentaire pourrait-il paraître plus opportun que lorsque la souffrance se répand sur notre chère, héroïque et malheureuse France à de si larges flots qu'elle semble vouloir la submerger ?

Cette effroyable guerre eût été pour Elisabeth, comme elle l'est pour tant d'autres, une épreuve terrible. Son cœur charitable eût été déchiré par les malheurs publics et privés. Elle eût vécu les angoisses de ses proches et de ses amis; elle eût tremblé quotidiennement pour ses chers neveux. Mais, en même temps, elle eût puisé dans sa religion, dans la sublimité de son âme chrétienne, la force de réagir et d'être utile à tous. Elle eût été le foyer de réconfort et de soutien moral où seraient venus se réchauffer et se ranimer les cœurs transis. Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, que sa volonté soit adorée et bénie! Il a épargné à cette âme prédestinée de nouvelles tribulations, et elle apparaît comme une intercesscrice et une protectrice.

Les êtres aussi près du Ciel que l'était Elisabeth à la fin de sa vie ont parfois d'étranges et troublants pressentiments. Ils vont bientôt rejoindre Dieu, et leur œil intérieur semble s'agrandir à l'approche de la Lumière infinie. Six jours avant sa mort, le 28 avril 1914, sa sœur passait l'après-midi auprès d'elle. Elisabeth reposait et dormait par intervalles. Or, à un moment, elle se réveille avec une expression de grande anxiété, et dit vivement :

« *Il faut prier, beaucoup prier !*

— « *Mais, ma chérie,* répondit sa sœur, *nous prions beaucoup, on prie beaucoup pour toi.*

— « *Non,* reprit-elle avec la même vivacité, *ce n'est pas cela : il faut prier pour tous ces blessés, pour tous ces pauvres blessés !*

— « *Mais quels blessés ? il n'y a pas de blessés.*

— « *Si ! si ! il faut prier pour eux, beaucoup prier !...* » Et son visage traduisait toujours la même pitié anxieuse. Eh bien ! ces blessés, qu'elle pressentait, qu'elle voyait, sont aujourd'hui légion, les morts aussi, hélas ! et la prière qu'elle demandait elle l'apporte par son JOURNAL. « *La souffrance,* a-t-elle dit, *la souffrance acceptée et offerte, constitue la prière par excellence.* » Je suis convaincu qu'en lisant ces pages où l'acceptation de la souffrance est si admirablement traduite en exemple, où est indiqué le moyen de l'offrir à Dieu pour qu'Il l'emploie au soulagement et à l'apaisement de la douleur d'autrui, à la sanctification des âmes, bien des cœurs déchirés y

trouveront la raison d'utiliser à des fins surnaturelles et de supporter en même temps avec courage les cruels sacrifices qui leur sont imposés.

Et maintenant je suis le conseil qui m'est donné avec tant d'autorité, je livre à ma famille, à mes amis, à tous, ces pages précieuses. Je prie l'Esprit-Saint de les répandre parmi les âmes et de les aider à opérer dans le plus grand nombre la rénovation qu'elles ont provoquée dans la mienne. Ainsi se réalisera et se perpétuera l'œuvre d'apostolat à laquelle Dieu avait destiné ma chère et sainte Elisabeth et que je place, en terminant, sous l'invocation particulière de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne [1].

Paris, ce 1er Novembre,
en la Fête de tous les Saints.

F. L.

[1] Je tiens à déclarer qu'en me servant, au cours de cette notice, des expressions de « *sainteté* », de « *perfection* », d' « *héroïsme chrétien* », etc.... je n'entends en rien prévenir les jugements de l'Eglise, auxquels je suis soumis filialement. — F. L.

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU

LA VERTU D'ESPÉRANCE

« *A custodia matutina usque ad noctem, speret Israel in Domino;*
« *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* »

« Depuis la veille du matin jusqu'à la nuit, qu'Israël espère au Seigneur;
« car auprès du Seigneur est la miséricorde, et on trouve en lui une rédemption abondante. »

(Ps. CXXIX, 6 et 7.)

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU

LA VERTU D'ESPÉRANCE

Mon Dieu, qui nous avez permis les espoirs humains, mais qui Seul donnez l'espérance chrétienne et surnaturelle, accordez, je Vous en supplie, par votre grâce, cette vertu à mon âme, à toutes les âmes qui me sont chères et à celle de tous les chrétiens ; faites qu'elle illumine et transforme pour nous la vie, la souffrance et la mort même, et qu'elle nous conserve, à travers les déceptions et les tristesses de chaque jour, une force intime et une inaltérable sérénité.

(Prière composée par Élisabeth Leseur à la demande de sa sœur.)

4

JOURNAL

PREMIÈRE PARTIE

« *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem ; sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem.* »

« Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. »
(Saint Jean, XIII, 34.)

JOURNAL

PREMIÈRE PARTIE

1899-1906

11 Septembre 1899.

Depuis un an j'ai beaucoup pensé, beaucoup prié; j'ai cherché sans cesse à m'éclairer et, dans ce travail perpétuel, mon esprit a acquis plus de maturité, mes convictions sont devenues plus profondes et aussi mon amour pour les âmes. Qu'y a-t-il de plus grand que l'âme humaine? de plus beau qu'une conviction?

Il faut créer en nous un « esprit nouveau », esprit d'intelligence et de force; il faut nous renouveler et vivre d'une vie intérieure très intense. Il faut prier, il faut agir. Il faut que

chaque jour de notre vie nous rapproche davantage du Bien et de l'Intelligence suprême, c'est-à-dire de Dieu.

*
* *

19 Septembre 1899.

Je veux aimer d'un amour particulier ceux que leur naissance, leur religion ou leurs idées éloignent de moi ; ce sont ceux-là surtout que j'ai besoin de comprendre et qui ont besoin que je leur donne un peu de ce que Dieu a mis en moi.

*
* *

20 Septembre 1899.

Je me suis mise à l'étude de la philosophie, et cela m'intéresse beaucoup. Cette étude-là rend claires beaucoup de choses et met de l'ordre dans l'esprit. Je ne comprends pas qu'on n'en fasse pas le couronnement de toute éducation féminine. Ce qui manque souvent à la femme, c'est un jugement droit, l'habitude du raisonnement, le travail d'esprit personnel et soutenu. La philosophie pourrait lui donner tout cela ; la dépouiller de tant de préjugés et d'idées étroites qu'elle transmet religieusement à ses fils, au grand détriment de notre pays.

*
* *

21 Septembre 1899.

Quels admirables débuts que ceux de l'Eglise chrétienne, retracés dans les Actes des Apôtres ! « *Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs terres et leurs biens et ils les distribuaient à tous, suivant le besoin que chacun en avait. Ils persévéraient aussi tous les jours dans le Temple, dans l'union d'un même esprit ; et, rompant le pain dans les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et étant aimés de tout le peuple.* »

« *Etant aimés de tout le peuple,* » c'est-à-dire des petits, des humbles, de ceux qui croyaient avec eux et comme eux, et de ceux qui ne partageaient pas encore leur divine croyance ; eux, les méprisés, les haïs, avaient trouvé, au bout de peu de temps, le moyen d'être « *aimés de tout le peuple* ». Combien de chrétiens pourraient maintenant se rendre le même témoignage ? Combien ont au cœur la flamme évangélique qui purifie et éclaire tout ce qui l'approche ? Revenons à la source sainte, à l'Evangile, parole de Dieu. Puisons

là des leçons de force morale, de patience héroïque, de tendresse pour tous les êtres et pour les âmes. Nous, chrétiens, évitons toujours de « *briser le roseau courbé* » ou « *d'éteindre la mèche qui fume encore* ». Ce roseau, c'est peut-être l'âme souffrante et douloureuse d'un de nos frères, et l'humble mèche qu'éteint notre souffle glacé est parfois une noble intelligence que nous aurions pu ranimer et grandir. Prenons garde, rien n'est délicat et sacré comme l'âme humaine, rien ne peut être plus vite froissé. Que chacune de nos paroles, chacun de nos actes porte en lui un principe de vie qui, pénétrant d'autres esprits, leur communiquera lumière et force et leur révèlera Dieu.

*
* *

25 Septembre 1899.

Nul ne connaît ce qui se passe en nous aux dernières profondeurs de l'âme. Sentir Dieu près de soi, méditer, prier, recueillir en nous toute pensée profonde, pour s'en pénétrer, cela constitue la vie intérieure, et cette vie intérieure est la joie suprême de la vie. Mais tant de pensées qui nous ont émus, tant de désirs ardents, de résolutions généreuses,

doivent se traduire en actes; car nous sommes en pleine vie humaine, et une grande tâche est devant nous. C'est le moment de l'effort douloureux, car il faut s'arracher à soi-même, quitter le domaine de la pensée pour celui de la réalité, affronter l'action, savoir que l'on sera pas ou mal compris, et que l'on souffrira peut-être par l'humanité d'avoir voulu le bien de l'humanité. Il faut avoir puisé en Dieu une force incomparable, avoir armé son cœur de patience et d'amour, pour commencer jour par jour, et heure par heure, l'œuvre qui doit être celle de tout chrétien : le salut moral et matériel de ses frères.

*
* *

14 Février 1900.

La tâche de relèvement moral, de transformation et d'éducation des âmes que le monde actuel nous offre est tellement immense, qu'elle peut effrayer nos volontés faibles. Que peut un être obscur comme moi en face du mal et de l'indifférence? Rien par lui-même, sans doute; tout avec Dieu et par Dieu. Je crois qu'il y a dans le bien une force expansive très grande; je crois que pas une de ces actions, humbles et ignorées, pas une de ces

pensées, vues de Dieu seul, ne se perdent et que toutes servent aux âmes. Je crois, suivant une parole que j'aime, « *que nous ne savons pas tout le bien que nous faisons quand nous faisons du bien.* » Ce qu'il faut, c'est agir sur nous-mêmes, travailler à notre transformation intime, et faire chaque jour, à chaque heure, notre devoir et tout le bien que nous pouvons faire. Ce qu'il faut par-dessus tout, c'est demander à Dieu de nous pénétrer d'une charité intense. La charité, c'est l'amour; amour de Dieu qui renouvelle et transforme l'âme et la vie et devient le principe caché de nos actes, amour de tous les êtres, amour puissant et vivant des âmes, amour de tout ce qui souffre et pleure. Un tel amour pourrait sauver le monde. Pourquoi gémir, lorsque par lui on peut agir? Pourquoi haïr, lorsque la haine tue et que lui, ce divin amour, peut vivifier et transformer les cœurs?



28 Mars 1900.

La période d'agitation fatigante, et malgré tout assez vide, de l'hiver commence à passer. Durant ce temps, les seuls bons moments sont ceux donnés à Dieu, aux pauvres et au tra-

vail. Je vais m'y donner avec plus d'ardeur que jamais. A certains points de vue, mes idées se sont modifiées: je crois beaucoup plus à l'effort individuel et au bien que l'on peut faire en s'adressant, non aux masses, mais aux âmes particulières. L'action que l'on exerce ainsi est bien plus profonde et durable. N'est-ce pas ainsi d'ailleurs qu'agissait Celui qui demeure l'Eternel Modèle pour tout ce qui touche à l'âme? et cela ne L'a pas empêché de transformer le monde. A son exemple tournons-nous avec tendresse vers tout être, si pauvre ou mauvais qu'il soit, et sachons nous faire « tout à tous ». Pensons moins à l'humanité et plus aux hommes, ou plutôt souvenons-nous que l'humanité n'est composée que d'êtres humains et que chacun d'eux a besoin de la lumière et de la force que Dieu donne, et que cette lumière, il nous appartient de la répandre autant que nous le pouvons. Quelle mission pour des créatures faibles et mauvaises telles que nous! Je me répète que les Apôtres ne valaient pas mieux quand ils ont commencé leur tâche sublime, et qu'il a fallu la force de l'Esprit pour les transformer et faire d'eux des hommes nouveaux. Demandons-la ardemment à Dieu, cette venue en nous de son Esprit qui est à la fois force et douceur, amour et paix;

demandons-Lui cette transformation intime et absolue de l'être et de la vie qui nous permette de travailler pour nos frères.

*
* *

29 Mars 1900.

Grande conversation hier soir avec les O..., P..., D... Il manque à beaucoup de gens de ces générations une idée directrice, et nous avons absolument besoin d'être guidés et portés par une idée plus grande que nous. Quelle belle chose que l'harmonie dans une vie humaine, lorsque les actes, grands ou humbles, sont le produit d'une pensée profonde, lorsque tout : cœur, intelligence et volonté, tend à un but unique ; lorsque l'amour de Dieu s'est emparé de l'âme et l'a transformée ; lorsque cette harmonie est le résultat d'un long travail intérieur, parfois douloureux, mais toujours fécond, qui fait de cette âme « quelque chose d'achevé » et de divinement beau !

Je lis l'Evangile et, à cette suave lumière, je découvre encore en moi bien des « recoins » d'égoïsme et de vanité. Livre unique, sans cesse lu et sans cesse nouveau, beau d'une beauté souveraine, resplendissant de vérité ;

d'une grâce et d'un charme exquis, où l'on puise sans cesse et que rien n'épuise ! Don béni de Dieu, pourquoi les hommes t'oublient-ils, puisque par toi seulement ils apprendront de nouveau la charité?

*
* *

29 Mai 1900.

Après un voyage de cinq semaines en Espagne, je reprends ma vie habituelle; mais je la reprends, je crois, dans des conditions différentes. Pendant ce voyage, j'ai beaucoup pensé et prié, et j'ai vu clair en moi et dans ma vie. Cette vie, je l'ai consacrée à Dieu ; je me suis donnée à Lui dans un élan de tout mon être; j'ai ardemment prié pour ceux que j'aime, pour celui que j'aime par-dessus tout. Et maintenant je veux ne plus être une créature inutile; j'ai vu nettement quels sont mes plus grands devoirs, et je veux les remplir. Faire chaque jour, humblement, de telle sorte que Dieu seul puisse le voir, tout le bien que l'on peut faire; chercher sans cesse toutes les misères et tristesses environnantes pour les soulager; développer en soi une sympathie vivante pour tout être; et faire cela pour Dieu seul, voilà le but de toute

vie humaine. La mienne, si vide et inutile souvent jusqu'à ce jour, sera transformée, j'espère, par la force de Dieu et l'union intime avec Lui. Il y a autour de moi beaucoup d'âmes que j'aime profondément, et j'ai une grande tâche à remplir auprès d'elles. Beaucoup ignorent Dieu ou Le connaissent mal ; ce n'est, ni en polémiquant, ni en discourant, que je pourrai leur faire connaître ce qu'Il est pour l'âme humaine. En luttant contre moi-même, en devenant, avec l'aide de Dieu, plus chrétienne et plus vaillante, je rendrai témoignage à Celui dont je suis l'humble disciple. Par la sérénité et la force que je veux acquérir, je prouverai que la vie chrétienne est belle et grande, et qu'elle apporte la joie avec elle. En cultivant en moi toutes les facultés supérieures de l'esprit, je proclamerai que Dieu est la suprême Intelligence et que ceux qui Le servent peuvent puiser sans fin à cette source bénie de lumière intellectuelle et morale. Pour donner, il faut acquérir, et pour servir un jour, ou un peu chaque jour, mes frères devant Dieu, il faut que j'aie déjà longuement purifié et fortifié mon âme.

*
* *

30 Juillet 1900.

Nous venons de passer une semaine chez nos amis H..., sur les bords de la Meuse, dans un complet repos. Nous sommes revenus par les bords du Rhin et avons vu Aix-la-Chapelle, Bonn, Francfort, Mayence. De Mayence nous sommes allés en bateau à Coblentz, de là à Luxembourg, puis retour par Metz. Cette dernière ville nous a causé une pénible impression ; elle est à la fois française et allemande : française par son aspect et sa population, allemande par ses innombrables soldats et ses casernes. Après trente ans, il se dégage encore « un parfum français » de ce sol lorrain. Nous avons vu avec émotion les champs de bataille plantés de croix. Pendant tout ce voyage en Allemagne, une pensée ne m'a pas quittée : c'est que nous sommes toujours un grand peuple au point de vue moral et intellectuel, « le grand peuple, » et qu'il ne tient qu'à nous de le demeurer toujours. Il faut pour cela l'union sincère de tous, chez tous un sentiment profond du devoir ; il faut se mettre à l'œuvre pour faire toute sa tâche au poste où la Providence nous a placés, bannir de sa vie l'égoïsme, la haine, faire que le

nom de Français soit synonyme de justice, de lumière et de force morale. Il faut devenir un peuple vraiment fort, fort non seulement par les armes, — c'est trop peu, — fort par la vaillance et la noblesse de caractère de tous, depuis le plus humble jusqu'au plus grand. La chasteté, la volonté, la dignité de la vie, devraient être sans cesse enseignées et développées chez tous. La femme, dont les Français ne comprennent pas encore bien le rôle immense et l'influence, et qui elle-même ne les comprend pas toujours, doit, dès maintenant, lorsqu'elle prend conscience de sa tâche, y consacrer sa vie. Reculer devant le devoir et le sacrifice est une lâcheté. Or, c'est un devoir et souvent un sacrifice que d'avoir des enfants; c'est un devoir de s'occuper de ceux que les circonstances ont moins favorisés que nous, sous le rapport de la fortune ou de l'éducation; c'est un devoir de développer sans cesse son intelligence, de fortifier son caractère, de devenir un être de pensée et de volonté; c'est un devoir d'envisager joyeusement la vie et de l'affronter avec énergie. C'est un devoir enfin de savoir comprendre son temps et ne pas désespérer de l'avenir. La femme peut tout cela. Au même titre que l'homme, elle est un être pensant, agissant et aimant; elle peut fièrement réclamer son droit

au devoir. Pour cela, seulement, il faut qu'elle vienne puiser sa force à la source de toute force et que, pour fortifier son intelligence, elle la rapproche de la suprême Intelligence. Mais ceci, d'ailleurs, est vrai aussi de l'homme. Lui aussi ne peut rien sans Dieu, et les nations grandes et fortes sont celles qui ont pris Dieu comme base de l'édifice social et national. Seulement, il faut que ce soit vraiment Dieu et un pur sentiment religieux, non l'exploitation du plus grand de tous les sentiments. Il faut que Dieu vive dans les cœurs et dans les vies, et que la liberté religieuse soit absolue. Le mot « croire » implique une adhésion de tout l'être incompatible avec l'intolérance religieuse.

Mon devoir de « française » sera toujours pour moi aussi sacré que mon devoir de « chrétienne », ou plutôt l'un comprend et implique l'autre. Seulement, je l'espère, l'un et l'autre seront toujours compris par moi dans le sens le plus large et le plus grand.

*
* *

12 Septembre 1900.

Après des allées et venues entre Paris et la campagne, et la réception d'étrangers, nous voilà de nouveau au calme. Je lis les auteurs

latins : après Horace, Juvénal, et je continuerai. Cela m'intéresse beaucoup en me faisant pénétrer dans une société et dans une époque que je connaissais imparfaitement. Depuis deux jours, j'ai pu lire et méditer tranquille, cela m'a reposée de mes agitations et fait du bien à l'âme. Le Nouveau Testament n'est pas abandonné, et plus j'approfondis l'Evangile et les Epîtres, plus j'y trouve un charme, une force, une vie incomparable. Dieu est vraiment là ; chaque jour je sors de cette lecture plus apaisée, fortifiée ; ma volonté s'y retrempe, mon cœur s'y réchauffe. Dieu, Suprême Educateur, refait, au moyen de ce livre des livres, l'éducation de mon être intime. Il m'aide à comprendre la vie, à sourire au devoir et à vouloir fortement.

*
* *

28 Novembre 1900.

Près de trois mois sans rien écrire. Maladie de ma petite nièce[1], occupations de tous genres, calme de l'âme au milieu de l'apparente agitation et volonté plus résolue

[1] Marie, fille de sa sœur cadette, son unique nièce, qu'elle chérissait comme son propre enfant. (*Note de l'Editeur.*)

que jamais à être toute à Dieu et au devoir. À mesure que portée, soutenue par Dieu, j'avance dans la voie qu'Il m'a tracée, ce qui est pour moi « le Devoir » se dégage plus nettement et m'apparaît mieux. L'important est de ne pas se perdre en conceptions irréalisables, en projets, de ne pas vivre le lendemain, mais de transformer patiemment la pensée en acte, la bonne volonté en volonté.

Beaucoup causé et discuté avec de chers amis qui ne croient pas. J'aime plus que d'autres ces êtres que la lumière divine n'éclaire pas ou plutôt qu'elle éclaire d'une façon que nous ignorons, pauvres petits esprits que nous sommes. Il y a un voile entre de telles âmes et Dieu, un voile qui laisse seulement passer quelques rayons d'amour et de beauté. Dieu seul peut, de son geste divin, écarter ce voile; alors, la vraie vie commencera pour ces âmes. Et moi, qui vaux si peu pourtant, je crois à la puissance des prières que je fais sans cesse pour ces âmes chères. J'y crois, parce que Dieu est et parce qu'Il est « le Père ». J'y crois, parce que je crois à cette loi mystérieuse et divine que nous appelons la Communion des Saints. Je sais que pas un cri, pas un désir, pas un appel ne se perd en sortant des profondeurs de notre âme, mais qu'il va vers

Dieu et, par Lui, à ceux qui nous l'ont inspiré. Je sais que Dieu accomplit seul le travail intime de la transformation de l'âme humaine, et que nous ne pouvons que Lui montrer ceux que nous aimons en Lui disant : « *Seigneur, faites qu'ils vivent.* »

Beaucoup réfléchi à la question sociale, que chacun de nous, même le plus humble, peut contribuer à résoudre. Ce que l'on appelle de ce nom est, par essence, la question chrétienne puisque c'est celle de la situation de chaque homme en ce monde, et de son amélioration matérielle, intellectuelle et morale. Cette question, qui durera autant que le monde, ne pourra avancer que par le christianisme ; c'est là mon absolue conviction. Seul le christianisme s'adresse à l'individu, à ce qu'il y a en lui de plus intime ; seul il pénètre aux profondeurs de l'être et peut le renouveler. Le devoir de tout chrétien est de ne pas se désintéresser de la crise que traversent actuellement les peuples et qui peut-être les modifiera profondément. A des besoins nouveaux il faut de nouveaux apôtres ; le peuple, c'est-à-dire cette masse qui forme la plus grande partie du pays : ouvriers, paysans, humbles travailleurs de toute sorte, le peuple a besoin qu'on lui révèle la Vraie Source de toute liberté, de toute justice, de toute transformation pro-

fonde. Si nous ne lui faisons pas connaître Dieu, nous aurons gravement manqué au plus important et au plus « actuel » de tous nos devoirs. Seulement, cette œuvre-là demande un oubli de soi, un désintéressement, une volonté persévérante, pour laquelle nous avons besoin de Dieu et pour laquelle il faut nous transformer nous-mêmes absolument.

*
* *

17 Janvier 1901.

L'année nouvelle, le siècle nouveau, ont commencé pour moi au milieu de tant d'occupations diverses que, si j'ai pu trouver du temps pour réfléchir et pour prier, je n'ai pu en trouver pour écrire. Que de pensées sérieuses j'ai eues au début de ce siècle, dont je ne verrai pas la fin : reconnaissance des grâces de Dieu, élan plus vif vers Lui, désir ardent de travailler en moi à l'avancement de son règne ! Et quelles prières latentes ou formulées ont été à Lui, de ces profondeurs de l'âme qu'Il connaît seul, Lui demandant la lumière et la vraie vie, la vie intime de l'âme pour tous ceux que j'aime, pour celui que j'aime plus que tous ! Ni mon cher Félix, ni ceux de ma famille, ni ces autres âmes pour

lesquelles je peux faire si peu, ne savent peut-être à quel point je les aime. Dans la « chère éternité », au centre de l'amour même, nous en jouirons pleinement de ces tendresses. Mais, mon Dieu, comment peut-on aimer quand on n'aime pas en Vous?

*
* *

11 Mars 1901.

Quelques bonnes journées de joie, causée par un cadeau de Félix, et plus encore par le mot qui l'accompagnait, mot si plein d'amour que j'en suis remuée et heureuse. Je ne mérite pas d'être aimée ainsi, mais j'en jouis bien pleinement. Sans cesse, outre cet amour qui est le fond de ma vie, je rencontre sur mon chemin de bonnes affections, et Dieu m'a bénie à cet égard. Il faut maintenant que de toutes ces tendresses je ne fasse pas du bonheur égoïste, mais qu'elles deviennent dévouement et charité, qu'elles me poussent à agir avec Dieu pour les autres.

Lu avec intérêt les Sources du Père Gratry, et maintenant un autre volume de lui où je rencontre bien souvent mes pensées. Elles sortent ainsi du fond de moi-même jusqu'à la surface, puis retournent aux profon-

deurs d'où il leur faut ensuite, transformées par Dieu, jaillir en actes, en paroles vivantes.

*
* *

22 Avril 1901.

« *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit complète.* » — « *Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.* »

O Jésus, après la Cène, dans la paix et la mélancolie du soir, des paroles ineffables sont sorties de votre âme et de vos lèvres et, à travers les siècles, sont venues à nous. Le monde les a souvent oubliées, les oublie encore; la plus petite parmi vos enfants les sent vibrer à son oreille et à son cœur. Dernier discours du Christ, lors de la Cène, où revient, comme un refrain béni, un appel à l'amour des hommes entre eux et des hommes pour Dieu : « *Aimez-vous.* » C'est la Loi, le Testament suprême de Celui qui est l'Amour, et l'on n'est pas chrétien, disciple du Christ, si l'on a cessé d'aimer. Pas une exception n'est faite à cette loi; l'être que tout sépare de nous : naissance, éducation, croyances, le pauvre sauvage que nous n'approcherons jamais,

l'être le plus abject et le plus coupable, tous ont droit à notre amour, tous doivent être pour nous des frères. Ne sont-ils pas tous présents aux yeux de Dieu, aimés par Lui? N'ont-ils pas une âme comme nous, et qui doit nous être d'autant plus chère qu'elle semble plus éloignée de l'Unique Lumière? Elargissons notre cœur pour y faire entrer tout être humain. Sous la touche divine, vibrons à toute pensée généreuse, à toute tendresse humaine; apprenons à trouver en chaque âme le point par lequel elle tient encore à l'Infini, à Dieu.

*
* *

Le 8 Avril, maman et Juliette sont parties pour l'Italie.

Le 9 Mai, Pierre L...[1] a fait sa première communion.

La veille, Roger[2] a été pris d'une forte fièvre et, de suite, a été très malade. Je l'ai soigné et veillé avec ses parents. Le dimanche 12, maman est revenue, et le lundi 13, à huit heures du soir, le cher petit nous a quittés. Les

[1] Son neveu, second fils du frère de son mari. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Fils aîné de son frère, âgé de sept ans. (*Note de l'Editeur.*)

heures passées près de lui, si déchirantes parfois, ont été aussi parfois bien douces. C'était le tranquille départ pour l'Au delà, et le voile qui sépare les deux mondes semblait bien léger.

Cher petit, qui es dans la Lumière et dans l'Amour, prie pour nous.

Reprise du travail, de l'effort sur moi, de la prière avec une volonté plus grande, une sérénité plus complète que je demande à Dieu de me conserver.

J'ai eu, pendant quelques jours, soif de retraite, de calme, un ardent désir d'aller tout près de la nature, comme le doux saint François au milieu des fleurs et des oiseaux, et là de prier, travailler, méditer dans la solitude, ou tout au moins (car Félix est toujours de ma solitude), avec quelques cœurs amis qui me laisseraient de temps en temps à moi-même et à Dieu. Mon Dieu, me donnerez-Vous un jour cette joie de la solitude à deux, unis dans une même prière, une même foi et un même amour?

Pour le moment, chassons ces pensées. Dieu veut de moi autre chose, et quand je veux méditer, ma solitude est tout intérieure.

10 Juin 1901.

*
* *

28 Août 1901.

Séjour en Savoie du 14 au 31 Juillet, dans une nature jolie et apaisante. Vie exquise toute calme et bien remplie intérieurement. De belles montagnes, des tapis de verdure, de grands champs de blé et d'avoine, des églises nichées dans tous les coins, voilà ce qu'était notre joli séjour. Quelle bonne vie on mènerait là avec tous les chers siens !

Discussions et causeries religieuses avec les S..... Mon Dieu, il est bien vrai que Vous seul pouvez faire comprendre certaines choses ; toutes les raisons du monde ne valent pas votre voix souveraine au fond de l'âme. Vous seul pénétrez aux profondeurs et pouvez atteindre ce point mystérieux de l'âme où se font les grandes transformations. Cette pensée est fortifiante ; sans elle je souffrirais parfois cruellement de ne pouvoir exprimer ce que je ressens, de ne pouvoir ouvrir largement mon âme et montrer ce que Dieu, et Dieu seul, en a fait, tout l'amour, toute la joie dont Il l'a comblée. Que son Esprit agisse en ces âmes qui me sont bien chères, en cette âme qui m'est plus chère que toutes, et que la lumière

se fasse, apportant avec elle la vie, la vraie vie.

Voyage de quelques jours en Hollande, d'où je suis revenue souffrante. Pays intéressant, plein d'œuvres admirables. Nature un peu triste. J'aime les pays de lumière, aux belles teintes douces, où tout semble harmonieux : la Grèce, l'Italie, l'Orient.

Maintenant la vie va reprendre. Je veux, cet hiver, travailler beaucoup le latin, m'occuper à quelque œuvre utile, mais très obscure, et vivre au jour le jour en faisant, à chaque heure, ma tâche. C'est le meilleur moyen, je crois, de la faire bien.

*
* *

10 Septembre 1901.

Douce et « joyeuse » méditation sur cette parole du Christ : « *Je suis venu apporter le feu en ce monde, et je ne désire qu'une chose, c'est qu'il s'allume.* » Ce feu, c'est la charité, l'amour absolu, unique, ardent de Dieu et, en Lui, de tout être humain. Mais quelles âmes seront assez saintes pour faire comprendre aux hommes ce que c'est que la charité, comment allumer ici-bas ce foyer brûlant? Chacun de nous peut être l'humble ouvrier de cette grande tâche, et j'ai vu clairement ce qu'il

m'était possible de faire dans le coin où je dois agir. Avant tout, m'occuper de moi-même, chercher à développer en moi tous les instincts que Dieu y a déposés; par le travail régulier, fortifier ma volonté; par le sacrifice et l'acceptation des souffrances qui me sont habituelles, par une constante et tendre sympathie pour tous ceux qui m'approcheront, élever sans cesse mon âme. Faire les choses les plus humbles en pensant qu'elles me rapprochent sans cesse de cette beauté, de cette vérité dont j'ai soif. Aimer uniquement et chercher en tout le devoir, tel qu'il se présentera, obscur, pénible, sous forme de devoir intellectuel ou purement matériel; ne jamais laisser passer l'occasion qui se présentera d'agir ou de faire un acte de dévouement, surtout lorsque cela ne devra pas être remarqué. Ne sacrifier l'acte de dévouement, le sacrifice, — à moins de vraie nécessité, — que s'il doit m'attirer des louanges et flatter en moi le subtil orgueil, si prompt à se glisser partout.

Aller toujours aux petits, à ceux qui souffrent et pour qui la vie est dure; mais ne pas avoir de mépris pour ceux qui jouissent et vivent dans l'égoïsme. Plus que les autres, peut-être, ils ont besoin d'être aimés, besoin qu'un peu de charité leur révèle Dieu. Consacrer résolument mon intelligence, ma volonté,

mon cœur, toute mon âme et tout mon être à Dieu, à l'extension du règne de Dieu dans le monde et dans les âmes. Relever, fortifier, répandre un peu de cette chaleur qu'Il a déposée en mon cœur, de ce « feu » qui me brûle et que je souffre de ne pouvoir allumer en d'autres âmes.

Quand j'aurai fait cela, Dieu fera le reste. Nous prions, souffrons et travaillons sans savoir la conséquence de nos actes et de nos prières. Dieu les fait servir à son plan suprême ; de proche en proche elles agissent, gagnent d'âme en âme, hâtent la venue du royaume de Dieu et auront, par d'autres êtres et par les actes et les désirs qu'elles feront naître, une répercussion qui durera jusqu'à la consommation des temps.

Une résolution que j'ai prise fortement et que j'ai commencé à mettre en pratique, malgré un état physique et moral défectueux, c'est de rester « joyeuse » au sens chrétien du mot, joyeuse envers la vie, envers les autres et même envers moi, autant que je le pourrai. Mon Dieu, aidez-moi, et « *que votre règne arrive* ».



*
* *

9 Octobre 1901.

Quelques jours d'exquise joie intérieure, féconds en fortes résolutions.

Je veux remplir ma vie par le travail, par la charité et par l'accomplissement du devoir, de tout le devoir.

*
* *

20 Novembre 1901.

J'aime la solitude intérieure avec Dieu seul; elle fortifie mon âme, lui redonne lumière et élan. Mais parfois l'isolement, qui n'est plus du tout la solitude, lui pèse. J'ai soif de sympathie, soif de montrer mon âme à nu aux autres âmes qui me sont chères; de parler de Dieu, d'immortalité, de vie intérieure, de charité. Mais l'âme humaine est si nuancée, si délicate, qu'il faut sentir vibrer de même ses cordes profondes pour les faire résonner devant un autre de ces divins instruments. L'union complète de deux âmes, cela doit être une belle mélodie.

Avec celle que j'aime le plus au monde, donnez-moi, mon Dieu, de la murmurer un jour.

J'ai réglé toutes mes journées, afin qu'elles soient le plus possible l'abrégé et comme le résumé de toute la vie. Prière, ma chère méditation du matin, le travail sérieusement fait, un peu de travail ou de soins des pauvres, puis mes devoirs de famille et d'intérieur. En ce moment, je remplace les visites de pauvres par des visites à Juliette. Dès que je le pourrai, je voudrais me consacrer à quelque œuvre utile et belle.

*
* *

28 Novembre 1901.

Causé avec A... et sa femme hier de l'ostracisme injuste et antichrétien dont sont frappés les juifs dans certains milieux. Mon Dieu, l'esprit d'Intelligence et de Sagesse, qui sont les dons de votre Esprit Eternel, ne les donnerez-vous pas aux pauvres humains? Ne réveillerez-vous pas bientôt dans les âmes l'esprit de charité que Vous êtes venu apporter au monde, et dont Vous avez dit qu'il contenait la loi et les prophètes? Je voudrais pouvoir organiser une sainte croisade pour lutter contre les haines et faire jaillir de nouveau, parmi les hommes, la justice et l'amour. Du moins, dans l'espace de terrain « spirituel » que Dieu m'a donné à cultiver, près de tous ceux que

j'approche, je veux plaider la grande cause de la charité par mon attitude, mes paroles et mes actes. N'est-ce pas la cause de Dieu même que je défendrai ainsi? Mon Dieu, aidez-nous; envoyez un rayon de lumière et d'amour au milieu de nous.

*
* *

18 Décembre 1901.

L'étude du latin m'intéresse et m'ouvre tout un horizon de lectures et de jouissances intellectuelles pour l'avenir.

La vie de la femme, aux yeux de bien des gens, est contenue tout entière dans ces quelques années qui s'écoulent entre la vingtième et la cinquantième année. Et pourtant, quelle force perdue représentent parfois les vingt ou trente ans qui, soit dans la première jeunesse, soit plus encore dans l'âge mûr et la vieillesse, demeurent, pour trop de femmes, une période vide de leur existence ! Le travail sérieux, l'activité de l'esprit, l'action d'autant plus féconde qu'elle s'appuie alors sur un jugement développé par la vie, sur une volonté fortifiée, tout cela devrait remplir cette époque de la vie et lui communiquer une sérénité, une beauté toute particulière. Mais il faut pour cela une longue préparation. Il faut, pendant

le temps de la jeunesse, avoir pris l'habitude du travail, organisé sa vie et pris à tel point le gouvernement intérieur de soi-même, qu'aucune souffrance physique, aucun de ces déchirements qui accompagnent la vieillesse ne puissent troubler votre être, à la surface tout au moins. Il faut avoir allumé au fond de nous-même un si chaud foyer de sympathie et de tendresse, que tous ceux qui commenceront leur course au moment où s'achève la nôtre, viennent y chercher de la lumière et de la flamme.

C'est une souffrance voulue de Dieu et que je Lui offre, que de n'avoir pas, parmi les amies si chères qui m'entourent, une âme à qui je puisse ouvrir la mienne en lui disant : « Regardez, » et qui me comprenne et qui me fortifie. Peut-être, entendre sans cesse critiquer les idées ou les croyances que l'on possède, les sentir méconnues, se heurter aux préjugés, à l'ignorance, est-ce un peu souffrir persécution pour la justice. Pourrai-je, à ce titre, mériter de Dieu un peu de pitié? car il y a là une souffrance bien intime, bien profonde, de celles que Dieu seul voit et auxquelles Il apporte parfois des compensations exquises. Lorsque j'ai besoin de répandre mon âme, je vais à Lui, et, soit à l'église, soit dans le silence de ma chambre, Il m'apporte une

force plus grande et me remplit d'une joie dont rien ne peut exprimer la profondeur. Après tout, le fond de l'âme, ces dernières fibres qui sont d'une sensibilité et d'une profondeur infinie, Lui seul peut-être peut les atteindre.

*
* *

3 Février 1902.

Assez mauvaise période depuis plus d'un mois : fatigue physique, ennuis domestiques, et, plus que tout cela, une sorte de tristesse, de lassitude morale, une privation de ces élans, de ces joies intérieures que Dieu m'a parfois tant prodiguées. Et néanmoins pas une minute ma volonté n'a cessé d'être à Lui ; le devoir m'a coûté davantage, mais il n'a pas cessé d'être le devoir.

Une année nouvelle a commencé. Je voudrais la remplir mieux que les précédentes. Beaucoup de choses à réformer : orgueil, tendance à ne pas me mettre assez vite à l'œuvre, à laisser couler les jours, à me laisser envahir par l'agitation extérieure. Et pourtant, j'ai un immense besoin de calme et de vie intérieure. Dieu seul sait combien parfois j'ai de peine à dominer certaines misères physiques et morales pour arriver à cette possession entière

de moi, à cette sérénité que rien ne trouble et qui est celle des chrétiens.

De plus en plus chercher par l'exemple, par la tendresse et en développant et élevant mon intelligence, à répandre plus de vie et de lumière parmi les intelligences et les âmes que je rencontre sur ma route.

Montrer que ce que j'ai de bien vient de Dieu et que le reste est, hélas! bien à moi.

Chercher cette année et déterminer, après avoir réfléchi et prié, quelle sera l'œuvre à laquelle je consacrerai ma vie, en dehors des devoirs qui me sont directement imposés.

*
* *

Samedi Saint, 29 Mars 1902.

Semaine de méditation, de prière et d'union avec Dieu.

Mon Dieu, aidez-moi à achever la tâche, à rompre les derniers liens, à achever cette évolution intérieure que Vous seul avez accomplie en moi, où le mystérieux travail de votre Providence est visible sans cesse, et pour laquelle je ne cesserai de Vous bénir et de Vous aimer.

J'ai devant moi une grande tâche et rien, humainement, pour m'aider à la remplir. Peut-être, un jour, aurai-je cette grande joie de voir la foi, qui est toute ma vie, comprise

et partagée par ceux, par celui que j'aime tant. Mais, actuellement, tout ce que mon âme renferme de désirs, d'élans, de tendresses, doit rester enfermé en elle et ne se répandre que devant Dieu. Tout ce que cela représente de souffrances, je l'offre pour les âmes qui me sont si chères. Rien ne se perd, pas une souffrance, pas une larme.

Je lis la CONNAISSANCE DE DIEU, du Père Gratry; c'est fort et beau. Le Verbe éternel, « *qui éclaire tout homme venant en ce monde,* » avait soulevé pour Platon un coin du voile qui cache la Lumière Une. Il avait bien compris le moyen unique par lequel l'âme arrive à la connaissance de Dieu, et décrit merveilleusement le point par lequel l'homme tient à Dieu. Ce livre fait monter très haut; il atteint vraiment cette « *racine* » de l'âme dont parle Platon.



3 Septembre 1902.

Plus de cinq mois sans écrire, mais beaucoup de choses en ces cinq mois. Notre séjour à Jougne[1] a été une période très douce de

[1] Village du département du Doubs, près de la frontière suisse. A dater de 1902, elle y passait tous ses étés chez elle avec sa famille. Elle y fit son dernier séjour en 1912. (*Note de l'Editeur.*)

bonne vie familiale, illuminée par les rires et les cris des enfants; puis est venu le court voyage à Vienne, accompli par moi dans un état d'accablement et de malaise physique et moral bien pénible; le retour avec cette saisissante nouvelle de la mort du pauvre Adolphe; enfin quinze jours encore bien calmes et bien doux. J'ai éprouvé, en revenant à Paris, un sentiment de vide, de tristesse et de souffrance intime tel, que la prière et la force divine seules peuvent m'aider à le transformer en joie pour d'autres et en force pour moi. Et, en même temps, je n'ai pas cessé un instant de sentir en moi, bien vive, la présence et l'action de Dieu. Quand je regarde en arrière et que je vois l'admirable travail accompli par Dieu en moi, cette véritable création d'une âme, que Lui seul peut faire, je sens quels devoirs me crée cette grâce qu'Il m'a faite, et j'espère, oui, j'espère du fond du cœur, qu'un jour, bientôt, Il fera cette même grâce à l'âme chère qui est proche de la mienne et que j'aime si profondément.

Je veux vivre d'une vie toute nouvelle. Personne ne doit connaître les combats, les regrets, les souffrances que, comme toute créature humaine, je porte en moi; il me faut organiser mon existence de telle sorte que les devoirs multiples et parfois compliqués qui se

la partagent trouvent tous leur place ; puisque je ne peux pas avoir la vie très une, aux grandes lignes nettement indiquées, et qu'il me faut, pour ménager des idées et des sentiments contraires aux miens, jeter en quelque sorte un voile sur mon être intime, je veux du moins concilier avec ce premier devoir mon besoin d'agir pour Dieu et les âmes. C'est un travail délicat pour lequel j'ai besoin d'être aidée par une force supérieure à la mienne. Mon Dieu, aidez-moi et, sans que je le sache, servez-Vous de moi pour faire un peu de bien. Faites que, suivant une comparaison que j'aime, je sois le vase grossier à travers lequel brille une lumière qui éclaire et réchauffe. Cette lumière, c'est Vous, et, à travers moi, venez éclairer des âmes qui me sont infiniment chères. Quelle joie le jour où ces âmes pourront comprendre et aimer tout ce que Vous m'avez fait comprendre et aimer, à moi, pauvre, petite et faible, où je pourrai leur ouvrir cette âme que Vous avez véritablement recréée en moi, et vivre avec eux, avec lui, mon Dieu, cette vie profonde, intime, bénie, qui fait de nous des êtres nouveaux, et transforme tout en nous et autour de nous !

*
* *

18 Octobre 1902.

Des lâchetés, des faiblesses, des maladresses dans ma façon d'être avec d'autres, maladresses qui peuvent nuire aux idées qui me sont chères; des souffrances physiques très vives et des souffrances morales très profondes; au milieu de tout cela une volonté obstinément tournée vers Dieu, une plénitude de confiance et d'amour pour Lui; les devoirs de chaque jour accomplis coûte que coûte au prix de beaucoup d'efforts, sans élan, mais accomplis; puis, peu à peu, l'apaisement se faisant et la force divine me pénétrant de nouveau; des résolutions nouvelles et énergiques, l'espoir que Dieu m'aidera à accomplir le devoir, tout le devoir, voilà le tableau de ces dernières semaines et de la vie de mon âme pendant ce temps.

Je sens profondément que toute ma science, aidée par cette lumière intérieure, par cette grâce divine dont la trace est si visible dans ma vie, doit être celle des conciliations. Professer simplement et fortement une foi qu'un long travail divin a créée en moi, mais le faire de façon à ne jamais blesser ou heurter une conviction chez d'autres, ou une

« absence » de conviction; sacrifier, sans que nul s'en aperçoive, mes goûts, mes inclinations, tout ce qui ne sera pas les convictions qui me font vivre; accomplir ce que je considère le devoir : œuvres de charité, dévouement pour d'autres ou pour les pauvres, de façon que personne ne puisse en prendre ombrage et que cela ne fasse pas tort aux devoirs immédiats; ne jamais sacrifier le travail intellectuel et le faire régulièrement; devenir cependant un peu mondaine, en dépit de mon amour du chez moi, de la vie simple et de la solitude, pour plaire à Félix et à ceux qui m'entourent; au total, accomplir les devoirs les plus divers, sans que personne se doute de la peine que je puis avoir à les concilier, m'oublier moi-même, développer ce que Dieu m'a donné de raison et d'intelligence, bannir absolument l'orgueil, même sous ses formes les plus subtiles et que je connais bien, aimer fortement et sans recherche de moi-même, vouloir chaque jour et à chaque heure, soutenue par la grâce divine, ce qui est le devoir présent et ne jamais négliger un devoir, si infime soit-il, voilà ma tâche. Je succomberai souvent; mais l'appui supérieur que je demanderai humblement chaque jour ne me fera pas défaut. D'ailleurs, vivre c'est lutter, souffrir et aimer.

*
* *

10 Décembre 1902.

Un événement très pénible : la séparation de nos amis S... Pensées et sentiments pour moi presque douloureux. J'attendais beaucoup de cette âme ; mais comment exiger beaucoup lorsque aucune force supérieure ne soutient cette pauvre âme ? Sans Dieu, sans l'immortalité, sans l'amour infini, pourquoi le sacrifice ? Sentiment triste de la séparation entre cet être que j'aime et moi ; pour elle, je ne puis plus rien que prier. Plus rien ! Mais c'est tout ! Quelles âmes il faudrait en ce moment pour lutter contre la haine, les préjugés, l'égoïsme et l'orgueil ! Quelle intelligence, quel sens délicat des âmes, quelle générosité et don absolu de soi ! Une part m'est offerte dans cette grande œuvre ; mais combien j'en suis peu digne ! Dieu m'aidera si je sais L'appeler à moi par le sacrifice et la prière.

J'ai senti vivement, ces temps-ci, que je suis à un tournant de ma vie, que j'arrive à un moment où j'en dois faire une œuvre meilleure, plus haute, la mieux faire servir à la cause sainte de Dieu et des âmes. Pendant ce temps de l'Avent, je veux méditer cette pensée et les moyens de la réaliser.

*
* *

25 Mars 1903 (mercredi).

Matinée très belle, douce, bénie[1].

Dieu soit béni pour toutes les grâces qu'Il m'a accordées et pour cette grâce suprême et immense, pour la façon dont Il a tout disposé, tout conduit et amené mon âme à une vie toute nouvelle et pleine de Lui !

*
* *

31 Mars 1903.

Avant-hier, dimanche, joie profonde, communion pleine et entière au Christ Jésus, don de moi-même, de l'avenir, de toute mon âme.

*
* *

12 Mai 1903.

Que de choses en quelques mois dans la vie de mon âme ! quel achèvement doux et

[1] Le baptême d'un adulte converti dont elle fut la marraine. Ce baptême eut lieu dans la chapelle du couvent dominicain du faubourg Saint-Honoré. Ce fut à l'occasion de cette touchante cérémonie qu'elle fit la connaissance du Révérend Père H..., de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui devint son directeur spirituel. (*Note de l'Editeur.*)

sans secousse de cette longue transformation, voulue de Dieu, qu'Il a guidée de façon si admirable que, maintenant seulement, en regardant le chemin parcouru, je peux, de la hauteur où le Christ Jésus m'a conduite, en contempler les étapes et bénir l'œuvre accomplie par Lui!

A Rome, où nous avons passé trois semaines, j'ai vécu quelques heures bien douces. A Saint-Pierre, durant une matinée où j'ai communié dans une union intime et joyeuse avec Celui qui a voulu mon âme tout entière, j'ai fait consécration solennelle de cette âme et de ma vie à Dieu et à la tâche de charité et de lumière qui doit être la mienne désormais.

Au retour, la maladie de Maurice[1], les angoisses terribles, des heures bien douloureuses. Le chéri va mieux. Dieu soit à jamais béni!

Près de ces petits j'ai une mission à remplir : être l'amie, le guide, employer tout ce que je puis avoir d'intelligence et de dévouement à leur créer un caractère, à en faire des vaillants et des chrétiens.

[1] Le second fils de sa sœur cadette, alors âgé de trois ans, qui eut une violente attaque de diphtérie. (*Note de l'Editeur.*)

*
* *

9 Juin 1903.

Je souris en relisant les premières pages de ce cahier et en repassant toutes mes illusions et mes « erreurs » de jeunesse. Combien je comprends maintenant que je me trompais en supposant que certaines vertus ou certaines grandeurs pouvaient exister hors du christianisme, et combien certaines choses qui m'étaient apparues généreuses ou pures étaient en réalité très différentes de l'idée que je m'en faisais! Mais, de mes erreurs mêmes, Dieu a su faire jaillir la vérité, et Il m'a prise à Lui par les moyens les plus inattendus. Et maintenant, par sa grâce, ma foi est intime, consciente et si profonde, que les gens ou les choses qui me font souffrir par elle ne peuvent plus la troubler.

*
* *

23 Juillet 1903.

Il me faut revenir un peu en arrière, repasser tous les souvenirs bénis et fixer toutes les impressions profondes de ces derniers mois : après l'action continue, vivante, de Dieu en

moi durant ces dernières années, le dénouement, naturel et merveilleux en même temps, qu'Il a su guider et amener. Les heures inoubliables vécues au mois de Mars, dans la chapelle maintenant fermée, puis à Saint-Augustin, dans une union complète avec Dieu et le sentiment solennel d'une nouvelle existence qui commençait; ce baptême si émouvant, préparé aussi par Dieu et mêlé à tous ces souvenirs intimes. Puis le départ pour Rome, qui semblait voulu de Dieu, comme le couronnement de son œuvre; et là, deux matinées dont le souvenir ne s'effacera jamais.

La première, le dimanche 19 Avril, lorsque, avant de partir pour la messe, j'ai reçu les billets d'entrée pour une audience du Saint-Père. Après la messe, le départ avec Jeanne B... pour le Vatican, l'arrivée dans la cour Saint-Damase, puis notre introduction dans la salle du Consistoire. Nous avons attendu une heure, assises au second rang, en face du fauteuil papal, au milieu de gens très recueillis et très émus. Salué d'acclamations, le Pape a paru, porté dans une chaise à porteurs, que soulevaient des hommes vêtus de velours rouge frappé; il a gravi les marches du trône, s'est assis, et j'ai pu longuement contempler cette physionomie maigre, diaphane, admirable d'intelligence et de bonté, aux yeux uniques

et vivants, révélant un monde de pensées et une volonté profonde. Toute l'âme vit dans ces yeux-là. Il nous a parlé pendant quelques instants, nous disant combien il aimait la France, que cette grande nation ne devait pas perdre les traditions qui avaient fait sa force et sa beauté, et il a terminé en nous donnant la bénédiction apostolique, à nous et à nos familles. Très émue, je me suis inclinée devant ce vieillard, ce Père, dépositaire de la Parole Eternelle, et j'ai présenté intérieurement à sa bénédiction tous mes chers aimés, morts et vivants, et aussi la vie nouvelle ouverte devant moi. Puis nous avons défilé devant lui, et j'ai baisé cette grande main blanche qui ne se lève que pour bénir. Après un dernier adieu, le Saint-Père est remonté dans sa chaise à porteurs et, salué encore d'acclamations, a disparu. Au moment où la chaise tournait, il s'est penché, très ému, de notre côté, en nous faisant des signes affectueux de la main. J'ai regardé ce visage incomparable une dernière fois et lui ai dit adieu du fond du cœur, sentant bien que je ne le reverrais plus. Je ne me trompais pas, puisque, lundi dernier, 20 Juillet, après une longue agonie, Léon XIII est mort, et que cette grande lumière s'est éteinte ou plutôt est allée briller plus haut que nos ténèbres,

dans le rayonnement de la Lumière Une et Eternelle.

Puis, le second souvenir ineffaçable est celui de ma matinée à Saint-Pierre, le mercredi suivant, 22 Avril. Je suis partie seule pour Saint-Pierre, et, après m'être confessée là à un prêtre parlant français, je suis allée communier à la chapelle du Saint-Sacrement. Ces instants-là ont été pleinement, surnaturellement heureux. J'ai senti vivre en moi, présent et m'apportant un amour ineffable, le Christ béni, Dieu même ; cette âme incomparable a parlé à la mienne, et toute la tendresse infinie du Sauveur a passé un instant en moi. Jamais cette trace divine ne s'effacera. Le Christ triomphant, le Verbe Eternel, Celui qui, homme, a souffert et aimé, le Dieu Un et Vivant, a pris possession de mon âme pour l'éternité en cette minute ineffaçable ; je me suis sentie renouvelée par Lui jusqu'aux profondeurs, prête à la vie nouvelle, aux devoirs, à l'œuvre voulue par sa Providence. Je me suis donnée sans réserve et je Lui ai donné l'avenir.

Ensuite j'ai été entendre la messe à une autre chapelle, dans une paix et une joie profondes. J'ai encore prié, puis j'ai été m'agenouiller près de la Confession, dans une dernière, intime et solennelle consécration.

Au retour, de suite, je me suis trouvée dans une atmosphère d'ironie, de critique et d'indifférence. Mais peu m'importait ; la flamme du Christ brûlait encore au dedans de moi.

Combien de souvenirs de ce séjour se pressent en foule ! La visite à Saint-Paul-Trois-Fontaines, le jour de notre arrivée ; le calme et la poésie de ce lieu, où j'aurais voulu rester et prier longuement. Le lendemain, dimanche des Rameaux, la première visite à Saint-Pierre, pendant la grand'messe, et un moment, seule, de joie recueillie ; le charme extérieur de toutes les palmes, jaunes et vertes. Toute la Semaine Sainte ; le vendredi, à la fin de la journée, à Saint-Pierre ; le jour de Pâques, à Saint-Jean-de-Latran et à Saint-Pierre le matin, après une messe recueillie à la Trinité-des-Monts. Puis, la visite des Catacombes, des églises, de toute la Rome chrétienne ; celle aussi, si intéressante, quoique d'une autre manière, de la Rome antique. Et le retour, rapportant le souvenir et l'amour de cette Ville unique entre les villes, où chaque morceau de terre rappelle quelque chose, où les pierres ont une âme ; cette Ville, véritablement royale par la force d'abord et ensuite par l'amour, et qui, dominatrice, a été vaincue par cet étrange Dominateur dont la voix a fait entendre ces paroles : « *Aimez-vous les uns les autres,* » Dominateur

si puissant, que depuis vingt siècles Il s'est fait adorer et qu'Il le sera encore lorsque des siècles sans nombre auront passé sur l'humanité.

Depuis le retour bien des épreuves pour moi, comme si Dieu avait voulu achever la purification par la souffrance : maladie de Maurice, angoisses pour la santé de Juliette[1] et pour d'autres, fatigues et souffrances physiques; puis le sentiment, plus aigu et douloureux que jamais, de la grande séparation d'âme entre moi, mon cher Félix et beaucoup de ceux qui m'entourent. Combien il est douloureux de sentir tout ce qu'on aime, tout ce qui fait vivre, méconnu ou attaqué par des préjugés, des haines, ou bien de sentir l'indifférence complète pour les choses les plus grandes de la vie et de l'âme! Dieu m'impose, par cette épreuve, des efforts perpétuels, des souffrances très intimes, les meilleures, puisque Lui seul les connaît, et une sorte de repliement en moi-même, vers ce fond de l'âme où Il vit. Si tant de chers êtres qui m'entourent, si mon cher bien-aimé surtout, savaient la profondeur de ma tendresse et la joie que

[1] Sa seconde sœur, déjà atteinte par la maladie qui devait l'emporter en Avril 1905 et qui causait de l'inquiétude. (*Note de l'Editeur.*)

j'aurais à leur ouvrir toute grande mon âme!

Pour le moment, ils ne sauraient pas la pénétrer. Seigneur, encore une fois, je Vous en supplie, venez à lui, à eux, et qu'ils vivent, qu'ils vivent de la vie intérieure, profonde, et aussi d'une vie extérieure toute chrétienne et renouvelée. La moisson est abondante; qu'ils en soient, mon Dieu, les ouvriers bénis par Vous; que leur vie et la mienne soit une œuvre de beauté, d'amour, et que nous travaillions ensemble à l'avènement de votre royaume dans le monde et dans les âmes.

*
* *

11 Août 1903.

Bonne et longue conversation de tous deux avec l'abbé V... Ce dernier a un cœur vivant et chaud que je voudrais voir à tout prêtre, à tout chrétien. Il comprend ce qu'il y a d'impérissable, de profond dans le catholicisme et ce merveilleux domaine des âmes que si peu savent explorer. Il vient, sans qu'il s'en doute, de renouveler mon élan et de me faire prendre la résolution de travailler plus que jamais au bien matériel et moral de tous et surtout de ce cher peuple si trompé et si intéressant. Savoir le comprendre sera une partie de la tâche, l'aimer profondément sera l'autre;

mais l'aimer pour lui seul et pour Dieu, sans espoir d'aucune récompense ou même d'aucune douceur, simplement parce qu'il est composé d'âmes et parce que le Christ, le Maître adoré, un jour a laissé tomber en le contemplant cette parole de tendresse : « *J'ai pitié de cette multitude.* » Nous aussi, sachons avoir pitié.

*
* *

24 Août 1903.

Grâce à Dieu, progrès dans la possession de moi-même, malgré mon état de santé pénible; beaucoup de préoccupations venues de maman et de Juliette, et des tristesses bien profondes et répandues devant Dieu seul. De plus en plus acquérir la sérénité pleine qui vient de Dieu et qu'il faut Lui demander et savoir accepter le sacrifice de tout ce que j'avais désiré, et la privation de tout appui humain et d'une forte sympathie chrétienne. L'absence du Père H... me prive de rares mais bonnes conversations, et, à défaut d'une voix humaine et vaillante pour me réconforter, je me tourne vers le grand Cœur du Christ, qui est l'Ami le meilleur et qui sait apaiser et fortifier. Aidée par Lui, je pourrai venir en aide à tant d'âmes

qui m'entourent et pour lesquelles je dois oublier mes faiblesses, mes souffrances et mon besoin de sympathie profonde.

*
* *

3 Novembre 1903.

Plus de deux mois bien pénibles par la presque continuité de la souffrance physique amenant l'accablement, et par des angoisses au sujet de Juliette ; le sentiment douloureux que ma maladie durera autant que moi et entravera toujours ma vie. Acceptation totale, sans aucune joie ou consolation intérieure. Résolution de faire servir mes épreuves au bien des âmes. Remplir ma vie de prière, de travail et de charité. Conserver la sérénité à travers tout. Aimer plus que jamais ceux qui sont les chers compagnons de ma vie.

Epreuve réelle dans l'impossibilité de m'occuper actuellement d'une façon active des œuvres auxquelles je m'intéresse.

*
* *

3 Décembre 1903.

Me préparer à la fête de Noël par la prière et le travail et par l'augmentation de la vie intérieure. Appeler au fond de moi-même le

Christ pour qu'Il me fasse vivre la vie pleine de mon âme et qu'Il opère un renouvellement intime si profond, que d'autres en sentent l'influence. Agir surtout par cette influence divine, vivante en moi, et demander au Maître béni d'illuminer par moi, à travers moi, d'autres âmes.

Noël : fête de l'humilité, de la douceur, de l'amour, fête des petits et des pauvres. Une des trois grandes étapes de la Rédemption.

*
* *

9 Décembre 1903.

A travers l'incertitude de l'avenir pour des êtres aimés, malgré la souffrance et malgré l'absence d'une vie telle que je la conçois, s'ancrer solidement en Dieu.

Plus je médite l'Evangile, plus j'en comprends toute la beauté. Je voudrais en pénétrer mon âme et ma vie tellement, que toutes deux en soient la vivante prédication.

*
* *

20 Janvier 1904.

Une année nouvelle commencée que je confie à Dieu.

Vie plus pleine, sentiment constant et pro-

fond de la présence de Dieu en moi. Regrets seulement que tous les devoirs proches et les difficultés qui entravent mon action me privent de m'occuper plus complètement des œuvres religieuses et sociales qui m'intéressent tant. Offrir à Dieu ce sacrifice et attendre le moment de faire davantage. Ce matin, à Charonne, j'ai pris contact avec les petites filles de la première communion. Dans ces âmes, je sèmerai, laissant au Sauveur le soin de la moisson.

*
* *

9 Mars 1904.

Des souffrances, beaucoup, par Juliette[1], par mes épreuves habituelles; une vie dispersée et souvent occupée plus complètement que je n'aurais voulu. Mais prière intense, et vie intérieure très pleine de Dieu, malgré les faiblesses et les fautes.

Éviter, autant que possible, de sacrifier ma méditation de chaque jour, en dépit des occupations ou des devoirs actifs. Dans cette méditation, dans ce contact profond avec Dieu, mon âme trouve une force plus grande pour

[1] La maladie s'était aggravée et l'inquiétude augmentée. (*Note de l'Editeur.*)

remplir les tâches monotones et fatigantes de chaque jour, pour agir. On accomplit mieux ce qui a été préparé dans une délibération intime avec le Maître et l'Ami, et l'âme demeure paisible au milieu de toutes les agitations et de toutes les tristesses.

Aller de plus en plus aux âmes et les aborder avec respect et délicatesse, les toucher avec amour. Chercher toujours à « comprendre » tout et tous. Ne pas discuter, agir surtout par le contact, par l'exemple ; dissiper les préjugés, montrer Dieu et Le faire sentir sans parler de Lui ; fortifier son intelligence, agrandir de plus en plus son âme ; aimer sans se lasser, malgré les déceptions et l'indifférence. Plus que tous, attirer à soi les petits et les humbles pour les conduire à Celui qui les aime tant. Respect inaltérable, profond, des âmes ; ne jamais leur faire une violence, fût-elle tendre, mais entr'ouvrir son âme pour montrer la lumière qui est en elle, la vérité qui y vit, et laisser cette vérité créatrice éclairer et transformer, sans aucun mérite de notre part, par le seul fait de sa présence en nous.

Rien de singulier, de mesquin ou d'équivoque dans l'attitude. Droiture, simplicité et, lorsqu'il le faut, affirmation tranquille de ses convictions. Mais jamais d'ostentation dans

cette affirmation. Pas d'outrance, ni de parti pris. Ne jamais montrer les froissements causés par certaines hostilités, déclarations ou incompréhensions; les offrir pour ceux qui nous apportent cette souffrance.

Exercer sa volonté; travailler intellectuellement et manuellement; acquérir des connaissances. Viriliser ses pensées, sa volonté et même ses sentiments, en leur conservant pourtant toute leur tendresse et toute leur profondeur. J'offre toutes ces résolutions à mon Sauveur et mon Maître Jésus, après m'être confessée et en me préparant à Le recevoir cette semaine. Qu'Il veuille bien m'aider à poursuivre dans mon âme et dans ma vie l'idéal chrétien, à être pleinement catholique et à travailler à l'avènement de son règne.

*
* *

7 Avril 1904.

Ma semaine de Pâques a été vraiment « bonne ». Communion le mercredi dans une joie pleine, et de nouveau le jour de Pâques. Après cette année qui, après tant de grâces reçues, me semble avoir été une année de préparation à ma vie nouvelle par la souffrance et par l'action, commence pour moi une autre

année spirituelle qui m'apportera, Dieu aidant, grâces et forces, et pendant laquelle je m'efforcerai de faire le plus de bien possible et de remplir courageusement ma tâche.

*
* *

3 Mai 1904.

Ai-je vécu durant toute ma vie une période plus douloureuse que celle que je traverse en ce moment? Mes joies du printemps dernier ont été vraiment, suivant le mot de Mme Swetchine, *le viatique de la douleur*. Cette épreuve cruelle, lancinante, perpétuelle, de la santé de Juliette et l'angoisse de l'avenir, le sentiment douloureux du chagrin de notre pauvre mère, mes épreuves habituelles, un état de santé mauvais et un accablement de corps et d'esprit bien pénible, tout cela s'unit pour faire de ma vie, en ce moment, un sacrifice que, dans le silence, j'offre à Dieu pour Juliette, pour ceux que j'aime et pour les âmes. C'est un double et bien douloureux sacrifice que celui de ma grande solitude d'âme et celui de ma vie, si différente de ce que j'aurais voulu la faire. Passer sans cesse à côté d'êtres chers ou amis sans pouvoir entr'ouvrir un instant son âme, sans rien donner de son être intime, c'est une souffrance bien intense.

Le Christ Jésus dut la connaître, Lui qui avait tant à donner de Lui-même, et qui fut contraint aux repliements douloureux et subit des froissements auprès desquels ceux qui me font parfois souffrir sont bien peu de chose.

Et pourtant, à travers toutes ces épreuves, en dépit de la privation de joie intérieure, il y a en mon âme un point profond, central, que toutes ces vagues douloureuses n'atteignent pas. En ce point s'est réfugiée toute ma vie intime, là je sens à quel point je suis pleinement unie à Dieu, et je reprends force et sérénité sur le Cœur du Christ. Mon Dieu, donnez la santé et le bonheur à ceux que j'aime et donnez-nous à tous la vraie lumière et la charité.

Les événements publics aussi seraient attristants si je n'avais une indestructible confiance en l'avenir de l'Eglise du Christ et un grand espoir en l'avenir de notre pays. Quel déchirement de voir ces pauvres masses ignorantes, trompées, poussées au mal et à la haine! Mon Dieu, donnez-nous des « fils de lumière », faites surgir des apôtres au cœur brûlant qui aillent aux petits de toute leur âme et leur apportent la Vérité et l'Amour. Vous seul pouvez transformer et sauver. Et à moi, petite et faible, donnez un peu de votre force divine, et venez en moi afin de faire,

à travers moi, beaucoup de bien aux âmes.

Je vais me remettre à agir avec une force renouvelée; du moins, je sais, grâce à l'admirable Communion des Saints, que j'agirai sûrement par ma souffrance présente, et que Dieu fera par elle l'œuvre qu'Il voudra.

*
* *

25 Mai 1904.

Aucun apaisement, aucune lueur joyeuse à l'horizon. Il me faut me défendre énergiquement contre l'agitation et la dispersion extérieure. Trop négligé ma méditation. Eloigner l'obsession de l'avenir et chercher plus que je ne l'ai fait depuis quelque temps à me montrer à tous souriante et sereine, à pratiquer avec plus de constante énergie une charité vivante et oublieuse du « moi » douloureux. Vivre chaque jour la plénitude de la vie et ne regarder l'avenir que pour préparer notre âme à le rendre fécond.

*
* *

4 Juillet 1904.

Période de maladie pénible à traverser. Toujours le même avenir incertain. Hier,

moment de faiblesse et larmes que je regrette. Aujourd'hui, résolution, avec l'aide de Dieu, de ne plus être lâche, de redevenir « joyeuse », et de dompter le corps par l'âme. Celle-là est plus que jamais à Dieu, dans la souffrance mieux que dans la joie.

Mon Dieu, donnez la santé et le bonheur à ceux que j'aime; donnez-leur la foi et l'amour, la vie de l'âme, et je ne Vous demande rien de plus.

Un jour de joie bien grande : le cadeau d'un délicieux petit bureau par Félix, et accompagné d'un mot qui a remué ma tendresse jusqu'au plus profond de l'être. La sienne est le plus grand bonheur de ma vie. Tenir chaque jour, fermement, les résolutions prises : méditation quotidienne, travail régulier et approfondi, action paisible. Ne pas céder à la mollesse de corps et d'esprit, inséparable d'un moins bon état de santé ; entretenir la vigueur et m'efforcer de n'être jamais ni triste ni découragée.

Dans huit jours, départ pour Jougne. Tristesse de quitter maman et Juliette. Joie d'avoir Félix près de moi et de m'occuper des enfants. Je remets ces mois entre les mains de Dieu, et aussi l'hiver qu'ensuite j'entrevois.

*
* *

31 Août 1904.

Nous sommes revenus hier soir de Jougne; après un début de séjour très troublé par la maladie de Juliette et par celle de ma bellemère, nous avons eu trois bonnes semaines où j'ai pleinement apprécié ce beau pays et la vie pleine et douce qu'on peut y mener. Avoir les enfants près de moi, m'occuper d'eux, chercher à les « élever » dans le grand sens du mot et à graver dans ces petites âmes des choses qui ne s'effacent plus; m'occuper un peu de tous et m'efforcer de faire de notre foyer un centre vivant, de lui donner une âme; tout cela a rempli mes journées, et je garderai le souvenir précieux du temps passé ainsi. Le départ et le retour ont été tristes, aggravés par de la fatigue physique. Du fond de l'âme je dis à Dieu merci pour les grâces qu'Il nous a accordées pendant ces six semaines, et je Lui demande pardon pour mes faiblesses et mes fautes.

J'ai formé plusieurs résolutions, que je dépose dans le Cœur du Christ Jésus. Résolution de commencer une œuvre destinée à Le faire mieux connaître et aimer. Résolution de me consacrer régulièrement et de tout mon

cœur aux deux œuvres dont je m'occupe. Résolution de « christianiser » encore plus notre foyer. Résolution enfin de remplir mes journées et ma vie par la prière, la méditation et le travail, par une charité plus vivante et plus forte.

*
* *

13 Septembre 1904.

Puisque ma vie si troublée et dispersée, plus que jamais en ce moment, me laisse une journée de calme, je vais en profiter pour faire un sérieux examen de conscience et une profonde méditation. Et auparavant, je veux écrire un peu dans ce journal; cela me fera du bien, car je me sens l'âme bien solitaire, humainement parlant, et un mot de foi ou de charité, tombé d'une lèvre humaine, me ferait chaud au cœur. La volonté de Dieu est que, jusqu'à la réalisation de mon plus intense désir, je marche seule dans cette voie de la souffrance qu'Il nous a enseignée et qu'Il a faite pour moi bien rude depuis quelque temps. Mais, plus que jamais, Il est près de moi et me soutient. Au point de vue humain, pas une lueur ne brille. Tristesses dans le présent, angoisses pour l'avenir, entraves fréquentes apportées à tout par ma maladie, pri-

vation de tout ce qui aurait pu transformer ma vie : des œuvres, du bon travail suivi et fécond, des lectures, cela à cause de devoirs plus immédiats et humbles ; absence de ce réconfort qu'apporte toujours le contact avec des êtres d'intelligence et de foi et de toute amitié vraiment chrétienne, malaises physiques, tout cela compose à mon âme, en ce moment, une atmosphère un peu terne et douloureuse. Aujourd'hui, dans le recueillement et dans une prière bien humble, je vais implorer le secours divin, dont j'ai tant besoin, et tracer pour cet hiver, tel qu'il se présente à moi, le plan de ma vie. Il me faut d'abord sacrifier résolument le bien apparent et sensible que j'aurais tant désiré faire ; mon devoir auprès de mes chères malades prime tout, et, puisque je crois à la Communion des Saints, je demanderai à Dieu d'appliquer à ceux que j'aime et aux âmes le sacrifice que sera mon inaction. Il me faudra pratiquer la science des moments perdus, afin d'arriver à écrire et à m'occuper des œuvres. Je ne dois pas négliger la méditation quotidienne, qui m'est si nécessaire, et je la ferai quand et comme je pourrai.

Revenir à une sérénité plus grande, extérieure et intime, lutter contre l'absorption dans la souffrance d'êtres aimés, éviter de par-

ler de mes misères, ce qui nuit à la concentration intérieure. Etre sévère pour moi-même, et chercher à acquérir plus d'indulgence pour les autres. Ne pas m'étendre vis-à-vis de moi-même sur les petits froissements que subissent sans cesse mes convictions et mes sentiments, mais les offrir « virilement » à Dieu. Ne pas céder au découragement et à une sorte de lassitude morale, résultat de tristesses morales et d'épreuves physiques, mais entretenir en moi la joie surnaturelle et la volonté d'agir, sans aucun souci de connaître le résultat de mon action et de mes efforts.



18 Octobre 1904.

Avant-hier, mon anniversaire de naissance. Que d'années inutiles ou mauvaises! Du moins, à l'avenir, faire de celle-ci et de celles que Dieu me donnera une œuvre sainte. Etre vraiment chrétienne, un autre « Christ », ainsi qu'il est demandé à tout enfant de l'Eglise. Etre apôtre, quel mot, et quelle tâche, impossible à accomplir seule!

Résolution d'être toujours, sans trop d'efforts apparents, aimable. Si je veux éviter toute controverse inutile, toute perte d'énergie sans résultat, il faut cependant que je sache me

faire toute à tous et que je m'intéresse à des choses qui parfois me semblent puériles, et parfois m'attristent par leur contraste avec mon présent état d'esprit. Les hommes sont souvent de grands enfants ; mais Jésus a dit qu'Il considérerait comme fait à Lui-même tout ce que nous ferions pour les enfants. Montrons donc un peu d'indulgence pour la puérilité, pour l'incroyable légèreté d'esprit de tant d'êtres que nous coudoyons, et sachons, dans la mesure où cela sera utile, nous faire petit avec toutes les espèces de « petits », ceux de l'âme aussi. Efforçons-nous de leur parler la langue qu'ils peuvent comprendre et de bégayer avec eux les éternelles vérités. Dieu n'a-t-Il pas agi de même envers nous, et n'a-t-Il pas déposé en notre âme seulement la quantité de lumière que nous pouvions supporter?



24 Octobre 1904.

Une de ces journées bénies dont le souvenir ne s'éteint jamais. Seule, — j'aurais préféré être deux, et j'aurai cette joie un jour, — je suis allée de Moulins à Paray-le-Monial[1], et

[1] Son mari était allé passer quelques jours à Moulins pour un procès; et, comme ils ne se séparaient jamais

là, après quelques achats, destinés à devenir pour d'autres un souvenir de cette visite, je suis entrée d'abord dans la basilique, où j'ai prié un instant. C'est une église du XIIe siècle, dont l'extérieur est très beau, supérieur, à mon sens, à l'intérieur. Puis je me suis rendue dans cette petite chapelle de la Visitation, où tant de prières déjà ont été déposées, qu'elle en est comme imprégnée. J'ai passé là un bien long temps, et j'ai laissé dans le Cœur du Christ la supplication intime qui était le but principal de ma visite : la guérison de Juliette. Je Lui ai confié bien d'autres désirs, et j'ai prié pour notre cher pays et pour l'Eglise. Au retour, je rapportais un peu de cette paix bénie qu'on trouve seulement au pied du tabernacle, parce que là vit et nous répond l'Ame la plus sainte que la terre ait possédée, et qui seule peut nous comprendre, puisqu'Elle a connu toutes les détresses humaines et qu'Elle possède pourtant, par le Verbe Eternel, toute la science divine. La journée a été, surnaturellement, complète, puisqu'une très intime souffrance m'attendait au retour, souffrance d'autant plus vive qu'elle atteignait celui que

(voir IN MEMORIAM), elle l'avait accompagné. Un jour qu'il était retenu au palais de justice de Moulins, elle fit, entre deux trains, dans l'après-midi, un rapide pèlerinage à Paray-le-Monial. (*Note de l'Editeur.*)

j'aime plus que tout. Je l'ai offerte à Dieu pour lui, pour Juliette, pour ceux que j'aime, et j'ai senti de nouveau la paix.

*
* *

21 Novembre 1904.

Désir très grand d'apostolat, amour renouvelé des âmes, tout cela par la grâce divine dont j'ai bien senti la présence depuis quelque temps. Mais que de choses sous cette pensée : être chrétienne, être apôtre, et que je suis peu digne de ces deux titres!

Dieu n'a pas tant fait pour moi sans attendre quelque chose de mon humble et libre collaboration. De toute mon âme je me donne à Lui; je consacre ma vie, à partir d'aujourd'hui, au Christ et aux âmes. Seigneur, « *que votre règne arrive,* » dans le monde, dans les âmes, et en moi à qui Vous avez tant donné et qui voudrais être moins indigne du Maître et Sauveur Jésus-Christ.

*
* *

3 Décembre 1904.

Les moments passés près de Juliette sont parmi les meilleurs de ma vie. La chère petite me touche et m'édifie plus que je ne puis dire.

J'aime son âme, et elle comprend, je crois, la mienne. C'est une grande douceur, car parmi ceux qui m'entourent, hormis maman, mes sœurs et mon cher Félix, personne ne connaît mon être intime. Et encore, toute ma vie chrétienne ne sera comprise de mon cher aimé que plus tard, quand Dieu aura pour lui chassé les ténèbres et fait luire la lumière.

Mercredi j'ai eu un exemple frappant de ce que peut la grâce divine, et j'ai vu combien elle nous est donnée en abondance dans les sacrements. J'avais passé la matinée dans un état d'abattement et de tristesse extrêmes; dans la journée j'ai été me confesser, et j'ai retrouvé une paix bien douce; il me semblait que j'étais renouvelée par une force qui n'était pas la mienne, et c'était vrai. Le sentiment de pardon, de renouveau d'âme qu'apporte le sacrement de Pénitence, est chose admirable. Et hier matin, j'ai communié dans la même paix et le même abandon à Dieu. J'ai senti vraiment vivre en moi le Christ Jésus, et maintenant je veux devenir autre, être pleinement chrétienne, avec tout ce que ce mot comporte d'oubli de soi, de force, de sérénité et d'amour. Que les autres voient en moi votre apôtre, soyez seul, mon Dieu, à connaître mes fautes et mes faiblesses, comme Vous êtes seul à me les pardonner.

*
* *

11 Janvier 1905.

Année commencée dans la tristesse de la maladie de Juliette, dans l'incertitude de l'avenir, mais dans le don renouvelé de mon âme et de ma vie à Dieu.

Chère fête de Noël, où je ne pouvais offrir à Dieu que mes épreuves et ma bonne volonté.

Qu'Il m'accorde la guérison de Juliette, et ma vie Lui sera consacrée, plus que jamais.

*
* *

11 Février 1905.

Une succession d'émotions, la même épreuve lancinante, un froissement douloureux venu d'une personne à laquelle je ne crois pas avoir, de propos délibéré, fait de mal; voilà le bilan du début de l'année. Pas assez de recueillement profond, en partie à cause des circonstances, en partie par défaut de volonté. Aujourd'hui, le calme extérieur se fait, je rentre en moi-même, je me sens plus près de Dieu. La semaine prochaine, je communierai et puiserai un peu de grâce divine dans ce contact avec le Sauveur. Je détruirai en moi tout

égoïsme, toute susceptibilité froissée, tout orgueil, et chercherai, même envers ceux qui me peinent ou m'affligent, à rester humble et douce. Et puis, au fond, j'ai aussi des torts envers eux ; je ne leur ai pas donné assez de bonté et n'ai pas ouvert pour eux mon cœur assez largement. S'ils me méconnaissent, tant mieux; l'orgueil sera moins proche de mon âme, et ce sera bien pour Dieu seul et par charité surnaturelle que je tâcherai de leur faire du bien.

Ne pas céder, dans les moments de fatigue ou de tristesse, à la tentation du moindre effort; rester vaillante, même si cette vaillance est faite de sacrifices, et à ces heures-là invoquer plus que jamais la force qui n'est pas de ce monde, mais qui nous est donnée.

Sous peu, me remettre à un fort travail intellectuel, qui m'est utile, et maintiendra l'équilibre dans mon esprit et dans ma vie, que trop de soucis hantent en ce moment.

Etre immuablement fidèle à la tâche de chaque jour, dans les petites choses et dans les grandes, dans le travail, dans la pénible inaction, dans la maladie et la souffrance, comme dans la joie et la santé. Que ceux qui approcheront mon âme la sentent établie fermement en Dieu, paisible, vivante. Les flots agités qui la battent parfois sont choses

humaines et extérieures à elle; que les autres n'en voient que ce qui est permanent et vrai; que jamais une âme ne s'éloigne, découragée, de la mienne, parce que les agitations et les complications humaines lui en auraient caché les abords; que mon âme se fasse souriante à tous, ainsi que mes lèvres, et que votre Verbe, mon Dieu, inspire mon humble verbe et lui donne la fécondité.

*
* *

18 Février 1905.

Ma confession de mercredi m'a fait du bien, et le sacrement de Pénitence m'a apporté le réconfort et la paix. Hier, j'ai communié avec joie et fait de nouveau au Sauveur Jésus le don de ma vie. Qu'Il me fasse la grâce d'être son apôtre et de faire connaître aux âmes, par mon exemple et mes actes, ce qu'Il apporte de force et de vie dans une âme et combien Il peut transformer un être humain, même aussi faible que moi. L'Esprit divin qui a fait de pêcheurs ignorants des apôtres au cœur brûlant peut se servir de moi pour accomplir un peu de bien, et je le Lui demande avec ardeur.

*
* *

20 Mars 1905.

Seigneur, je crie vers Vous au sein d'une angoisse et d'une tristesse telles que je n'en ai jamais traversé de semblables. Vous seul pouvez sauver celle que nous aimons et ne pas briser ces cœurs qui se confient à votre amour. Vous êtes le Tout-Puissant et le Tout-Aimant; ce que Vous pouvez faire, accomplissez-le, mon Dieu, et rendez-nous la joie en donnant la vie et la guérison à ma sœur bien-aimée. Elle est pour moi à la fois une enfant, une amie et une sœur, l'être qu'avec Félix et maman j'aime plus que tout.

Que le 25 Mai[1] qui approche soit pour nous une journée sainte et bénie et nous voie tous réunis et heureux.

Mon Sauveur et mon Dieu, je Vous consacre mon avenir, mes paroles, mes actes et toutes les œuvres que je pourrai jamais accomplir, Vous demandant de Vous servir de moi pour Vous faire connaître et aimer.

[1] La date à laquelle sa petite nièce Marie a fait sa première communion. (*Note de l'Editeur.*)

*
* *

25 Mars 1905.

Aujourd'hui, communion très douce et paisible, en actions de grâces pour cet anniversaire béni et aussi pour obtenir la guérison de Juliette. Mon Dieu, accordez-nous cette grâce et faites ensuite de moi votre apôtre pour toute ma vie.

Il faut que je travaille, avec la grâce divine, à me faire une âme nouvelle pour une vie nouvelle.

*
* *

4 Avril 1905.

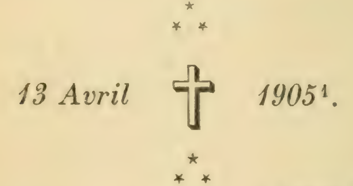
Je souffre, j'adore, et je prie.

O Jésus, dans ce jardin où Vous avez vu descendre sur les hommes la dernière nuit de votre vie, et sur votre âme une nuit plus profonde encore, Vous avez souffert seul. Ceux qui pourtant Vous aimaient, à cette heure suprême ont ignoré votre âme, méconnu votre torture. O Sauveur, toute vie humaine connaît l'agonie du Jardin des Oliviers, toute âme chrétienne traverse la crise ineffable de souffrance et de désolation. Et, comme Vous, malgré des tendresses proches et malgré la pitié qui dort non loin d'elle, l'âme chrétienne est

toujours seule au jardin de Gethsémané. Nul cœur ne pénètre sa douleur assez profondément pour y verser le baume apaisant, et ceux qui la touchent lui sont parfois bien cruels. Souvenez-Vous alors, Maître adoré, de ce que fut pour Vous cette heure ; ayez pitié de notre faiblesse et venez Vous-même, unique Consolateur, seul Cœur capable de comprendre et de partager, venez nous apaiser, nous fortifier, et aidez-nous à faire de notre douleur une œuvre de salut et d'amour, une vivante prédication.

Seigneur, celle que j'aime est malade. Vous pouvez Seul la sauver. Que ce soit votre volonté. Ayez pitié de nous !

* * *



13 Avril 1905[1].

* * *

4 Juillet 1905.

Il y a quatre mois, jour pour jour, que j'ai tracé ces dernières lignes, poussé ce cri d'angoisse que Vous avez entendu, ô mon Dieu ! Vous n'avez pas exaucé la suprême prière qui allait à Vous de mon cœur torturé, ou plutôt

[1] Mort de sa sœur Juliette. (*Note de l'Editeur.*)

Vous l'avez exaucée autrement et mieux. Tout le bonheur que j'ai désiré pour ma bien-aimée (avec quelle ardeur, Vous le savez !), tout ce que j'ai espéré pour elle de joies humaines, de santé, de douceurs, toute la vie que je Vous avais supplié de lui laisser et de lui faire heureuse enfin, Vous lui avez tout donné en la prenant, en l'attirant à Vous. Oh ! oui, je ne crois pas que les prières intenses, constantes, que j'ai faites, que d'autres ont faites pour elle, que tant de sacrifices offerts, tant de larmes répandues, tant de souffrances acceptées aient été inutiles. Je ne crois pas que ses épreuves à elle, sa vie de privations et de tristesses terminée par une mort sainte et douce, que tout cela ait été sans fruits. Si le bonheur de la terre lui a été refusé, si elle a connu les amertumes et les douloureux détachements, si elle nous a été enlevée enfin, c'est qu'une vie l'attendait, supérieure à celle de la terre, c'est que des joies sans comparaison même avec ses cruelles souffrances lui étaient préparées par le Père qui est amour, c'est que Dieu voulait lui faire connaître toute beauté, tout bien, et lui donner sa Lumière, c'est que cette chère âme était assez purifiée, assez sainte pour entrer dans le séjour de la Sainteté. C'est enfin que Vous vouliez sans doute, mon Dieu, nous purifier aussi, placer sur nos épaules une croix

bien lourde et nous transformer par la souffrance. Je ne puis que Vous dire, du plus intime de mon âme qui est à Vous, les paroles que j'écrivais le 4 Avril : « *Mon Dieu, je souffre, j'adore, et je prie.* »

J'adore parce que je crois, parce que j'ai senti et vu ce qu'il y avait au fond de la souffrance, parce que mon âme est à jamais et si votre grâce ne m'abandonne pas enracinée en Vous, mon Dieu. J'adore parce que Vous êtes le Bien, la Beauté, la Lumière, la Vie; parce que Vous êtes le Père plein d'amour et de pitié, parce que Vous êtes l'Ami et l'Unique Consolateur, ô Jésus-Christ!

Mais je souffre parce que celle que Vous avez reprise était l'amie de mon cœur et la douce confidente de ma foi et de mes pensées, parce que j'ai vécu près d'elle quelques-unes des meilleures heures de ma vie, parce que je l'aimais comme une sœur et comme une enfant chérie en même temps, parce que nous avons prié, souffert, aimé ensemble, et parce que sa tendresse était une partie de ma vie, de mon bonheur et de mon cœur.

Et maintenant, humainement, ma vie est brisée; une partie de mon cœur vit déjà près de ma sœur chérie, en Vous; et quant à mon bonheur, Vous savez que déjà il était uniquement concentré dans celui des miens, puisque,

peu à peu, tous mes espoirs humains étaient devenus, comme je l'écrivais à notre sœur, l'espérance surnaturelle et chrétienne.

L'amour de Félix, la tendresse des miens, voilà quelle a été ma part de bonheur humain, et cette part est assez grande pour que je puisse rendre grâces et accepter les épreuves morales et physiques que ma vie a connues. Elles me semblent petites maintenant auprès de la douleur qui nous a frappés et que rien ne consolera. Qu'un jour, du moins, nous soyons tous réunis où il n'y a ni larmes, ni douleurs, ni séparations.

Plus tard, aidée par Dieu, je dirai, j'espère, les derniers jours et le paisible départ de notre Juliette[1]; elle a eu toutes les consolations, toutes les grâces religieuses jusqu'à la dernière minute, et elle est allée à Dieu le Jeudi 13 Avril, six semaines avant cette première communion qu'elle avait tant attendue et qu'elle a vue de l'éternité, plus unie à nous qu'elle ne l'aurait été ici-bas, dans son cher lit douloureux. La

[1] L'auteur a réalisé ce projet. Elle a publié ce livre, sous le voile de l'anonymat, pour sa mère, sa famille et ses amis. En voici le titre : UNE AME (*Souvenirs recueillis par une sœur*), précédé d'une lettre du Révérend Père Hébert. (Paris-Auteuil. Imprimerie des Orphelins-Apprentis, 40, rue La Fontaine, 1906. Un volume in-12, 156 pages.) Cet ouvrage n'a jamais été mis en vente en librairie. (*Note de l'Editeur*.)

semaine de la retraite et de la première communion a été paisible et recueillie. Marie était charmante et émue, et je n'oublierai jamais cette communion où toutes nous avons prié et adoré ensemble. Je me suis donnée à Dieu pour une vie nouvelle, et, plus que jamais soutenue par les prières de notre ange, je veux devenir apôtre et me transformer.

Comment dire ce que Félix a été pour moi, pour nous, au mois d'Avril et au moment de cette première communion? Mon bien-aimé, puisque je ne puis te prouver mieux ma tendresse, laisse-moi déposer ici, en mon nom et au nom de celle à laquelle tu as fait tant de bien, une bénédiction profonde. Qu'elle appelle en toi la grâce divine, et que tu deviennes un chrétien et un saint. Juliette t'a beaucoup aimé, elle a offert pour toi un peu de ses souffrances; que ma douce aimée obtienne le vrai bonheur et la vraie vie à celui qui est ma plus grande tendresse ici-bas.

Et qu'elle obtienne à notre pauvre mère, si meurtrie et que j'aime plus que je ne saurais l'exprimer, la paix et les consolations surnaturelles qui viennent de Dieu seul. Qu'elle soit la chère protectrice de ces enfants qu'elle chérissait et qu'elle voulait chrétiens, et qu'elle me protège, moi si faible, à laquelle ses tendres paroles et son exemple faisaient du bien.

Je dis avec Louis Veuillot : « *Que Dieu me donne de la force et qu'Il me laisse ma douleur.* » Que je fasse ma tâche sans lâcheté, et que mes souffrances se transforment en charité et en surnaturel amour pour les miens, pour les petits, les pauvres, et pour tous ceux qui ne connaissent pas Dieu.

Ma chérie, ma Juliette, que ton âme reste l'amie de mon âme. Prie pour moi et n'oublie pas que tu m'as dit un jour, — avec quel accent et quel regard de tendresse ! — « *que tu ne pouvais plus te passer de moi.* » Je ne demande pas à abréger d'une heure le temps que je dois passer ici-bas. « *Tout ce qui finit est court,* » que ce soit des jours ou des années, et je sais d'une foi profonde ce qui nous attend au bout de la route. Mais je te demande de me soutenir, de m'accompagner dans mon pèlerinage, de prier pour que je sois fidèle et forte, et de m'accueillir lorsque l'heure fixée par Dieu sera venue. Ma bien-aimée, je crois que les joies de la réunion dépasseront les souffrances de la séparation et de l'attente, et que nous vivrons enfin. Toi qui vois et qui sais, obtiens-nous un faible rayon de cette lumière éternelle qui nous guidera et nous illuminera.

*
* *

2 Octobre 1905.

Après un séjour à Jougne, dans un grand repos d'âme et de corps, le retour ici m'a été pénible. Recommencer l'existence coutumière sans l'être chéri qui la remplissait m'a semblé une tâche presque au-dessus de mes forces. Aussi n'ai-je pas compté sur elles et me suis-je abandonnée entièrement à cette Providence paternelle qui ne m'a jamais fait défaut. Et une fois de plus, Elle m'a soutenue; car, à travers ma douleur, à travers des misères physiques assez fréquentes, j'ai pu rester intimement unie à la Volonté divine. Comme le disait Juliette, je veux « *réformer ma vie* », c'est-à-dire, sans grand changement extérieur et sans jamais rien faire de singulier, établir fortement en mon âme plus de sérénité, d'humilité vraie, de charité. Je veux aussi être vraie de plus en plus, et c'est parfois plus difficile qu'il ne semble. Si ma douleur est inconsolable et a transformé mon existence, du moins je ne veux pas laisser accès en moi à la tristesse déprimante et mauvaise. Puisque je ne peux mener entièrement la vie que j'aurais rêvée, il faut que je rende meilleure et plus

féconde pour Dieu et pour les âmes celle qui m'est destinée. Après tout, l'ouvrier ne choisit pas sa tâche, l'enfant subit la tendre volonté du père. La seule chose importante est d'accomplir ma tâche; le milieu et les moyens qui me sont offerts importent peu. J'aurai moins de joie et de réconfort humain que si je vivais au milieu d'amis ou de cœurs chrétiens, c'est vrai ; mais je sais, par expérience, combien Dieu peut suppléer à tout cela et avec quelle générosité Il nous rend ce dont nous sommes privés dans l'ordre extérieur. Il me faut, par Lui et avec Lui, devenir plus tendre, plus forte, plus paisible; vivre plus par l'âme, et en même temps me donner davantage à ceux que j'aime et à tous ceux que la Providence a mis ou mettra sur ma route.

Parler peu de mes souffrances physiques, et cependant les soigner par devoir et raison. Ne rien attendre de ceux auxquels j'essaierai de faire du bien, sauf, naturellement, de ceux dont je suis sûre; accepter en silence les déceptions, les incompréhensions, les dédains même qui viennent toujours à ceux au fond desquels on devine et pense atteindre Dieu. Vivre de souvenirs, de prière et d'action, d'espérance et d'attente. Etre chrétienne : pleinement, raisonnablement, surnaturellement chrétienne. Prier, agir, travailler, aimer.

*
* *

7 Octobre 1905.

Résolution plus ferme de m'établir dans la profonde stabilité intérieure et d'accepter, comme une épreuve qui n'entame pas le fond, cet assaut de troubles, d'agitations, d'obscurcissements ramené certainement par ma santé, et aussi la sensation pénible d'amertume causée par les déceptions venues de certaines personnes. Aimer ceux qui ont trompé ma confiance et m'ont fait souffrir, ou du moins leur pardonner pleinement. Accepter, sans rejeter sur autrui mes propres fautes, l'humiliation d'avoir donné trop vite ma confiance et celle aussi d'avoir commis ces fautes. A l'avenir, et sans laisser jamais le découragement ou l'amertume m'envahir, pratiquer lorsqu'il s'agit des œuvres ou de relations nouvelles une extrême prudence et observer en tout la plus grande mesure. Me donner à tous par la charité, mais ne pas laisser tout être pénétrer en mon cœur et ne lui en ouvrir la porte qu'à bon escient. N'accueillir une affection que lorsque j'en aurai solidement éprouvé la valeur, et cependant être bienveillante à tous. Ne jamais transiger avec les idées et les principes, mais être souverainement indulgente envers ceux mêmes

dont l'esprit est le plus loin de moi. Maintenir, par la prière et l'effort quotidien, l'intégrité de la volonté et l'énergie morale, malgré les accablements et les défaillances amenés par un pénible état physique. « *L'âme se fait son corps,* » a dit, je crois, Bichat. Et lorsque Dieu habite cette âme, comment ne serait-elle pas plus forte que le mal même qui agit sur son corps et l'accable parfois tellement?

*
* *

17 Octobre 1905.

39 ans hier! Et, même si je dois vivre longtemps, la plus grande part de ma vie derrière moi!

Il y aura trois ans au mois d'Avril que, devant le tombeau de son Apôtre, après une inoubliable communion, j'ai fait à Dieu le don solennel et intime de mon être et de ma vie. Que de fois j'ai repensé à ces heures saintes qui ont été pour moi « *le viatique de la douleur* »*!* Comme la Providence est visible dans l'histoire de mon âme et dans ma vie! Il doit en être de même pour tous, si on sait discerner son action bienfaisante; quand je regarde en arrière, je ne peux, malgré les épreuves et

les larmes, que bénir et adorer. Et je commence cette période nouvelle de mon existence, qui, longue ou brève, apaisée ou douloureuse, sera voulue de Dieu, par ces mots venus du plus profond de mon âme : je crois, j'adore, j'espère. Je veux être chrétienne, chrétienne jusqu'aux moelles, et transformée par la grâce ; cette année j'accepterai et j'offrirai à Dieu, pour les âmes qui me sont chères et pour l'Eglise, cette épreuve, qui aggrave la douleur, de l'agitation et de l'envahissement du dehors. Certes, je veux défendre mon foyer et me défendre contre tout ce qui ne sera pas digne de lui ou de moi; ceci est le devoir. Mais, malgré ma répugnance naturelle, augmentée maintenant d'une douleur inconsolable, je ne dois pas céder à mon immense désir de repos et de recueillement. Vivre d'une vie de travail, d'action, dans une atmosphère de foi, avec Félix, au milieu de chères tendresses ou amitiés, voilà ce qui serait mon rêve. Mais le rêve, s'il se réalisait, serait déjà un peu du Ciel, et la terre n'est pas le Ciel. Cependant, je dois avouer humblement la peine que j'ai souvent à faire cet effort nécessaire et combien je souffre de l'existence trop dispersée à mon gré, et où aucune bouffée extérieure ne m'apporte un peu de foi et de réconfort. Peut-être est-ce pour cela que Dieu s'est chargé d'être tout pour moi,

de suppléer à tout et de tout accomplir en moi.

Mais je serais ingrate si je ne disais l'immense bonheur que me cause la tendresse de ma chère maman. Causer avec elle m'est à la fois une douce évocation des heures disparues et un grand bien. Qu'elle soit bénie de ce qu'elle est et fait pour moi! Que Dieu le lui rende en paix et sainteté.

Que Dieu m'aide à accomplir mes résolutions et me donne sa grâce. Qu'Il se serve de moi pour faire un peu de bien!

*
* *

1er Novembre 1905, Fête de la Toussaint.

Après une période pénible d'abattement où j'ai dû lutter contre moi-même et contre la lâcheté morale, Dieu a béni mes faibles efforts, et je viens de faire une de ces communions bénies dans lesquelles on sent vraiment la présence divine et qui apportent une joie incomparable. J'ai renouvelé mon don à Dieu et aux âmes; je Lui ai rendu grâce de tout, même de la souffrance, et j'ai demandé encore une fois son pardon. Et puis j'ai prié pour mes bien-aimés, surtout pour ceux qui nous ont quittés, pour ma sœur chérie.

Cette fête de la Toussaint est bien douce;

c'est la fête de ceux qui vivent déjà en Dieu, de ceux que nous avons aimés et qui ont atteint la lumière et le bonheur; c'est la fête de l'éternité. Et quelle belle idée d'avoir placé la fête des Morts aussitôt après celle-là ! Pendant ces deux jours, un vaste courant de prière et d'amour circule entre les trois mondes : entre l'Eglise du Ciel, celle de la terre et celle où les âmes attendent et expient. La Communion des Saints semble plus étroite encore et féconde. Nous sentons proches de nous en Dieu toutes les âmes et tous ceux que nous aimons; et ce dogme vivant procure, par la grâce divine, la vie à beaucoup d'âmes sur la terre et dans le Purgatoire. Pas une de nos larmes, pas une de nos prières ne se perd, et elles ont une force que trop de gens ne soupçonnent pas.

Je veux passer ces journées et ce mois dans la prière, les souvenirs, la pensée du Ciel et aussi dans la charité et l'action paisible et vaillante.

*
* *

13 Novembre 1905.

Sept mois aujourd'hui que notre bien-aimée nous a quittés! Et je souffre comme au pre-

mier jour, plus même, parce qu'autour de moi les indifférents ont oublié que je pouvais encore souffrir et parce que la vie extérieure me permet moins le recueillement et le souvenir. J'ai laissé troubler ma sérénité par les influences du dehors, par les inquiétudes que me causent et la santé de maman et l'avenir; non pas la sérénité profonde, car je me sens plus que jamais abandonnée à Dieu et disposée à tout sacrifier pour Lui et pour le bien de ceux que j'aime, de tous; mais cette partie extérieure de l'âme que trop de choses agitent encore et font souffrir. Inquiétudes, souvenirs douloureux, atmosphère d'incrédulité, d'indifférence ou de mépris, sentiment pénible de ne pouvoir faire connaître ni son âme ni son Dieu, tout cela après m'avoir abattue et jetée sur le sol, meurtrie comme le doux Sauveur, tout cela s'achève en un acte d'humble foi, d'amour, d'acceptation et en une résolution nouvelle d'être plus vaillante, de m'établir dans la paix et de subir les froissements sans révéler la souffrance qu'ils m'apportent. Je dois être pour Félix plus égale d'humeur, plus véritablement forte; pour ma chère maman, plus tendre et attentive; pour tous, bienveillante et oublieuse de moi. Ma faiblesse est bien grande; je viens encore d'en faire l'expérience, mais c'est le cas de dire

avec saint Paul : « *Je puis tout en Celui qui me fortifie.* »

Mon bien-aimé Félix a des soucis, maman une immense douleur; leurs âmes chéries ont besoin de la mienne ou plutôt, — car les âmes n'ont besoin que de Dieu, — je peux obtenir pour elles, par mes souffrances et mes sacrifices, la transformation et la vie. N'est-ce pas une tâche capable de me faire sacrifier le « moi haïssable » et tout ce qui atteint ce moi et le blesse? Mon Dieu, aidez celle qui, malgré ses fautes, désire par-dessus tout Vous faire connaître et aimer.

*
* *

3 Janvier 1906.

Cette douloureuse année est achevée! Je l'ai terminée à genoux devant mon petit oratoire, m'offrant à Dieu de toute mon âme et Lui confiant ceux que j'aime et l'Eglise. Que cette année soit bonne pour les âmes et pour moi; que par mon humble effort Jésus-Christ soit mieux connu et aimé, fût-ce d'un seul cœur. Cela vaudrait bien la peine de vivre, de souffrir, d'attendre. J'ai communié la veille et le jour de Noël et puisé dans ce contact béni avec le Sauveur de la force et de la paix. Et pourtant, en ce moment, un grand accable-

ment physique, un peu de nostalgie de ce qui me manque comme épanchement, recueillement ou action chrétienne, me font souffrir. Et pourtant, malgré mes résolutions, j'ai laissé troubler un peu ma paix par certains froissements ou certaines agitations. Mon Dieu, j'ai soif, donnez-moi votre paix, cette joie infinie que Vous m'accordez parfois, cette belle lumière qui éclaire tout et transforme tout. C'est déjà un coin du Ciel que de la posséder même en un éclair, et c'est pour cela sans doute que Vous ne la donnez qu'à des intervalles d'autant plus rares que l'âme Vous aime plus profondément et avance dans votre chemin.

A travers la souffrance, dans le silence, je veux prier, aimer et agir. Il vaut mieux que Dieu seul dispose de ce que nous Lui offrons ; si nous connaissions le résultat de nos efforts, si la mystérieuse influence exercée par nos sacrifices et notre prière nous était révélée, l'orgueil, toujours proche, aurait peut-être beau jeu. Nous aurons dans l'éternité ces consolantes révélations. Je saurai tout ce que Juliette a été pour moi, tout ce qu'elle m'a obtenu, et peut-être aurai-je la joie de voir qu'un de mes sacrifices offerts pour elle lui a obtenu, à l'heure suprême, un peu de paix et la grâce divine. Ma bien-aimée pour laquelle

j'ai prié et qui, je l'espère, connais maintenant mon âme, prie pour moi et demande seulement pour moi la grâce d'aimer Dieu de plus en plus et d'être une tout humble apôtre de Jésus-Christ.

*
* *

31 Janvier 1906.

J'interromps ma méditation pour fixer une pensée qu'elle vient de me suggérer.

Depuis quelque temps, je me suis laissée aller peu à peu à livrer au dehors trop de mon être et de ma vie intérieure. Jadis, il n'en était pas ainsi; mon travail d'âme s'accomplissait dans la solitude, sous l'œil de Dieu, connu seulement, autant du moins que ces choses peuvent être révélées, de mon père spirituel. Sous l'influence de la douleur, sous l'action des tendresses ou de la sympathie qui m'ont alors entourée, j'ai cédé à cette sorte d'appel extérieur et suis arrivée à trop facilement parler de moi, de mes souffrances, de mes maladies, et même de mon âme et des grâces reçues. J'ai même trop parlé de Vous, mon Dieu, puisqu'il est vrai que dans ce monde qui ne Vous connaît plus, il faut calculer ses paroles quand il s'agit de Vous. Quelques

réflexions faites à mon sujet, l'attitude d'êtres chers, m'ont déjà donné une salutaire leçon d'humilité et rappelée au devoir du silence. Et c'est la résolution que va m'inspirer cette méditation : silence sur mes épreuves, silence sur ma vie intérieure et sur ce que Dieu a fait sans cesse pour moi, silence sur mon âme, silence sur toutes les réalités surnaturelles, sur mes espérances et sur ma foi. Je crois que c'est pour moi le devoir, et qu'en attendant l'heure divine, je ne dois prêcher Jésus-Christ que par mes prières, ma souffrance et mon exemple. Il faut que l'on devine à travers moi l'Hôte adoré de mon âme sans Le voir jamais pleinement ; il faut que tout en moi parle de Lui sans que je prononce son nom ; il faut que je sois une influence sans être jamais une profession de foi. Tout ce qui, même de la façon la plus subtile et la plus détournée, éveille l'orgueil ou l'égoïsme doit être banni sans pitié de mon cœur et de mes conversations ; n'y a-t-il pas un peu de préoccupation personnelle dans l'étalage, même léger, de son « moi » ? Je ne veux pas être une bavarde spirituelle, et, sauf les cas où la charité m'en ferait un devoir, je veux conserver ce grand silence de l'âme, ce seule à seul avec Dieu, qui est le gardien de la force et de la virilité intérieure. Il ne faut rien disperser, pas même son

âme, mais la concentrer tout entière en Dieu, afin qu'elle rayonne plus loin.



21 Février 1906.

J'ai observé assez bien ma résolution de silence, mais me suis trop laissée dominer par un mélange fatigant d'énervement et d'abattement, résultat d'un mauvais état physique.

Que l'âme est donc une grande chose, et qu'on la sent bien distincte et indépendante du corps ! Dans l'abattement et la souffrance physiques, lorsque nos pauvres facultés intellectuelles sentent le contre-coup de la lassitude du corps, l'âme reste très libre, continue à vivre de sa vie propre et, soutenue par une force qu'elle sent bien alors venir de plus haut, domine ce corps et le maintient dans sa dépendance. Mais qu'on a besoin de Dieu alors, et qu'on sent bien que sans sa grâce nous serions vaincus très vite !

Résolution nouvelle de silence, de travail, d'action paisible. Résolution de faire ce que Dieu veut, sans désirer ce qui n'est pas ma tâche. Résolution de prier et d'offrir mes épreuves plus que jamais pour obtenir à celui, à ceux que j'aime, la grâce qui m'a été accor-

dée et qui est l'incessant désir de mon âme, le but de ma vie.

*
* *

27 Février 1906.

Demain commence le carême. Je viens de faire une courte méditation et de prendre mes résolutions pour ce temps de grâce. Recueillement, pénitence et charité, voilà ce que je veux pratiquer durant ces jours. Recueillement de l'âme qui peut exister même au milieu des occupations et des devoirs extérieurs dont, moins que toute autre, je peux me dispenser; l'âme peut être une cellule aussi blanche et vide du monde que la cellule du moine; le crucifix et des livres, c'est-à-dire Dieu et le travail, voilà ce qui peuple la solitude du religieux, voilà ce qui peut rendre solitaire la personne la plus envahie par les bruits du dehors et par l'action.

En second lieu, la pénitence. Là aussi, et à part celles prescrites par l'Eglise. les miennes ne ressembleront guère à celles des autres. En effet, j'accepterai et offrirai à Dieu ces quelques sorties et réceptions, ce contact des indifférents, ces occupations matérielles plus pénibles que jamais en ce mois où j'aurais voulu vivre avec mes chers souvenirs. Je le ferai de telle

sorte que Dieu seul, j'espère, saura ce qu'il m'en coûte; et puis je trouverai bien, dans les épreuves de ma vie ou dans mes misères physiques, de bonnes occasions de me mortifier.

Enfin, charité. De plus en plus, chercher à me faire toute à tous, m'oublier pour les autres, être toujours affable et indulgente, témoigner plus de tendresse à ceux qui m'entourent, aller plus aux petits et aux humbles. Même en période de malaise ou d'accablement physique, je ne veux plus être aussi lâche que ces derniers temps. Je vais reprendre mes œuvres, en toute prudence, mais avec plus d'ardeur et de persévérance.

Et puis toujours le silence, sauf en cas de bien à faire. Ne pas parler de moi. Etre plus « aimable » que je ne l'ai été depuis quelque temps. Sourire et s'associer aux joies et aux plaisirs d'autrui, lorsque le corps est abattu ou fatigué, est plus utile que se prodiguer en bonne santé, puisque l'effort est plus grand. Que les autres ne voient de moi que ce qui peut leur apporter du réconfort ou leur faire du bien; et que Vous seul, mon Dieu, connaissiez les combats silencieux de ma volonté et de mon cœur. Que ce carême soit pour moi un temps de préparation, de sanctification, afin qu'ensuite je puisse, peut-être, mon Dieu, devenir votre instrument et votre apôtre

auprès de ceux que j'aime et auprès des âmes que Vous aimez.

*
* *

4 Avril 1906.

Demain je communierai et je veux faire durant cette semaine et jusqu'à ma communion du Jeudi Saint ma retraite spirituelle.

Je ne sais s'il me sera possible d'aller beaucoup au sermon, mais voici les résolutions que j'ai prises : faire chaque jour une bonne méditation sur le sujet suivant : ce que doit être mon apostolat; pratiquer la pénitence et la charité, sans être remarquée; terminer ma retraite par mes communions de la Semaine Sainte et de Pâques. Ce sera donc une retraite tout intérieure, car ma seconde résolution est celle-ci : que personne ne s'aperçoive de ce que je fais et ne souffre de ce que je m'accorde de bien-être spirituel. Au contraire, je vais tâcher d'avoir plus d'affabilité, plus de douceur sereine, afin que si on sent, par hasard, que Dieu a passé par là, cette découverte soit tout à son honneur. Il y a un an que j'ai écrit pour la dernière fois dans ce journal, avant le 13 Avril : « *Fiat pour nous, alleluia pour elle.* » Mon Dieu, donnez-lui le bonheur, laissez-nous notre souffrance et nos souvenirs, et faites

qu'un jour nous nous aimions tous près de Vous.

*
* *

11 Août 1906.

Je ferme devant Dieu ce journal où, depuis sept ans, j'ai noté les étapes de ma vie et de mon âme. Un tel épanchement m'a été bienfaisant aux heures où la Providence accomplissait « en moi, sans moi », un travail que je n'ai compris que plus tard. Au moment où la maturité de l'âge vient pour moi, lorsque se lève le jour de la moisson divine, jour préparé dans l'effort et la peine, jetant les yeux sur le passé et regardant avec sérénité l'avenir, cet avenir qui ne peut plus avoir de vraies douleurs, puisque Dieu borne de toutes parts mon horizon, je fais mon acte de foi profonde, de surnaturelle espérance, d'adoration, un acte aussi de reconnaissance pour les grâces immenses qui m'ont été accordées. Votre don, mon Dieu, a été tout gratuit, et Vous m'avez traitée « en enfant privilégiée »; aussi, sur le seuil de ma vie nouvelle, je Vous offre en une oblation bien humble, mais pleine d'amour, toute mon existence passée : mon enfance et ma jeunesse, ces quatorze années avec leurs

joies, leurs souffrances, leurs fautes; les épreuves que Vous connaissez bien et qui m'ont fait une vie un peu exceptionnelle, moins exceptionnelle cependant que vos grâces, mon Dieu; ces deux années transformées et douloureuses après des heures inoubliables, toute cette période de purification, de souffrance, terminée par la plus grande épreuve de mon existence, ces derniers mois durant lesquels Vous avez façonné, travaillé mon âme, « *perfectionnant* », ainsi qu'il m'a été dit, « *l'instrument* » dont Vous vous servirez à votre guise pour le bien des âmes et de ceux qui me sont chers. Comme l'a dit notre Juliette, « *je Vous aime et je m'abandonne à Vous.* »

Et maintenant, je vous offre l'existence nouvelle ouverte devant moi. Je veux, soutenue par votre grâce, devenir une femme nouvelle, une chrétienne, une apôtre, et voici en quelques mots les résolutions que je prends pour atteindre ce but et accomplir la mission que je vois clairement être la mienne. Résolution de *silence* d'abord : à moins d'une nécessité charitable nettement indiquée, ne jamais parler de mon âme, de ma vie intérieure, de mes épreuves. Observer la même réserve pour les manifestations de ma piété ; autant que possible, laisser ignorer aux autres mes communions, mes prières, mes méditations ; ceci pour main-

tenir en moi l'humilité et aussi pour ne pas heurter les préventions ou les ignorances dont je suis entourée.

Résolution de *travail*. Travail matériel, devoirs d'intérieur. Etude, culture de mon esprit. Apostolat intellectuel aussi, qui semble pour moi voulu de Dieu et auquel Il m'a préparée. Passer d'une œuvre terminée à une autre œuvre. Ne jamais rester oisive ni laisser inculte ce terrain-là.

Résolution de *charité*. Aller du devoir proche au devoir lointain; hiérarchiser mon action. Devoirs envers mon cher mari d'abord, envers les nôtres, envers des amis, envers ceux qui dépendent de moi. Œuvres charitables ou sociales, venant après les devoirs d'état; m'efforcer de leur conserver leur place et, vis-à-vis des autres, observer, en ce qui les concerne, ce silence dont j'ai parlé. Rester humble, et cependant agir avec netteté et volonté.

Résolutions envers moi-même et relativement aux autres :

Pour moi. Etre très sévère, maintenir énergiquement, et à la base de toute ma vie extérieure, les manifestations de ma vie spirituelle : prières de chaque jour, méditation, communions aussi fréquentes que possible. Elles sont une telle douceur et la grande

source de vie pour l'âme. Accepter les ennuis, les tristesses, les souffrances, et pratiquer la mortification volontaire; tout cela en esprit de pénitence, de réparation, et pour les âmes.

Envers les autres. Ne pas parler de moi et de ma vie spirituelle, garder le silence sur mes œuvres. Etre simple, vraie, toujours humble. Conserver une sérénité constante, sans que rien trahisse ni la souffrance physique, ni l'angoisse, ni la tristesse. Me montrer affable, pleine de sympathie pour les idées et les hommes, m'efforcer de les comprendre et de les pénétrer. Etre bonne, de cette vraie bonté qui ne vient pas des lèvres, mais du cœur. Me dévouer, me prodiguer, tout cela sans agitation, sans inutile dispersion.

En vue d'un bien plus grand, d'une fin plus haute, veiller même sur mon attitude, sur ma toilette; me faire séduisante pour le bon Dieu. Rendre mon foyer attrayant, en faire un centre d'influences bonnes, salutaires; y grouper des esprits et des cœurs divers et employer mes efforts à les élever ou éclairer.

En résumé : *Réserver* pour Dieu seul les profondeurs de mon âme et ma vie intérieure ou chrétienne. *Donner* aux autres sérénité, charme, bonté, paroles ou œuvres utiles. Faire aimer à travers moi la vérité chrétienne,

mais ne prononcer son nom que sur un appel explicite ou du moins assez net pour paraître vraiment providentiel. Prêcher surtout par la prière, le sacrifice, l'exemple. Etre *austère* pour moi, *séduisante* autant que possible pour les autres.

Voilà mes résolutions, mon Dieu. Je les place sous la chère protection de mes sœurs bénies, de ceux que j'ai aimés et qui vivent en Vous. Je les confie à mon Ange gardien, aux âmes saintes envers lesquelles j'ai une confiance spéciale : ma douce patronne, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne et d'autres encore. A vous surtout je les confie, Marie, mère et protectrice bénie. Par vous je les offre à Dieu et ne veux plus vivre à l'avenir que pour mes chères tendresses, pour les âmes, dans l'attente paisible de cette éternité où nous posséderons enfin le bonheur et où, nous aimant, nous Vous adorerons à jamais, ô Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu !

11 Août 1906.

CAHIER DE RÉSOLUTIONS

« *Instaurare omnia in Christo.* »

« Réunir toutes choses dans le Christ. »

(Saint Paul, Eph., I, 10.)

CAHIER DE RÉSOLUTIONS

1906-1912

RÈGLEMENT DE VIE

Ce règlement, que j'inscris ici (Octobre-Novembre 1906[1]), afin de pouvoir mieux examiner mon âme devant Dieu, ne devra jamais être interprété par moi dans un sens rigoureux. Le milieu dans lequel je vis, l'hostilité de certains, la diversité de mes devoirs et parfois leur complication, l'influence que je peux exercer sur des cœurs qui aiment le mien et

[1] Les dates qui ont pu être identifiées de façon certaine ont été insérées dans le texte entre parenthèses, afin de fournir au lecteur des points de repère chronologiques. Les dates données par l'auteur dans son manuscrit sont imprimées, comme celles du JOURNAL, sans parenthèses, en tête de paragraphe. (*Note de l'Editeur.*)

sur des esprits qui viennent avec confiance à moi, tout cela m'oblige à une extrême circonspection. Si je dois me montrer exacte et ne pas négliger le plus petit point de mon règlement lorsqu'il s'agira de moi seule, il ne saurait en être de même lorsque le prochain sera en jeu. Mes résolutions devront alors se plier aux circonstances, le précepte charitable devra passer avant le conseil, destiné à assurer la solidité et l'intensité de ma vie spirituelle.

Je mets ce projet de vie, ces résolutions sous la protection de Marie, ma mère bien-aimée, de mon Ange gardien, de ma sainte patronne et des saintes que j'honore tout particulièrement; sous la protection aussi des âmes aimées que Dieu a prises à Lui et qu'Il me rendra dans l'éternité.

Dans un acte de foi et d'amour, après avoir rendu grâces pour tout ce que Dieu a fait pour moi, je m'offre et me consacre à Lui, ne demandant pour moi qu'une seule grâce : celle de L'aimer de plus en plus et d'être son apôtre auprès de ceux que j'aime et près des âmes.

Règlement de vie.

Chaque jour :

Prières du matin et du soir.
Méditation.

La méditation est nécessaire à mon âme ; c'est l'aliment quotidien, sans lequel ma vie spirituelle s'affaiblirait. La méditation prépare le labeur du jour ; être seule à seul avec Dieu nous aide à être ensuite au milieu des hommes et à leur distribuer un peu de notre provision matinale.

Assister de temps en temps au saint *Sacrifice de la Messe :* le vendredi principalement.

Me confesser et communier, autant que possible, tous les quinze jours. Communier plus fréquemment chaque fois que je le pourrai sans gêner ni mécontenter personne.

La sainte communion est un bonheur que je me procurerais plus souvent encore, s'il n'y avait pas pour moi un devoir à m'en priver parfois, afin de ne heurter ou froisser aucune prévention. La force que Dieu apporte à l'âme, la douceur de sa présence, la vitalité que son contact béni nous communique, tout cela ne

peut être décrit ni expliqué. C'est le cas de dire à ceux qu'étonne cette merveille de l'amour divin : « *Gustate et videte.* »

Soyez béni, mon Dieu, des heures que j'ai connues, où j'ai reposé contre votre Cœur mon cœur fatigué et puisé en Vous la paix, la charité, l'intelligence des choses divines et par elle la connaissance du pauvre être humain, de la faiblesse, des formes multiples de la souffrance. Vous m'avez appris, Sauveur adoré, comment il faut compatir, pacifier, aimer, par votre pitié, votre puissance de consolation, votre tendresse. Comment n'aimerais-je pas les âmes, surtout les plus faibles ou les plus coupables, moi qui, coupable et faible aussi, ai connu la profondeur de votre amour, la plénitude de votre pardon ?

Chaque mois :

Consacrer une journée à une petite retraite spirituelle ; assistance à la sainte Messe et, si je puis, communion.

Abstention, dans la mesure du possible, de sortie et de relations mondaines. Méditation plus complète. Examen de l'état de ma conscience et de ma vie. Faire ce jour-là ma préparation à la mort.

Chaque année :

Faire une retraite spirituelle de quelques jours aussi complète que possible, du moins dans un grand recueillement intérieur.

La retraite est à l'ensemble de la vie ce qu'est la méditation pour chaque journée. L'âme y puise de nouvelles forces et retourne, transformée et sanctifiée, aux devoirs, aux œuvres qui remplissent la vie. Le don de soi est plus facile lorsque l'âme a refait sa provision intérieure.

Je ne parle pas ici des choses qui, étant de précepte, devront toujours être observées, à moins de raisons et autorisations spéciales. Ces résolutions ne visent que le conseil, ont pour but la perfection chrétienne et cherchent ce qui peut m'aider à me rapprocher de cet idéal si lointain encore.

Après les résolutions concernant la piété, venons aux résolutions qui ont pour objet la vie extérieure ou mes rapports avec le prochain.

Devoirs envers mon cher mari d'abord : tendresse qui n'a même pas le mérite d'un devoir, souci constant de lui être utile et agréable. Surtout observer une extrême réserve sur tout ce qui touche aux choses de la foi

qui pour lui sont encore recouvertes d'un voile. Si parfois une affirmation tranquille est nécessaire, ou si je puis entr'ouvrir avec fruit un coin de mon cœur, que ce soit là une démonstration rare, faite à bon escient, en toute douceur et sérénité. Lui montrer les fruits sans la sève, ma vie sans la foi qui la transforme, la lumière qui est en moi sans parler de Celui qui l'apporte à mon âme; révéler Dieu sans prononcer son nom, voilà, je crois, la seule forme que peut prendre mon désir de conversion et de sainteté pour le cher compagnon de ma vie, mon Félix bien-aimé.

Devoirs envers mes deux familles, envers les jeunes surtout, auxquels j'ouvrirai largement mon esprit et mon foyer. Devoirs d'exemple, de prière, influence à exercer. Devoirs envers ceux que la Providence a mis sur ma route et semble avoir volontairement confiés à ma sollicitude. Ne jamais aller au-devant d'une tâche à remplir, d'un devoir nouveau; mais chaque fois qu'ils se présenteront avec un caractère nettement providentiel, les accueillir et ne plus les abandonner.

Devoirs de consolation et de tendresse envers ma mère tant aimée.

Devoirs dans les œuvres. En embrasser peu et seulement celles qui me sont actuellement possibles. En parler peu ou pas. M'en

occuper aux jours et heures qui ne gêneront personne autour de moi et ne nuiront à aucun devoir d'état. Y apporter beaucoup d'humilité, de charité, beaucoup aussi de netteté d'esprit et d'intelligence des besoins spirituels et sociaux. Eviter dans mes rapports avec les pauvres la familiarité et la hauteur, l'excès en tous genres.

Trois Résolutions générales :

Silence. — Eviter, autant que possible, de parler de moi : de mes épreuves, de mes maladies, de mon âme surtout et des grâces reçues de Dieu. L'abus des confidences, l'indiscrétion de la parole, conduisent facilement à l'orgueil ou au repliement égoïste sur soi-même, repliement d'ailleurs plus nuisible que favorable au véritable recueillement. Ne sortir de cette extrême réserve que dans les cas assez rares où le bien d'une âme semblera vraiment l'exiger, où une œuvre d'édification, de conseil s'offrira à moi avec toutes les garanties de réalité. Même alors ne parler de moi, de mon âme qu'en toute vérité, simplicité, sans affectation, recherche secrète de louange, voulant

glorifier l'œuvre divine en me diminuant plutôt moi-même ou plutôt en me laissant voir avec mes faiblesses et mes fautes.

Don de moi. — Non seulement dans l'accomplissement de mes devoirs envers tous, non seulement dans les œuvres charitables, non seulement dans la prière, mais encore dans toute mon attitude, ma façon d'être. Les idées grandes ou saintes, les convictions profondes ont souvent pour véhicule auprès des âmes le charme et l'influence personnelle de ceux qui les représentent. « *Vous jugerez l'arbre à ses fruits,* » a dit Notre-Seigneur, à ses fruits de dévouement, de charité, de foi rayonnante, mais aussi aux fleurs qui frappent d'abord le regard et précèdent le fruit ; ces fleurs-là s'appellent douceur, grâce, noblesse et distinction extérieures des manières et de l'allure, sérénité, égalité d'humeur, charme de l'accueil, du sourire, simplicité. Une âme profonde et sanctifiée, maîtresse absolue par la grâce divine de son corps et des entraves que celui-ci lui oppose, une telle âme, sans jamais se répandre, rayonne au dehors et donne à tous le parfum délicat de ces fleurs dont je parle. Elle attire les cœurs et les prépare par sa douce influence à la venue du Maître, qu'elle leur obtient ensuite par ses prières.

Austérité personnelle. — Par ce mot austérité je n'entends, bien entendu, rien de ce qui pourrait nuire au corps ou à la santé. Je dois au contraire veiller sur cette dernière et m'efforcer de l'améliorer, puisqu'elle peut être un instrument au service de Dieu et des âmes. D'ailleurs, il y a dans la maladie dont je suis affligée, dans les soins auxquels elle m'oblige, dans les malaises qu'elle entraîne et dans les privations qu'elle m'impose parfois ou du moins pourra m'imposer, une source féconde de mortifications. En dehors d'elle, il y a de nombreuses occasions encore d'accomplir des sacrifices, sans que personne puisse le remarquer ou en souffrir; au contraire, notre immolation personnelle profitera souvent à autrui. Accomplir ces mortifications et ces sacrifices en esprit de pénitence, de *réparation* auprès de Dieu, auprès du Cœur du Sauveur Jésus, pour obtenir aussi le salut des pécheurs.

Apostolat intellectuel.

Peut-être celui-là est-il spécialement voulu de Dieu pour moi; Il m'a traitée en « enfant privilégiée », le mot m'a été dit, et j'en sais la

vérité profonde ; Il a tout disposé, accompli en moi et autour de moi pour me préparer à cette forme de l'apostolat. En me faisant connaître son action intime et personnelle au fond de l'âme humaine, en m'obligeant à vivre au milieu de toutes les négations, de toutes les indifférences et de cette épaisse ignorance des choses divines qui oppresse tant de pauvres êtres, Il a voulu, sans doute, que je puisse comprendre les états d'esprit les plus divers, que je puisse compatir, partager et me pencher avec plus d'amour et de pitié vers le blasphème ou le doute. Etre le bon Samaritain de tant de cœurs aigris, d'esprits inquiets, de consciences troubles ; avoir le respect délicat, la science des âmes ; s'efforcer de les pénétrer doucement, de leur verser goutte à goutte, suivant leur degré de faiblesse ou l'acuité de leur blessure, l'huile apaisante ou le vin fortifiant ; leur montrer Dieu rien qu'en Le laissant rayonner hors de notre âme où Il vit, se faire toute à tous et conquérir ainsi les cœurs à Jésus-Christ, voilà la tâche de l'apôtre, celle que j'accepte de Vous, malgré mon indignité, mon Dieu !

Mais je sens bien vivement ce qu'implique ce mot d'apôtre, toutes les obligations qu'il crée. D'abord, nécessité d'une vie intérieure de plus en plus forte ; puiser plus que jamais

la charité, l'humble sérénité dans l'Eucharistie et dans la prière, donner à mes intentions une fin pleinement surnaturelle. Ensuite, cultiver mon esprit, augmenter d'une façon approfondie et méthodique mes connaissances en toutes les matières que mon intelligence est apte à saisir et à étudier; ne jamais rien faire d'une façon rapide, superficielle ; acquérir, autant que cela m'est possible, une compétence sur les sujets que j'aborderai. Transformer, sanctifier ce labeur intellectuel en lui donnant une intention surnaturelle, en l'accomplissant humblement, sans aucune préoccupation personnelle, en vue des âmes.

Apporter à toute conversation et discussion une douceur tranquille, une fermeté d'accent, une affabilité qui bannira chez l'interlocuteur l'aigreur ou l'irritation ; ne jamais capituler sur les principes, mais avoir pour les personnes une mansuétude, une indulgence extrêmes. Chercher avant tout, après avoir reconnu le point vulnérable, à présenter la divine et immuable Vérité à chaque être de la façon qui peut la lui faire comprendre et aimer.

En toute matière purement intellectuelle, apporter une grande liberté d'esprit et netteté de jugement ; chaque fois que la conversation m'amènera à pénétrer dans le domaine de la

foi, je le ferai simplement, mais d'une façon droite et ferme qui ne laissera aucun doute sur mes convictions. L'habileté ne vaut rien en telles matières ; je suis frappée de ce fait que les incroyants éprouvent plus de sympathie pour les êtres de foi profonde que pour ceux dont les convictions se font souples ou utilitaires ; ils vont plus, ces chers incroyants, aux « intransigeants » de la foi qu'à ceux qui, à force de compromis et de subtilités, cherchent à leur faire accepter la foi. Il faut, cependant, que l'indomptable affirmation soit enveloppée dans la plus intelligente sympathie, la plus vivante et délicate charité.

Prier Dieu de me donner de plus en plus la science des âmes. Aller à elles par l'intelligence, par le cœur ; pour cela fortifier mon intelligence, réchauffer mon cœur. Travailler et agir avec sérénité.

*
* *

Tous les matins, ainsi que je le fais déjà, offrir à Dieu toutes les indulgences que je peux gagner durant la journée pour les âmes du Purgatoire, surtout celles qui me sont chères ; offrir ma journée *active* et ma journée *douloureuse* à des intentions diverses : pour ceux que j'aime, pour les âmes, pour l'Eglise.

*
* *

Communions plus fréquentes, puisque les circonstances me le permettent et tant qu'elles me le permettront. La sainte Eucharistie est vraiment la nourriture de l'âme : ce mot est devenu banal, mais combien il est réel ! Outre la joie sensible qu'elle apporte parfois, même sans aucune joie sensible, elle laisse l'âme plus forte, plus vivante, la transforme sans que l'âme ait conscience au moment même de ce mystérieux travail. Cette incorporation en nous de la substance divine, cette assimilation à notre être de l'Etre par excellence, cette vie éternelle pénétrant en notre vie, ce contact intime avec une âme sainte et tendre entre toutes, avec cette humanité spiritualisée, comme parle saint Paul, tout cela agit en nous et, pourvu que notre volonté soit toute à Dieu, nous renouvelle profondément. Celui qui aurait communié plusieurs mois ou plusieurs années sans être intérieurement et extérieurement changé n'aurait sûrement pas apporté à la Sainte Table l'humilité et la simplicité d'enfant que le Sauveur bénit. Cette rénovation est indépendante de toute douceur sensible, de toute joie extérieure; le sentiment suave de la présence réelle de Jésus-Christ est une grâce

accordée quelquefois par Lui à notre âme, mais qui ne contribue pas nécessairement à notre progrès spirituel. Autre chose est d'aimer Dieu, autre chose de sentir le bonheur de sa présence.

*
* *

Résolution de mettre un voile entre ma souffrance et le monde extérieur. La maladie, la tristesse, la privation si sensible à mon cœur et à mon esprit d'une atmosphère chrétienne; plus encore la douleur qui, dépouillée de ses premières sensations aiguës et si intenses, est cependant et demeurera le mal chronique de mon cœur, cette privation d'une chère présence et d'une tendresse qui a été ma joie; tout cela doit être à l'avenir le trésor caché, inaccessible aux regards indifférents. Personne, sauf les rares affections qui verront au delà des apparences, personne ne doit connaître ma souffrance, ni même le sacrifice que j'accomplis en la dissimulant. Je dois me faire toute à tous, ne m'occuper que des misères d'autrui, n'attrister ou n'ennuyer avec les miennes aucun de ceux qui m'entourent. Ne laisser voir de ma foi que les œuvres inspirées par elle; ne révéler de ma douleur que son action sanctifiante en mon âme. Savoir sourire,

compatir, partager ; mais garder pour Dieu seul mon fardeau, dont tous ignoreront le poids. Ne pas être ingrate ; jouir simplement, avec reconnaissance, des affections si grandes et des douceurs que la Providence m'a accordées.

Demander à Dieu qu'Il puise, en faveur des âmes et de ceux que j'aime, dans cette réserve intime de souffrances, enfouie au plus profond de mon âme. Sans cesse accueillir l'épreuve, petite ou grande, l'accepter et l'offrir. Puis faire silence et continuer à agir en toute douceur et sérénité.

*
* *

Résolutions pour ce temps de l'Avent :

(2 Décembre 1906).

Prière. — Plus intime, plus profonde. Communions fréquentes. Méditation.

Pénitence. — En esprit de réparation. Mortifications cherchées et offertes. Tout cela caché, pour Dieu seul.

Charité. — Plus vivante, plus oublieuse du « moi », plus surnaturelle. Que le dehors soit plus séduisant, plus doux pour tous, en proportion du retranchement intérieur.

*
* *

Renouvellement des résolutions précédentes au moment où une année nouvelle va commencer (fin Décembre 1906). Implorer la grâce divine et, soutenue par elle, travailler, durant cette année, à mon perfectionnement intérieur. Demander à Dieu qu'Il croisse en mon âme et la transforme, que je diminue, au contraire, par l'humilité, la pénitence, le silence. Me faire « toute à tous » sans aucun espoir de récompense humaine ; travailler au bien des âmes avec Jésus et pour Lui. Que l'austérité intime ait pour voile le sourire des lèvres et la grâce de la parole. Qu'une indulgence inépuisable envers les hommes fasse pardonner le maintien grave de la doctrine, l'application intégrale à ma vie des principes qui inspirent mon âme.

Ne pas négliger le plus petit devoir.

Communion au moins hebdomadaire. Maintenir ma méditation quotidienne. Visites fréquentes au Saint Sacrement. Mortifications. Esprit de réparation.

*
* *

Effort plus grand que jamais pour effacer de mon cœur et dissimuler au dehors les

froissements causés par l'hostilité, l'ignorance, le dédain de beaucoup à l'égard de ma foi. Offrir ces fréquentes et douloureuses piqûres, qui parfois blessent à fond, pour ceux qui me les imposent, pour mes âmes chères, en esprit de réparation aussi.

*
* *

Ne jamais trahir la confiance qu'un cœur nous a accordée. Pour les épanchements intimes, pour les confidences d'âme, pour le don de soi, il y a aussi le secret de la confession.

*
* *

Dans l'action auprès des âmes, veiller attentivement à bannir tout orgueil, tout égoïsme. Ne pas oublier que nous sommes l'humble intermédiaire entre les âmes et Dieu, l'instrument inerte dont se sert la Providence, et que tout notre rôle consiste à perfectionner cet instrument. Encore pour cela nous faut-il la grâce.

*
* *

Résolution de me sanctifier pendant ce carême (13 Février 1907), et de travailler à la sanc-

tification des âmes, de ceux que j'aime, par la pénitence.

Pénitence humble, cachée, réelle ; pénitence austère, sans que jamais elle puisse nuire à ma santé ou attirer l'attention d'autrui.

Faire jeûner mon orgueil, mon égoïsme, ma lâcheté. Pratiquer la mortification. Offrir mes souffrances en esprit d'expiation et de réparation.

Travailler à rendre ma charité plus intense, plus suave ; demander à Dieu d'augmenter en moi la vie surnaturelle.

En attendant l'heure divine pour ceux que j'aime, attendre seulement du Cœur de Jésus et chercher près de Lui seul la sympathie profonde, la consolation, la paix.

Me donner aux autres généreusement, joyeusement, sans rechercher ou attendre la récompense ou même un regard clairvoyant sur mon âme. Dieu me voit, je suis son enfant privilégiée ; qu'Il fasse de moi son apôtre, et cela me suffit.

*
* *

Pendant ce mois du Sacré Cœur (Juin 1907), méditer chaque jour les beautés, l'amour, la sainteté du Cœur de Jésus. Lui offrir en esprit de réparation une partie des souffrances ou

privations qui me sont imposées en ce moment, et consacrer à d'autres intentions la seconde part de mes épreuves ou de mes actes : conversion ou sanctification de ceux qui me sont chers, salut des âmes, bien de l'Eglise. M'établir plus fortement que jamais, par la grâce divine, en dépit de l'absence de joies sensibles, dans la sérénité profonde. Ne jamais trahir au dehors par de l'aigreur ou surtout, chose plus à redouter pour moi, par de l'abattement extérieur, la fatigue morale et physique causée par certains malaises ou par la durée d'un état maladif. Faire tout pour me soigner et améliorer ma santé et faire de ces soins souvent pénibles, même moralement, la meilleure des mortifications.

*
* *

Apprendre du Cœur de Jésus le secret de l'amour des âmes, la science profonde des âmes; comment il faut toucher à leurs blessures sans les aviver, panser leurs plaies sans les rouvrir, se donner à elles et cependant se réserver, montrer la Vérité tout entière, et cependant la faire connaître dans la mesure où chaque âme peut supporter sa lumière. La science de l'apostolat s'acquiert seulement

près de Jésus-Christ, dans l'entretien eucharistique et dans la prière.

*
* *

Résolution, pendant ce temps de vacances (Juillet-Août 1907), de maintenir fermement mes prières et ma méditation quotidiennes, ma communion au moins hebdomadaire, d'augmenter et fortifier, par la grâce divine, ma vie spirituelle. Résolution de me faire toute à tous, et de demeurer en chaque circonstance douce, sereine, pleine de sympathie pour ceux qui m'entourent. Par l'exemple, par mes paroles et mes actes m'efforcer de faire connaître et aimer Jésus-Christ; faire par Lui ou plutôt Le prier de faire par moi du bien aux âmes près desquelles je peux être l'instrument de la Providence. Dans chacune de mes journées faire la part de Dieu d'abord, puis ensuite celle du prochain. Prier, agir. Parler à chacun le langage qu'il peut entendre. Etre au fond de l'âme et m'affirmer devant tous, en toute simplicité cependant, enfant du Christ et de son Eglise, et mettre ma vie extérieure en harmonie avec ce titre hautement revendiqué.

*
* *

Maintenir toujours le calme extérieur et l'égalité de caractère

*
* *

Ne pas espérer avec trop d'ardeur la réalisation de mes désirs même entièrement spirituels; considérer que Dieu est le maître de son action; attendre pour les âmes que j'aime l'heure voulue par Lui; la hâter, non par une action peut-être indiscrète, mais par la prière, le don de ma souffrance, la charité qui ne calcule pas les résultats et est pure de tout égoïsme, de tout orgueil.

*
* *

Mettre dans tous mes actes, mes paroles, mes gestes même, une mesure, une douceur sereine qui devienne l'affirmation constante de ma sérénité intérieure. Montrer ainsi Dieu agissant sans cesse en moi pour me modérer, me pacifier et me donner toute force.

*
* *

Résolution renouvelée, après manquements, de silence sur moi-même, sur mon âme, mes

souffrances, les grâces reçues, de grande réserve aussi avec les âmes que la grâce décisive n'a pas encore touchées. C'est une erreur de croire que nos démonstrations porteront avant l'heure choisie par Dieu. Parlons seulement dans la mesure où cela nous paraîtra conforme à l'intention providentielle, lorsque notre parole sera une réponse à l'appel des âmes.

*
* *

A la suite d'une méditation sur l'Evangile de la Transfiguration :

Consécration, don absolu de moi-même à Jésus-Christ. Il m'a prise avec Lui, conduite à l'écart, et c'est là que je veux demeurer. *A l'écart du mal* pour jamais; *à l'écart* du *monde* et des *choses humaines* dans la mesure où les devoirs d'état et de charité ne m'obligeront pas à m'y prêter extérieurement, sans plus jamais leur donner mon âme.

Consécration renouvelée de ma vie à Jésus-Christ.

Ne plus vivre que pour Lui ; conserver en Lui des tendresses et des amitiés sanctifiées chaque jour davantage.

Aimer les âmes d'un amour plus vivant et dévoué ; pratiquer le triple apostolat de la

prière, de la pénitence réparatrice, de l'action par les œuvres, les paroles, les écrits, l'exemple.

23 Août 1907.

*
* *

Je prends pour devise de ma vie tout entière cette parole rappelée par le Saint-Père : « *Instaurare omnia in Christo.* »

Restaurer dans le Christ : d'abord mon âme, par la prière, la communion, la méditation. Puis toute ma vie par la pénitence, la charité, l'exercice de l'humilité.

Restaurer dans les esprits la notion du devoir, de la famille ; dans les âmes préparer le retour de la foi, de la vie surnaturelle ; solliciter l'appel divin par ma prière fervente, mes sacrifices, mes épreuves.

Faire aimer Jésus-Christ, connaître l'Eglise ; répandre, sans me lasser et sans chercher à voir le résultat de mes efforts, tout ce qui m'a été donné ; faire de mes actions, de mes paroles, de mes affections autant de formes variées d'apostolat.

*
* *

Une vie nouvelle m'est imposée par la volonté divine : vie sédentaire, qui semble une sorte de retraite spirituelle offerte à mon âme par la Providence au moment où la maturité de l'âge commence pour moi (Octobre 1907[1]).

Voici mes résolutions pour cette période de mon existence :

D'abord le *recueillement* plus profond, plus véritable, pénétré de prière, de méditation, de la constante pensée de Dieu ; recueillement substantiel où mon âme puisera sa force.

Etre *apôtre* par la *prière,* forme haute et féconde de l'action, seule activité qui me soit permise, la plus sûre puisqu'elle est ignorée et s'exerce sur Dieu en faveur des âmes.

Réparer par la souffrance, le sacrifice, les mortifications qui surgiront chaque jour ou que je saurai faire naître.

Puisque l'action extérieure m'est interdite, m'efforcer d'agir par l'exemple, par la parole, auprès de ceux qui viendront à moi.

Tenir mon âme toujours entr'ouverte aux âmes qui voudront se confier à elle ; mais ne

[1] Elle venait d'avoir quarante et un ans le 16 Octobre 1907. (*Note de l'Editeur.*)

pas l'ouvrir pleinement; garder toujours le plus intime d'elle-même en réserve pour Dieu seul.

Accueillir mes visiteurs de chaque jour avec sérénité, tâchant de me faire toute à tous, de la façon et dans la mesure qui convient à chacun.

Etre aimable, en toute discrétion pourtant et en toute simplicité.

Travailler et lire d'une manière approfondie, capable de cultiver, d'élever mon esprit.

Au point de vue spirituel : communier chaque dimanche, puisque je ne pourrai plus le faire que ce jour-là; me confesser quand cela me sera possible.

Offrir à mes intentions habituelles et pour les âmes la privation de ces communions, de ces consolations spirituelles qui m'ont été si douces et bienfaisantes, pendant cette dernière année surtout.

Etre, plus encore que par le passé, sévère pour moi-même; au dehors, me faire « séduisante » pour attirer les cœurs vers le Maître dont tant de pauvres êtres ignorent la bonté.

*
* *

Amour des âmes par et pour Jésus-Christ, sans aucune recherche personnelle, sans rien de ce qui pourrait satisfaire l'orgueil ou l'égoïsme. Me donner généreusement; ne pas calculer ni attendre, en retour de ce don, la moindre récompense, la plus légère satisfaction; ne pas désirer l'affection, l'estime, la sympathie, encore moins la louange. Pratiquer mon humble apostolat pour Dieu seul et dans une grande charité, mortifiée, vivante, désintéressée.

*
* *

Les deux bases de toute vie chrétienne : pénitence, humilité.

La formule de toute vie chrétienne : contemplation, puis action, dans le sacrifice.

*
* *

La prière est la forme supérieure de l'action; par elle nous agissons directement sur Dieu, alors que l'acte extérieur s'adresse seulement à notre frère humain. Nous sommes sûrs du

résultat de notre prière ; nous pouvons douter de l'effet de nos actions, à moins que ces actions ne soient, par leur intention toute surnaturelle, devenues une autre forme de prière. Prier donc, et ne jamais nous lasser.

*
* *

Aimer pour ceux qui haïssent, souffrir pour ceux qui jouissent, se donner pour ceux qui se réservent.

*
* *

Pratiquer plus que jamais l'austérité chrétienne : dans mes actes, ma nourriture, l'accomplissement de mes devoirs d'état. Le faire sans que ma santé puisse en souffrir, raisonnablement en même temps que surnaturellement. Et recouvrir mes sacrifices, les mortifications librement choisies, d'un voile de sourire et d'affabilité qui les laissera ignorer. A mon foyer, dans ma toilette, mes manières, mon accueil, n'avoir que grâce et douceur.

*
* *

Dieu me dépouille de tous les secours religieux, et depuis près de trois semaines ma

santé ne m'a permis ni assistance au Saint Sacrifice ni communion. C'est là vraiment la grande, la seule véritable privation, l'oblation que je peux offrir en esprit de pénitence et de réparation, la prière qui obtiendra, j'espère, du Sauveur les grâces tant désirées pour d'autres.

Faire silence et demeurer dans le recueillement intérieur. Prier, pratiquer la mortification, puisque c'est tout ce que Dieu semble vouloir de moi en ce moment. Ne rien demander au dehors en matière de consolations humaines ou spirituelles ; tout chercher auprès de Jésus seul.

Extérieurement donner à ceux qui viennent à moi la douceur de l'accueil, la sérénité, la parole qui convient à chacun. Mais beaucoup de réserve; faire sans précipitation la tâche journalière et éviter l'orgueil sous sa forme la plus subtile : amour du bien, influence exercée, attrait inspiré à d'autres. Poursuivre le « moi » en ces derniers et perfides retranchements.

*
* *

Union totale à Dieu ; abandon et plein consentement à sa volonté dans la maladie, l'inac-

tion actuelles. Prier et souffrir, puisque l'activité m'est interdite ; donner à mes souffrances et à mes prières une intention surnaturelle ; qu'elles deviennent dans le silence et l'humilité une forme meilleure de l'action et qu'ainsi, par la grâce divine, je travaille sans cesse au bien des âmes, accomplissant aussi une œuvre « réparatrice » auprès de Dieu.

Parler de moi le moins possible, sans affectation cependant. Ne jamais cesser de prendre part aux tristesses, aux joies d'autrui. Ne pas me laisser envahir par cet abattement, cette mollesse qu'amène trop facilement la continuité des maux physiques ou l'existence confinée sur un même point. Pour cela me renouveler chaque jour par la prière, la méditation et la mortification volontaire, qui m'aidera à supporter les mortifications que Dieu m'impose.

Offrir à Dieu comme le plus grand, le plus pur sacrifice, la privation où je me trouve de secours spirituels extérieurs, cette privation surtout, la plus douloureuse qui puisse m'atteindre, de l'Eucharistie. Seigneur, c'est bien là le jeûne par excellence, la plus dure des pénitences, l'épreuve pénible entre toutes. Et cette souffrance est bien souvent ignorée ou incomprise. Achevez de me purifier et de me transformer par cette épreuve. Perfectionnez

votre humble instrument. Donnez-moi cette seule grâce que je désire : être votre apôtre près de ceux qui me sont chers, près des âmes que Vous mettrez sur ma route, près d'autres âmes aussi, lointaines ou inconnues, auxquelles ma prière et ma souffrance obtiendront de Vous le salut.

*
* *

Durant les jours de maladie et d'accablement corporel, il est nécessaire de faire toutes choses d'une façon plus calme encore, plus substantielle, et de se préserver de l'envahissement extérieur par un plus grand recueillement. Ne pas me permettre le moindre mouvement d'impatience et combattre sans relâche toute disposition intérieure à l'irritation. M'en punir de suite et m'en humilier.

*
* *

Demander à Jésus de mettre en moi et de faire rayonner au dehors un peu de la douceur et de la suavité de son Cœur. Me faire toute à tous et m'oublier pour tous. Renouveler chaque jour près du Sauveur ma provi-

sion trop vite épuisée de calme tendresse, de force et de sérénité.

*
* *

Redoubler de douceur, me faire plus accueillante à tous lorsque, ainsi qu'il m'arrive en ce moment, j'ai une soif ardente de solitude, de silence, de repos. Me ménager cependant des moments de recueillement aussi longs que possible pour donner à mon âme l'aliment dont elle a tant besoin et qui la fait plus forte, plus paisible, plus remplie de vie surnaturelle.

*
* *

Longue période de maladie (Avril et Mai 1908), durant laquelle je n'ai pu que demeurer unie à Dieu par le plus intime de mon âme, m'efforcer d'accepter et de Lui offrir mes souffrances. Qu'Il veuille les faire servir à l'expiation de mes fautes et en accepter toutes les intentions.

Privation bien douloureusement sensible de beaucoup de secours spirituels. Joie bien grande cependant, car le Sauveur vient chaque semaine me visiter et m'apporter, avec la douceur de sa présence, une force que seule je ne

pourrais avoir. Il y a tant de choses pénibles dans la monotonie et la dispersion, si vide en apparence, des jours de maladie ! Dieu seul peut faire de tout ce « vide », de ces menus sacrifices, de ces dépouillements successifs, une œuvre rédemptrice pour moi et pour d'autres. N'y a-t-il pas une douceur à être attachée à la Croix du Sauveur et, plus près de Lui, à obtenir des grâces de salut ou de conversion pour d'autres, pour des âmes très aimées ?

*
* *

Les deux mois qui viennent de s'écouler (Avril et Mai 1908) ont été fructueux pour mon âme, je m'en aperçois maintenant. L'inertie apparente, le dénuement intérieur, l'humiliant accablement du corps et de l'esprit, tout cela a recouvert et caché un mystérieux travail de la grâce qui s'accomplissait au plus intime de mon âme. Et maintenant je constate avec joie que Dieu m'a fait faire un grand pas en avant sur la route du renoncement, du dépouillement de moi-même, et qu'Il m'apprend à me passer même de ses si douces consolations. Je veux Vous aimer Vous seul, ô mon Sauveur, et non pas les joies bien grandes que Vous

accordez parfois à votre enfant. Aidez-moi à me détacher de plus en plus de tout ce qui passe et à m'attacher à Vous. Faites-moi la grâce d'être par la prière du moins et la souffrance votre instrument auprès des âmes, celles qui me sont chères et celles que je ne connais pas, mais qui ont besoin de mon humble intervention auprès de Vous.

Et puis, Seigneur, accordez-moi la grâce que je désire et faites-Vous connaître et aimer de celui qui est ma plus grande tendresse ici-bas. Donnez à ma mère toute votre lumière et votre paix et sanctifiez ceux que j'aime, ces enfants surtout dont je Vous supplie de faire des apôtres à l'âme vaillante. Je me donne à Vous et renouvelle à vos pieds les résolutions de ces derniers mois et de toute ma maladie.

*
* *

2 Octobre 1908.

Don renouvelé de moi-même et consécration de ma vie à Dieu[1]. Renouvellement des promesses du Baptême. Consécration à la sainte Vierge. Résolution de pratiquer, avec la grâce divine, la perfection évangélique selon mes devoirs d'état, de mener une vie apostolique

[1] Dans l'église de Jougne. (*Note de l'Editeur.*)

faite de prière, de pénitence, de charité. Réparer pour moi et pour tous.

Journée sanctifiée qui complète l'intime consécration accomplie au tombeau des Apôtres, qui commence une ère nouvelle dans ma vie spirituelle et m'engage irrévocablement dans la voie du conseil, la seule où mon âme puisse respirer maintenant.

*
* *

Résolutions pour cet hiver (Novembre 1908) :

Assistance au Saint Sacrifice et communion trois fois par semaine.

Confession tous les quinze jours ou trois semaines selon les circonstances.

Méditation de chaque jour.

Don matinal de ma journée *active* et *douloureuse* pour des intentions particulières, pour les âmes, pour l'Eglise. Don des indulgences de la journée pour les âmes du Purgatoire. Au moins une dizaine de chapelet chaque jour.

Travail intellectuel. Correspondance et œuvres.

Pratique de la mortification et acceptation de la souffrance.

Etre toute douceur, amabilité, sérénité, avec tous, quelle que soit ma disposition actuelle,

la souffrance ou l'abattement du corps. Etre joyeuse, de la joie profonde et rayonnante puisée près de Dieu, dans l'Eucharistie. Aimer d'une affection plus intense les chers êtres qui m'entourent et me chérissent.

Ne pas parler de moi, m'intéresser à tous. Me donner aux autres; réserver le meilleur de moi-même pour Dieu.

Compter plus sur la prière que sur l'action, sur Dieu plus que sur moi, sur la toute-puissance de la souffrance plus que sur l'énergie humaine et l'effort personnel.

*
* *

La prière est une force toute-puissante qui, parvenant à travers le Cœur de Jésus jusqu'au sein même de Dieu, saisit, attire, précipite en quelque sorte la grâce dans les âmes. La souffrance et la pratique de la charité sont d'autres formes de notre prière et sont puissantes comme elle.

*
* *

Il m'apparaît bien clairement que la volonté divine n'est pas pour moi dans l'action. Jusqu'à nouvel ordre je devrai me confiner presque

exclusivement dans la prière et m'efforcer de posséder davantage l'esprit de sacrifice. Peut-être Dieu veut-Il me sevrer de l'activité extérieure pour dompter en moi toute velléité d'orgueil, même du subtil orgueil du bien. Dans la prière nous ne voyons pas le résultat, — certain pourtant, — de nos efforts ; nous sommes vraiment l'instrument aux mains de l'Artiste divin. Nous pouvons rester humbles, tout en sentant la grande joie de travailler à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Que ce soit là, Seigneur, mon lot et ma tâche, et que dans le silence je fasse uniquement votre volonté.

*
* *

Mot d'ordre de Notre-Seigneur à mon âme pour cette année (Janvier 1909) :

Prière et pénitence.

*
* *

Je veux me donner la grande joie, en dehors des âmes qui se sont confiées à moi ou qui me sont très chères et pour lesquelles je prie sans cesse, de choisir parfois une âme, très coupable de préférence ou très hostile, et de l'adopter spirituellement. Alors d'une façon spéciale, avec un pieux acharnement, j'offrirai

souvent pour elle une part des actions ou des souffrances de mes journées, je prierai ou pratiquerai quelques mortifications. Il y a là tout un apostolat à pratiquer très humble, très caché et que la grâce divine peut faire très fécond. N'est-ce pas vraiment selon ma vocation, qui semble surtout contemplative et orientée vers la prière et le sacrifice ? Je viens de choisir cette âme d'adoption et ne l'abandonnerai plus devant Dieu, sans négliger cependant toutes celles dont je porte auprès de Lui le doux fardeau et celles de tous nos frères ou âmes du dehors.

*
* *

Contrition du cœur, mortification du corps, les deux termes de la pénitence, qu'il ne faut pas séparer tant que l'âme n'est pas séparée du corps. Charité vivante à la base.

Pendant ce carême (24 Février 1909) :

Prière, c'est-à-dire mes chères communions, Sainte Messe, visites au Saint Sacrement, méditation, prières liturgiques.

Jeûne, c'est-à-dire pour moi les abstinences prescrites, les mortifications acceptées ou volontaires, les souffrances imposées par Dieu, les sacrifices. Jeûne surtout d'orgueil, d'égoïsme, de sensualité.

Aumône, aumône de l'argent, mais plus encore du temps, des peines, de mes satisfactions personnelles au profit d'autrui, de mon intelligence, de mon cœur, de mon foyer. Aumônes de paroles, de sourires, d'affabilité, de douceur.

Beaucoup de calme, de réserve; le silence toujours sur moi en ce qui me concerne.

Esprit de réparation.

*
* *

Renoncement humble et entier à tout honneur, toute joie, tout succès, même dans l'ordre spirituel et en ce qui concerne mon action auprès des âmes. Donner mon temps, mes peines, ma parole et mes œuvres, ouvrir mon cœur à tous les cœurs qui viendront à lui, puis si je parais échouer dans mon pauvre apostolat, si les déceptions et les tristesses se multiplient, redoubler de prières, de pénitences et, rentrant dans ce silence habituel que je veux pratiquer plus que jamais, confier à Dieu les âmes, objets de ma sollicitude ou de ma tendresse, me souvenant que je suis un instrument que la Providence veut parfois employer, mais dont Elle peut toujours se passer pour arriver à ses fins.

*
* *

Etre humble, mortifiée, même dans le zèle apporté à cacher mortifications et actes d'humilité.

*
* *

Résolutions pour cette période de vacances (Juillet-Août 1909) :

Humilité, charité envers tous, silence.

Moins de repliement sur moi-même, me faire moins « centre », ne pas parler de moi.

Au dedans, union intime avec Jésus-Christ : communion trois fois par semaine, méditation, prière. Beaucoup de recueillement intérieur. Un peu plus d'austérité pour compenser l'inévitable dispersion extérieure. Mais rien d'apparent : bonne grâce et sourire enveloppant, cachant les efforts et les sacrifices.

Confier mes vacances, ceux que j'aime et moi-même au Cœur de Jésus, qui est de plus en plus pour moi le Cœur de l'Ami et du Maître bien-aimé.

*
* *

Mot d'ordre pour cette année (Janvier 1910) : m'efforcer de donner Notre-Seigneur Jésus-

Christ aux âmes par la pratique plus humble et plus courageuse de la charité, par la souffrance et la mortification, surtout par la prière. C'est d'une façon spéciale ma « vocation ».

*
* *

Combattre en moi l'orgueil par l'exercice de l'humilité ; l'égoïsme par l'oubli de moi au dedans, le don de moi au dehors ; la sensualité par le silence sur ce qui me concerne, par la mortification, par le renoncement même aux joies spirituelles.

*
* *

Tenir en bride mes aspirations, parfois bien vives, vers une vie différente de la mienne, vers le calme, le recueillement, le silence. Contenir en de sages limites mon dégoût croissant du monde, de l'agitation extérieure. Accepter la souffrance que me causent si souvent l'hostilité, l'indifférence ou l'incompréhension en matières religieuses. Vouloir fortement, humblement, uniquement la volonté de Dieu et vivre de Lui et pour Lui dans le monde, que je voudrais fuir comme je le ferais dans la solitude, qui ne m'est pas possible. Ne pas négliger les devoirs d'état tout en mainte-

nant à la base de ma vie et de mes journées les exercices religieux, dont mon âme a tant besoin, qui sont sa force et sa joie. Etre douce, souriante au dehors, et réserver pour Dieu seul la vie profonde, la « vie cachée » en son Cœur.

*
* *

En ce qui concerne Dieu :
Souffrir et offrir.
En ce qui concerne autrui :
Me donner, me répandre.
En ce qui me concerne :
Me taire et m'oublier.

*
* *

Je renouvelle pour ce temps de carême (8 Février 1910) les résolutions de l'an passé. Pratiquer aussi les mêmes privations au sujet de la nourriture; elles feront du bien à mon corps, tout en étant bienfaisantes pour l'âme. Austérité pour moi, charité large et aimable pour tous.

Prière. — Pénitence. — Charité,

*
* *

Mon Dieu, Vous ne me refusez pas la souffrance. Depuis quelque temps Vous m'habituez à Vous aimer dans la privation de joies sensibles, dans les souffrances du cœur et, assez souvent, dans l'abattement du corps. J'accepte tout de votre main et m'unis à votre volonté. N'est-il pas juste qu'après avoir tout reçu de Vous je Vous donne quelque chose à mon tour, et que je Vous offre les épreuves, les prières, les sacrifices et l'humble action que, jour par jour, Vous me désignerez? A travers tout je veux m'efforcer de maintenir en moi, par la grâce divine, la joie de l'esprit.

*
* *

Seigneur, Vous m'accordez depuis quelque temps la grâce de la souffrance : épreuves de l'esprit, renoncements à mes désirs et à mes goûts, solitude très vivement sentie de l'âme, et enfin cette maladie de ma sœur chérie[1]. Comme Vous savez choisir pour nous la souf-

[1] Maladie très grave de sa sœur cadette, qui prit le lit dans les premiers jours du mois de mai 1910, et dont la guérison fut un des trois mobiles de son pèlerinage à Lourdes. Voir In Memoriam. (*Note de l'Editeur.*)

france salutaire, celle qui nous crucifie et laisse le moins de place possible à l'égoïsme et à l'orgueil. Dans la maladie il y avait encore pour moi de subtiles tentations et aussi des satisfactions légitimes, mais trop humaines. En me laissant mes misères physiques, les ennuis qu'elles me causent et les humiliations qu'elles entraînent, Vous avez de nouveau caché cela aux yeux des autres et m'avez envoyé d'autres épreuves, bien sensibles aussi, mais qui ne sont vraiment connues que de Vous. Du fond de l'âme je Vous dis : « *Merci.* » Soyez béni, Seigneur, pour toutes ces peines par lesquelles Vous me permettez d'expier mes fautes, de me rapprocher de votre Cœur et aussi, j'espère, d'obtenir pour les âmes et pour ceux que j'aime beaucoup de grâces spirituelles. Mon Dieu, aidez-moi à porter la croix que Vous m'avez tendue et faites que pas une seule de ces précieuses grâces de souffrance ne soit perdue pour moi et pour les âmes que Vous aimez.

*
* *

Résolutions pour le temps des vacances (Juillet-Août 1910) :

Confession tous les quinze jours.

Communion trois fois par semaine.

Chaque jour :

Prière du matin et du soir.

Méditation.

Don de ma journée et des indulgences quotidiennes.

Une dizaine de chapelet.

Au dehors :

Oubli de moi, don de moi-même aux autres, apostolat.

Au dedans :

Recueillement, union intime à Dieu.

*
* *

Parler toujours avec calme et mettre dans mes gestes de la douceur.

*
* *

Résolution, mot d'ordre pour cet hiver (Octobre 1910) : *Esprit de prière* et *charité*. Union intérieure à Dieu, prières quotidiennes, méditation, mes confessions et mes chères communions habituelles, l'intention journalière et toute surnaturelle donnée à mes épreuves et mes actions : voilà ce qui entretiendra en mon âme et fera rayonner en ma vie l'esprit de

prière. L'affabilité, la douceur, la constante préoccupation de comprendre les esprits les plus divers et de leur apporter la plus vraie sympathie, l'oubli de moi dissimulé sous un sourire, le don de mon cœur, de mon intelligence au service des âmes, l'indulgence pour autrui servant de voile à ma sévérité envers moi-même : voilà ce qui me fera pratiquer la charité.

Demander à Dieu de me faire une âme bien large qui L'aime avec ardeur, Le serve avec joie, et Le fasse rayonner autour d'elle.



Eviter soigneusement toute discussion sur des sujets religieux. Prière, exemple, actions ou paroles pénétrées de charité et d'intelligence, voilà les éléments de toute controverse féconde. Les combats intellectuels ne frayent guère la route à Dieu : un rayon de charité illumine parfois le chemin où errent de pauvres cœurs en détresse et les mène jusqu'au terme.



Renouvellement de ma consécration à Jésus-Christ, acte d'abandon entier à sa volonté,

offrande de moi-même pour des intentions particulières.

*
* *

Après la douceur du retour, après les inexprimables joies de l'union à Dieu, après qu'Il nous a tout donné, le moment vient de Lui offrir quelque chose à notre tour. Une seconde période commence, plus grave, plus austère : période de dénuement, de dépouillement intérieur, de sécheresse même et parfois de véritable détresse. Alors nous pouvons témoigner à notre Sauveur la profondeur de notre amour ; nous expions les fautes passées et offrons la plus pure réparation à Celui que nous avons offensé ; alors nous pouvons aussi réparer pour d'autres, faire servir aux âmes notre épreuve intérieure, acquérir plus de force intime. Au point de vue spirituel, nous atteignons la virilité et Dieu nous sèvre, comme le dit si bien saint François de Sales, du lait des enfants pour nous donner le vin des forts. A travers toutes les souffrances ou les ténèbres de l'esprit, on éprouve une grande douceur à faire enfin quelque chose pour Dieu, à Lui montrer qu'on L'aime vraiment, Lui, et non pas ses consolations, dont il a été naguère

si prodigue. L'*Alleluia* inachevé se termine en un *Fiat* qui, malgré tout, demeure joyeux.

Mon Dieu, je suis et veux être à Vous toujours, dans la souffrance ou la peine, l'aridité ou la joie intérieure, la santé ou la maladie, la vie ou la mort. Je ne veux qu'une chose : l'accomplissement de votre volonté en moi et par moi ; je ne poursuis et ne désire poursuivre de plus en plus qu'un seul but : procurer votre plus grande gloire par la réalisation de vos desseins sur moi. Je m'offre à Vous en une entière et intime immolation et Vous supplie de disposer de moi comme du plus vulgaire et inerte instrument, en faveur des âmes que Vous aimez, pour votre service. Faites de moi une passive ou une active, pratiquant tour à tour et selon l'heure la contemplation qui m'est plus chère, les œuvres suivant votre volonté. Donnez-moi d'être toujours austère pour moi, de plus en plus douce, suave, bienfaisante envers tous, de Vous faire aimer à travers moi, cachant sans cesse mes efforts, mes prières, mes mortifications. Faites-moi très humble et rapprochez mon cœur du vôtre, mon bien-aimé Sauveur et mon Dieu !

*
* *

La liturgie catholique a pour moi un charme immense; j'aime vivre, au cours de l'année, cette grande vie collective de l'Eglise, m'unir à ses joies, à ses douleurs, joindre mes faibles prières aux siennes, ma pauvre voix à sa voix puissante. Il m'est doux de parcourir le cycle liturgique, revivant l'existence du Sauveur, de son Incarnation à sa mort et à son Ascension; de Lui dire par les accents des Prophètes, des Pères, des Saints de tous les âges, ma foi et mon amour; d'adorer avec ceux qui L'ont adoré au cours des siècles; de m'offrir à Lui avec les bergers, les disciples, les martyrs, avec les âmes de tous les temps; de me sentir une unité vivante dans la grande unité catholique et de venir après tant d'autres et avant ceux qui me suivront apporter mes hommages à l'Enfant-Dieu, au Christ souffrant, au Seigneur ressuscité.

Comme je plains, de toute ma pieuse sympathie, ceux qui ignorent tout de ces traditions et de nos joies chrétiennes, qui les ont repoussées dédaigneusement pour ne les pas avoir assez pleinement jadis comprises et savourées, qui parfois les haïssent! Comme

je regrette de ne pouvoir attirer ces âmes à Jésus, et comme je prends en ce moment la résolution de prier, souffrir et agir avec plus de ferveur et d'humilité que jamais en faveur de ces pauvres cœurs égarés !

*
* *

Lorsqu'on se sent très impuissant en face de l'hostilité ou de l'indifférence, lorsqu'il est impossible de parler de Dieu ou de la vie spirituelle, lorsque beaucoup de cœurs frôlent le nôtre sans le pénétrer, il faut se replier paisiblement au dedans en la douce compagnie qui ne fait jamais défaut à notre âme et ne donner aux autres que nos prières, le tranquille exemple de notre vie et ces immolations cachées qui constituent le plus fécond apostolat. Toutes nos démonstrations, nos paroles, nos efforts ne valent pas le plus faible rayon de l'Esprit-Saint pour éclairer une âme, mais ils peuvent obtenir à cette âme toute la lumière de l'Esprit-Saint.

*
* *

Il y a des instants dans la vie où il ne faut regarder ni en arrière, ni en avant, ni à ses côtés, mais contempler uniquement la Croix,

celle que Dieu nous offre et de laquelle découleront de grandes grâces pour nous et pour les autres.

*
* *

Pratiquer le sacrifice dans l'amour. Résolution prise après ma confession d'aujourd'hui, et qui m'a été suggérée par cette parole d'un confesseur de passage. Plus d'humilité, de douceur, de sérénité que je n'en ai pratiqué ces derniers temps ; plus de générosité. Aimer Jésus-Christ qui m'a aimée *jusqu'au sacrifice, jusqu'au couronnement d'épines, jusqu'à la mort.* Aimer pour Lui, en Lui, les âmes et me sacrifier pour elles humblement, joyeusement, dans le secret, par la prière, la souffrance et l'action.

*
* *

Beaucoup de tristesses, de déceptions, de ces intimes souffrances qui échappent à l'œil d'autrui et n'en sont que plus salutaires. Je Vous offre tout, Seigneur ; faites de mes épreuves une œuvre d'expiation, de réparation, de prière ; aidez-moi à pratiquer un entier renoncement, à conserver la paix du cœur ; faites que je sache me faire toute à

tous sans rien attendre humainement de mon dévouement ou de mes efforts; enseignez-moi la prière toute-puissante sur votre Cœur, celle qui est faite de foi, d'humilité, de confiant abandon; apprenez-moi la pratique silencieuse et constante de la mortification; donnez-moi l'esprit de sacrifice et renouvelez profondément mon âme pour en faire cette hostie vivante dans laquelle Vous serez toujours présent et que Vous offrirez sans cesse à la plus grande gloire de votre Père. Je place cette prière et me place moi-même sous la très spéciale protection de la Sainte Vierge Marie, ma mère bien-aimée, pour laquelle je veux avoir plus d'amour et de confiance encore.

*
* *

Changement de foyer[1], vie nouvelle (Novembre 1910) que je veux orienter davantage vers Dieu.

Me recueillir plus; me faire cependant toute à tous en me dévouant, en me donnant géné-

[1] Elle et son mari venaient, à la fin du mois d'Octobre 1910, de déménager et de changer d'appartement, quittant celui où, pendant douze ans, s'étaient opérées l'évolution et la sanctification de son âme, pour habiter celui où Dieu devait, trois ans et demi plus tard, la rappeler à Lui. (*Note de l'Editeur.*)

reusement à ceux qui m'entourent, aux petits, aux pauvres, aux affligés, aux âmes surtout.

Et pratiquer plus que jamais le silence sur ma vie spirituelle, mes peines, ma santé. Le silence est le sûr gardien de l'humilité. Ne jamais me taire, en revanche, lorsqu'il s'agira des peines d'autrui, de louanges à prodiguer au prochain, ou de bien à faire.

*
* *

C'est merveille de voir comme Dieu s'entend à travailler une âme ; comment, après l'avoir captivée par sa douceur et le charme béni de ses consolations, Il la dépouille, lui impose renoncements sur renoncements, lui enlève la joie sensible, et l'amène peu à peu au véritable amour pour Lui, l'amour qui ne compte plus avec les joies ou les peines, la santé et la maladie, la mort ou la vie, et qui ne recherche même plus ces douceurs sensibles qui ont été la lumière au début de sa conversion.

*
* *

Souffrance très vive d'une soirée passée à entendre railler, attaquer, critiquer ma foi et

les choses spirituelles. Dieu m'a aidée à conserver la charité au dedans, la sérénité au dehors; à ne rien renier ou trahir sans cependant irriter par des affirmations trop rigides. Mais que cela représente d'efforts et d'intimes tristesses, et que la grâce divine est alors nécessaire à ma faiblesse !

Mon Dieu, me donnerez-Vous un jour,... bientôt,... la joie immense d'une pleine communion d'âme avec mon cher mari, d'une même foi et d'une existence tout orientée vers Vous pour lui comme pour moi?

Je veux redoubler de prière à cette intention; plus que jamais supplier, souffrir et offrir à Dieu communions et sacrifices pour obtenir cette grâce tant désirée.

Un rayon de soleil au milieu de cette amertume causée par ces conversations d'amis : une jeune juive convertie qui entre au Carmel pour faire, au nom de ses frères et de nous, pécheurs, réparation et pour offrir à Dieu une oblation d'amour et de supplication. Seigneur, que votre règne arrive, dans le monde, dans les âmes, dans toutes les âmes que vous m'avez confiées ou qui me sont chères, dans cette âme la plus chère de toutes. Et que votre règne unique, total, intime, s'établisse en mon âme qui vous renouvelle son entière consécration. Faites de moi votre instrument et dispo-

sez de moi pour le bien de tous et pour votre gloire, Maître Adoré, mon Sauveur et mon Dieu !

*
* *

Seigneur, je Vous offre l'aridité et les privations spirituelles (fin Décembre 1910).

Je Vous offre les intimes tristesses, les froissements, les déceptions du cœur; tant d'anxiétés pour des âmes chères ou pour des santés qui me sont précieuses, les multiples souffrances de la vie.

Je Vous offre les obscurcissements de l'esprit, la fatigue de la volonté, les dégoûts et les accablements intérieurs.

Je Vous offre les misères physiques, cette douloureuse infirmité par laquelle Vous avez entravé ma vie extérieure, les dégoûts aussi et la lassitude physique que mes maux entraînent parfois, en ce moment même.

De toutes ces choses je fais une gerbe que, Seigneur, après les bergers et humblement derrière eux, je vais déposer à votre Crèche. Petit Enfant, tout amour, toute pureté, toute douceur, donnez-moi la pureté du cœur, la douceur et la charité. Acceptez mon fardeau d'épreuves et faites-le servir au bien des âmes, à votre gloire. Que vos mains bénies m'aident

à le porter, et que votre amour, l'intime union de votre Cœur au mien, adoucissent cette solitude d'âme qui m'est douloureuse. Qu'un jour cette solitude vienne à cesser lorsque, par votre grâce, Vous aurez converti et sanctifié les êtres chers et proches dont je Vous supplie de faire des chrétiens et des apôtres, ô Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu !

*
* *

31 Décembre 1910.

Dernier jour d'une année dont le principal caractère a été pour moi le dépouillement. Dieu l'a voulue assez riche en souffrances, renoncements, tristesses de toutes sortes, et, au point de vue spirituel, aride, dans le dénuement de la Crèche, sans les joies suaves qui font de l'aube divine en notre âme une heure si radieuse. Mais le bon Maître m'a appris l'amour plus fort, plus profond, dégagé des éléments sensibles, et c'est du plus intime de l'âme que, Lui offrant cette année qui s'achève, je Lui donne celle qui vient. Je me consacre à Lui et accepte d'avance tout ce qu'Il voudra de moi, par moi, pour moi : joies ou peines, santé ou maladie, pauvreté ou richesse, et aussi la vie ou la mort selon qu'Il le jugera le plus utile au bien des âmes, à ses intérêts

et à sa gloire. Seigneur, je m'abandonne à Vous et veux Vous aimer plus encore. Donnez à ceux que j'aime la santé et la sainteté, aux âmes le salut et toutes vos grâces, à votre Eglise la paix et l'expansion. Pour moi je ne Vous demande qu'une chose : me laisser Vous aimer, fût-ce sans joie et sans consolations, et Vous servir de moi auprès des âmes pour l'avancement de votre règne spirituel, Sauveur Jésus.

*
* *

Il est une source de peines et de sacrifices bien sensibles dans le fait d'être obligée de fractionner sa vie et de donner toujours à chacun moins que ce qu'il attend. De là parfois chez les autres le sentiment qu'on ne fait pas assez pour eux, une impression de tristesse peut-être ou de regret qui devient une véritable épreuve pour celle qui en est la cause involontaire. Et puis, l'amour-propre ne trouve pas son compte en une chose qui nous fait moins estimer, apprécier et nous montre en apparence au-dessous de notre tâche. Peut-être est-ce là vraiment le fruit caché de cette épreuve : un peu de bonne humiliation, moins de dangereuse sympathie et d'admiration, une peine très intime et qui

n'attire aucune louange. Donc m'efforcer de remplir largement mon devoir, de donner généreusement à chacun mes efforts, mon temps, mon affection, un accueil toujours égal et affable, fût-ce au prix de sacrifices et de renoncements. Puis offrir à Dieu mon incapacité et accepter joyeusement d'être un peu méconnue ou plutôt d'être vraiment « connue » avec mes faiblesses, ma lâcheté, mes nombreuses imperfections. Sans cette goutte d'amertume, la douceur des tendresses environnantes pourrait me faire glisser vers la mollesse et la satisfaction de moi.

Mon Dieu, j'accepte ma vie dispersée, souvent contraire à mes désirs ; ce mélange parfois fatigant d'occupations, de relations sans attrait, de soins. Aidez-moi à remplir tous mes devoirs d'état et à sauvegarder cependant ma vie spirituelle. Faites que sans cesse la douceur de mon accueil, la sérénité de mon attitude, la bonté souriante de mes paroles, cachent à tous les misères de mon pauvre corps, les efforts et les sacrifices de mon âme. Apprenez-moi à me faire toute à tous et à devenir plus austère au dedans, envers moi seule. Pratiquer davantage la mortification, surtout en esprit de réparation.

*
* *

Médité le miracle de la multiplication des pains.

Jésus-Christ prend cette chose inerte, toute petite et grossière, et ce pain, par sa bénédiction, devient nourriture et vie pour toute une foule.

Pourquoi ne serais-je pas, entre ces mêmes mains divines, le chétif instrument d'une œuvre semblable? pourquoi ne serais-je pas présentée par Dieu aux âmes pour les soutenir et les vivifier? Je ne suis que faiblesse, mais la force viendra de Celui seul qui m'emploiera; je me laisserai par Lui distribuer aux âmes et ne les servirai que dans la mesure où Il le voudra. Douce bénédiction divine, tombez sur moi; multipliez en moi les prières, les sacrifices, les actes de charité; que ces parcelles de votre amour deviennent réconfort, chaleur pour les affamés spirituels, en attendant l'instant béni où Vous-même, Pain unique et vivant, viendrez les ranimer et les sauver.

*
* *

Les gens du monde ne s'expliquent pas qu'on puisse être très détaché de toutes les

choses humaines, vivre d'une forte vie spirituelle et cependant trouver une douceur aux intérêts, occupations et joies de la vie. Et pourtant c'est seulement lorsqu'on a pris un point d'attache dans l'éternité qu'on peut laisser flotter son humble barque à la surface des flots et jouir pleinement de la vue des rives terrestres. La tempête ne fait plus peur; le ciel clair ne rend plus audacieux. Le soleil brille toujours derrière le nuage; la lumière, si belle qu'elle soit, ne cache pas la lumière éternelle et splendide qui nous guide au port et nous attend.

Joies de la vie : tendresses, beauté de la nature, splendeurs de l'art, autant et plus qu'une autre je jouis de vous, car vous êtes un reflet de cette Beauté, de cet Amour qui a pris possession de mon cœur. Douleurs de la vie : épreuves, maladies, pénibles infirmités, chères compagnes qui m'avez été si fidèles, je ne vous repousse pas et je vous aime, parce que vous êtes d'autres aspects de l'Unique Amour; parce que, unies à la Croix sainte, vous devenez de bonnes ouvrières de salut et de conversion pour les âmes, d'expiation pour la mienne; parce que, grâce à vous, je peux témoigner parfois ma tendre gratitude à Celui qui a tant fait, qui a *tout* fait pour moi.

Que Dieu soit béni de tout : joies et souf-

frances. Qu'Il m'aide, par la joie spirituelle, celle qui subsiste même au milieu des ténèbres intérieures, à Le louer et glorifier jusqu'à mon dernier souffle, jusque dans l'éternité.

*
* *

Conserver, par la prière et de constants efforts, une inaltérable sérénité extérieure et une continuelle douceur. Rester calme au dehors lorsque le dedans est assailli et secoué péniblement. Et maintenir toujours l'équilibre entre ces deux devoirs, ces deux besoins de mon être : le recueillement intime et le don de moi au prochain. Avant tout : prière et méditation, ensuite : activité.

*
* *

Résolution de faire de chacune de mes journées l'abrégé de ma vie entière, en mettant en chacune d'elles : la *prière* d'abord, prière du cœur toute mentale et profonde, méditation, exercices de piété habituels, communion trois fois par semaine. Puis la *pénitence* par l'acceptation des souffrances quotidiennes, par les mortifications volontaires, — et sous ce rapport ne pas négliger les mortifications dans la nourriture. — Enfin par l'exercice humble et constant de la *charité :*

être bonne, douce, parler à chacun le langage de son âme.

Je veux chercher à m'occuper de nouveau des pauvres, dans la mesure où ma santé et mes devoirs d'état le permettront. En tout cas, aller de préférence aux humbles, aux affligés, et accepter paisiblement de ne pouvoir faire *tout* ce que je voudrais pour le prochain et pour les âmes. Offrir en leur faveur mon impuissance, mes prières, mes sacrifices, et me bien pénétrer de cette pensée que la prière est plus puissante que l'action.

Avoir de plus en plus, par la grâce divine implorée, l'esprit de réparation. Ne pas oublier que par ses grâces de choix, par des épreuves exceptionnelles, par la force admirable de son amour, Dieu m'a appelée à cette vocation qui est celle des âmes dont Il veut se servir. Toutes les misères de ma vie ne sont rien en face de cette grâce dont j'étais et suis tellement indigne. Seigneur, apprenez-moi à réparer et utilisez votre pauvre instrument à votre service, pour votre gloire.

*
* *

Mon épreuve actuelle me semble un peu pénible, et j'ai l'humiliation de constater combien je l'ai mal supportée au début. Mainte-

nant je veux accepter et porter joyeusement cette toute petite croix : la porter en silence, avec un sourire du cœur et des lèvres, en union à celle de Jésus. Mon « cilice[1] » involontaire suppléera à celui qu'il ne me serait pas permis de porter, et je donnerai ainsi la discipline à mon orgueil, mon égoïsme et ma lâcheté. Mon Dieu, soyez béni et acceptez chaque jour la gêne, l'ennui, la peine que me cause cette misère. Qu'elle devienne une prière et un acte de réparation.

*
* *

Commencement du carême (1er Mars 1911) : temps de recueillement et de pénitence. Me retirer dans la solitude, non extérieure, mais intime. Me mettre à l'œuvre en vue d'une réelle sanctification, et, à la fin de cette période, d'une plus entière consécration à Dieu.

Jeûner : spirituellement par des efforts plus constants sur moi-même, des sacrifices, par la souffrance; matériellement par des mortifications dans la nourriture, des privations et toutes mes misères corporelles.

[1] Un appareil très serré, pratiquant d'une façon pénible la compression du thorax dans le but d'éviter, si possible, la grave opération qui devint, malgré tout, nécessaire et dont elle parle ci-après. (*Note de l'Editeur.*)

Prier, par la confession, mes communions plus ferventes et recueillies, la méditation de la Passion ; par des visites au Saint Sacrement, le chapelet, les Psaumes de la pénitence, le Chemin de Croix ; par l'assistance, lorsque je le pourrai, à des sermons et exercices de piété, par l'union plus constante et paisible de mon âme avec Dieu.

Faire l'aumône, d'un peu d'argent, mais aussi de mon temps, de mon cœur, de ma prière et de mes souffrances. Mettre en mon cœur ou plutôt y faire descendre par la prière et les sacrements, à l'aide de la grâce divine, une immense charité : charité douce, tendre, forte, s'exerçant toujours et sur tous, plus peut-être sur ceux vers lesquels ne me pousse aucun attrait humain.

Devenir plus humble, plus silencieuse sur moi, mes épreuves, ma vie spirituelle; pratiquer davantage la mortification corporelle, de la façon que j'ai résolu devant Dieu. Et puis suivre strictement le conseil du Maître : cacher mon austérité plus grande sous une apparence plus riante, plus affable, toute gracieuse. « *Ne pas prendre un air triste,* » ne pas porter le jeûne du cœur et des satisfactions humaines comme un lourd fardeau ; mais faire rayonner sur tous la joie intérieure, fruit du renoncement et de la pénitence.

*
* *

Moyens de sanctification pendant le Carême :

Jeûne — selon qu'il m'est possible, par la suppression de ce qui n'est pas nécessaire à ma santé, dans la nourriture ou les choses matérielles ; par les mortifications spirituelles et corporelles.

Prière — par l'Eucharistie : communions, assistance au Saint Sacrifice, visites au Saint Sacrement ; par la méditation de la Passion, l'union à Jésus-Christ douloureux et crucifié ; par mes exercices de piété habituels, accomplis avec plus de ferveur, de recueillement, de calme.

Charité — par le don de moi à tous, par l'aumône matérielle et spirituelle. Beaucoup d'humilité, de silence, de douceur.

Travail intellectuel ou modestes devoirs d'état transformés et sanctifiés par l'intention surnaturelle.

*
* *

17 Mars 1911.

Prière spéciale. Pacte intime entre mon âme et Dieu[1], mon cœur et le Cœur de Jésus,

[1] Pacte par lequel elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie, comme elle le dit ci-après à la date du 9 Avril, pour obte-

par l'intermédiaire de la très Sainte Vierge, et sous la protection de saint Joseph et de sainte Thérèse. Confiance cette fois encore d'être exaucée. Maintenant, Seigneur, j'attends l'accomplissement de vos promesses bénies, et je veux être ensuite fidèle à recevoir ce qu'elles m'apporteront en votre nom.

Dieu soit béni!

*
* *

9 Avril 1911 [1].

Que la volonté de Dieu soit faite.

Seigneur, soyez béni de tout et donnez-moi votre pardon et votre grâce.

Bénissez mes bien-aimés, tous; donnez à leurs âmes conversion et sainteté.

Que mes chers neveux, ma nièce, soient des chrétiens et des apôtres.

Donnez votre grâce aux âmes qui me sont chères, à toute âme lumière et vie surnaturelle.

nir de Lui la réalisation de certaines intentions surnaturelles qui lui étaient particulièrement chères, la conversion de son mari en premier lieu. Voir In Memoriam et la seconde partie du Journal (19 Octobre, 5 Novembre 1911, 6 Mars 1912, 14 Juin 1913 notamment). (*Note de l'Editeur.*)

[1] Dimanche des Rameaux, jour de son entrée à la maison de santé où elle fut opérée le lendemain, 10 Avril. (*Note de l'Editeur.*)

Bénissez et guidez votre Eglise et sanctifiez ses prêtres, parmi eux mon père spirituel.

Et prenez-moi toute à Vous, dans la vie, dans la mort, pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

*
* *

Je Vous offre, Seigneur, cette épreuve, pour les intentions que Vous connaissez. Permettez qu'elle porte des fruits au centuple et laissez-moi déposer en votre Cœur mes souffrances, mes désirs et mes prières, afin que Vous en disposiez selon que je Vous l'ai demandé.

O Marie, priez pour moi, pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

*
* *

8 Juin 1911.

Actions de grâces à Dieu pour le succès de cette opération, pour tant de grâces reçues, pour la douceur d'une si chère tendresse et de précieuses affections. Résolution d'employer ma vie, — celle que la Providence me laissera encore, — au service de Notre-Seigneur; de faire passer avant tout ses intérêts et le bien

des âmes; de vivre d'une vie spirituelle plus recueillie et plus forte; de me faire davantage toute à tous et de remplir mon existence et mes journées de prière, souffrance et charité; pratiquer l'humilité et le silence et accepter d'un cœur joyeux cette nouvelle « laideur » physique, dont Dieu fera pour mes chères âmes de la beauté et de la lumière surnaturelle.

*
* *

Pensée et résolution suggérées par Notre-Seigneur dans ma visite au Saint Sacrement :

Expier pour les autres et pour moi.
Mériter pour les autres et pour moi.
Obtenir pour les autres et pour moi.

*
* *

Seigneur, vous avez mis votre Croix sur mon âme, sur mon cœur, sur mon corps. Vous me donnez la souffrance, et de toutes les souffrances celles que Vous savez devoir transpercer mon cœur de la façon la plus aiguë. Aidez-moi à porter cette Croix sans amertume, sans abattement, sans retour égoïste sur moi-même. A travers bien des défaillances et d'humiliantes

faiblesses, il me semble que Vous me faites peu à peu avancer dans la voie du renoncement, de l'entier abandon. Mon Dieu, laissez-moi Vous renouveler ma prière : qu'il n'y ait pour ceux que j'aime ni fautes ni douleurs, que votre lumière brille en eux, que leur âme soit sanctifiée par Vous. Je Vous les confie, et moi je m'abandonne à Vous, déposant mon fardeau en votre Cœur et lui abandonnant tout : souffrances, désirs, prières. C'est à Vous que je veux réserver les larmes du cœur, ne donnant aux autres que le sourire des yeux ; c'est avec Vous seul que je veux porter la Croix, ne laissant voir de mes misères intimes que le rayonnement du Thabor, de cette lumière qui m'a d'abord réchauffée et qui s'est éteinte pour laisser place aux ténèbres de la Croix. Jésus a fait son œuvre de salut sur le Calvaire ; c'est par la douleur que les âmes choisies par Lui accomplissent le leur, dans le dépouillement et l'humiliation.

*
* *

Résolution pour cette année, en ce début d'hiver (Novembre 1911) :

Etre joyeuse et *pratiquer* la pauvreté spirituelle.

Joyeuse, malgré ou même à cause de cet

accablement, de ces dégoûts, de cette lassitude où me plongent parfois mes misères physiques. Sérénité du dedans, et toujours la douceur et le sourire du dehors, aimable lorsque je me sentirai maussade, accueillante lorsque j'aurai soif de solitude, patiente et affable lorsque je me sentirai lasse et « crispée ».

Etre pauvre spirituellement, détachée de tout ce qui est purement humain et, dans la mesure possible à mes devoirs d'état, pratiquer un peu la pauvreté en ce qui me concerne seule. Pauvreté de joies spirituelles, du cœur, des satisfactions de la vie, dépouillement, abandon.

En même temps, plus de tendresse de cœur, plus de chaudes et surnaturelles affections, plus de sympathie pour tous, de compassion pour ceux qui souffrent, de bonté et de délicates attentions envers mon cher entourage. Ne repousser, dédaigner ou négliger personne. Ne pas accueillir le plus léger mouvement d'amertume ou d'irritation.

*
* *

Souffrir semble être vraiment ma vocation et l'appel intime de Dieu en mon âme. Et puis, souffrir me permet de faire œuvre de

réparation, d'obtenir, j'espère, les grandes grâces que je désire tant pour mes chères âmes, pour les âmes. La souffrance est une réponse à cet abandon que j'ai fait de moi au divin Maître en faveur de mes bien-aimés, des âmes et de l'Eglise. Si je suis exaucée, aucune douleur ne m'aura semblé trop grande, et je chanterai un cantique joyeux d'actions de grâces ici-bas et dans l'éternité.

Mon Sauveur adoré, je me donne à Vous et Vous renouvelle mes intentions, mes prières, mon entière consécration.

*
* *

Aux approches de cette douce fête de Noël (1911), je demande au cher Enfant Jésus ses plus pénétrantes bénédictions pour tous.

Mettre plus d'esprit surnaturel, plus d'esprit de prière dans ma vie, et aller par la pénitence de cœur et d'acte vers la joie intérieure qui en est le fruit.

*
* *

Résolutions pour ce temps de carême (21 Février 1912) :

Jeûne — (comme je peux le faire) : par

les abstinences prescrites, les mortifications que j'ai choisies dans ma nourriture et qui ne pourront nuire à ma santé, les autres mortifications acceptées ou volontaires, spirituelles et corporelles.

Prière — par mes chères communions, le sacrement de Pénitence, l'assistance au Saint Sacrifice, les visites au Saint Sacrement, le Chemin de Croix, la méditation quotidienne, de préférence sur la Passion; par la prière mentale et vocale, l'union constante de mon âme à Jésus-Christ, le recueillement intérieur.

Aumône — par le don de mon argent, de mon temps, de mon cœur, en faveur de mes proches d'abord, puis du plus « lointain » prochain, en faveur surtout des pauvres, des humbles, des souffrants, en faveur des âmes.

Austérité plus grande pour moi; au dehors, plus d'abandon, de douceur, d'amabilité, de gaieté, me souvenant que le Sauveur nous veut, aux heures de jeûne et de mortification, un visage riant et une joie rayonnante.

Cacher à tous mon recueillement intérieur, ma prière, mes pauvres pénitences, mes petits efforts de charité.

*
* *

L'union à Jésus-Christ que nous réaliserons au Ciel dans la joie et dans la vision nous est déjà possible ici-bas par la souffrance. C'est pourquoi toutes les âmes éprises de Jésus, celles qui ont entendu son appel mystérieux et irrésistible, aiment la souffrance et, loin de la repousser avec une horreur tout humaine, l'appellent et la désirent comme la douce avant-courrière du Maître, comme son introductrice auprès de Lui. C'est la souffrance qui nous révèle la Croix, qui nous ouvre le divin Cœur, qui nous fait pénétrer dans ce monde surnaturel où rien d'humain ne peut atteindre, que nous connaîtrons seulement dans l'Eternité, mais dont une lueur brille sur nous par la grâce de la souffrance et par le rayonnement de la Croix.

*
* *

Mon Dieu, Vous m'aimez, puisque Vous m'avez donné les deux marques certaines de votre amour : des grâces exceptionnelles et des épreuves assez rares. Soyez béni de ce double et précieux don. Aidez-moi à lui faire produire le centuple pour les âmes chères, pour toutes celles que Vous aimez.

*
* *

Saint Joseph : la vie cachée en Dieu, tout près du Cœur de Jésus, sous le doux regard de Marie, dans la contemplation silencieuse et l'humble activité, accomplissant les besognes journalières d'un très grand cœur, joyeusement, et dans une intention toute surnaturelle.

*
* *

Mon Dieu, par le très précieux Sang de Jésus et par ses cinq Plaies bénies, accordez-moi aujourd'hui cinq grâces :

la conversion d'un pécheur ;

la conversion d'un hérétique, infidèle ou juif ;

le salut d'un agonisant en grand péril de mort éternelle ;

une vocation sacerdotale ou religieuse ;

la grâce pour une âme nouvelle de pénétrer et de goûter le mystère eucharistique.

(Prière que Notre-Seigneur m'a suggérée après ma communion de ce matin et que je veux tâcher de faire chaque jour.)

18 Mai 1912.

*
* *

Offrir la matinée : prières, pensées, paroles, actions, peines, souffrances et privations, pour les agonisants de la journée. — Offrir de même façon l'après-midi pour l'Eglise et les âmes. — Offrir la soirée et la nuit pour toutes les âmes qui me sont chères, pour les intérêts spirituels et temporels de ceux que j'aime.

*
* *

18 Juillet 1912.

Mon Dieu, je dépose à vos pieds mon fardeau de souffrances, de tristesses, de renoncements ; j'offre tout par le Cœur de Jésus, et demande à votre Amour de transformer ces épreuves en joie et en sainteté pour ceux que j'aime, en grâces pour les âmes, en dons précieux pour votre Eglise. Dans cet abîme d'accablement physique, de dégoûts et de lassitude morale, de ténèbres où Vous m'avez plongée, laissez passer une lueur de votre triomphante clarté. Ou plutôt (car les ténèbres de Gethsémani et du Calvaire sont fécondes), faites servir tout ce mal au bien de tous. Aidez-moi à cacher le dépouillement

intérieur et la pauvreté spirituelle sous la richesse du sourire et les splendeurs de la charité. Lorsque la Croix se fait plus lourde, mettez votre douce main sous le fardeau posé par Vous-même sur mon âme et sur mon corps endolori. Seigneur, je Vous adore et suis encore, toujours votre débitrice, puisque en divin contre-pied à mes souffrances Vous avez mis l'Eucharistie et le Ciel.

ALLELUIA !

1906-1912

JOURNAL

DEUXIÈME PARTIE

« *Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. Quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* »

« Et je vis, non, ce n'est plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi ; et si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi. »

(Saint Paul, Gal., II, 20.)

JOURNAL

DEUXIÈME PARTIE

1911-1914

19 Octobre 1911.

Il y a trois jours, en l'anniversaire de ma naissance, une année nouvelle a commencé pour moi, et j'éprouve le besoin de formuler un acte d'adoration, d'actions de grâces, de « confesser » ma foi et, dans une certaine mesure, de me confesser moi-même, disant tout à la fois ce que Dieu a été pour moi, ce que mon ignorance d'abord et mon immense faiblesse ensuite m'ont empêchée de faire pour son service.

Quand je regarde le passé, je vois toute une enfance et une jeunesse, plus encore : les

débuts même de la maturité passés dans la non-connaissance, puis dans l'éloignement de Dieu. Je revois les premières grâces reçues toute jeune encore et qui ne pénètrèrent guère profondément; des éclairs d'en haut sillonnant une route d'indifférence et de vie superficielle; cet appel, lueur fugitive entrevue dans les années de jeunesse et vite éteinte, peut-être par une mystérieuse volonté divine; l'abandon de tout lien même extérieur avec Dieu et l'oubli décisif du cœur; puis l'action lente et silencieuse de la Providence en moi et pour moi; cette œuvre admirable de la conversion intérieure, provoquée, guidée, accomplie par Dieu seul, hors de toute influence humaine, de tout contact extérieur, parfois au moyen de ce qui aurait dû m'enlever toute foi religieuse[1], œuvre dont on ne saisit toute l'intelligente et volontaire beauté que lorsqu'elle est achevée. Puis, quand la tâche divine était faite, l'ami et le guide de mon âme placé sur ma route par des circonstances simplement et délicatement providentielles. Ensuite la réconciliation, ce voyage à Rome et cette consécration sur le tombeau de saint Pierre à Jésus-Christ, que je portais en mon cœur par la communion; des

[1] Voir le récit de cette crise d'âme dans In Memoriam. (*Note de l'Editeur.*)

années d'épreuves, la plus grande douleur de ma vie jusqu'à ce jour, mes maladies, cette consécration décisive, le 2 octobre 1908, dans la chère église de Jougne, où j'ai laissé tant de prières. Enfin cette dernière année toute de souffrance : souffrances et dépouillements de l'âme, peines très intimes du cœur, épreuves de santé, marche parfois lente et pénible à travers les rudes sentiers du renoncement; puis de nouveau l'apaisement, le sentiment d'avoir à travers les luttes et les faiblesses progressé au service de Dieu ; l'abandon entier de moi-même à Jésus-Christ, dans la confiance et l'amour, m'offrant pour l'avenir à « tout ce qu'il voudra de moi » et lui demandant, en échange, des grâces que je désire bien profondément et dont j'espère, par Lui, l'entier accomplissement, pour les âmes qui me sont chères, pour toutes les âmes et pour l'Eglise.

Voilà ma vie entrevue d'un regard rapide. Mais ce que je ne peux dire, mon Dieu, ce qu'on saura dans l'éternité seulement, c'est la grandeur de votre amour, les grâces admirables dont Vous m'avez favorisée et que rien de ma part ne justifiait; c'est aussi l'étendue de mes misères et tant de faiblesses dont votre Cœur a le secret. Soyez béni de tout : des fautes mêmes, puisqu'elles ont servi à m'humilier et me transformer, de vos dons, et de votre

miséricorde inouïe. Soyez béni des tendresses que Vous avez mises sur ma route; béni des épreuves, qui ont été peut-être encore vos meilleures grâces. Recevez le don renouvelé que je Vous fais de moi-même, de mon âme et de ma vie, voulant Vous aimer et Vous servir uniquement, joyeusement, partout, toujours, de tout mon être; voulant faire entièrement votre volonté « dans la santé ou la maladie, la pauvreté ou la richesse, le bonheur ou la souffrance, la vie ou la mort », et Vous demandant seulement de m'employer comme le plus humble des instruments, pour le bien des âmes et pour votre gloire. Qu'à travers moi, la douleur, la joie surnaturelle, toute ma vie et la mort même affirment hautement la grandeur de l'amour divin, la sainteté de l'Eglise, la tendresse et la douceur du Cœur de Jésus, l'existence et la beauté de la vie surnaturelle, la réalité de nos espérances chrétiennes. Je crois, j'adore, je me place sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, et j'ai la douce confiance que, offerte par elle, mon humble oblation servira, par la grâce divine, à l'Eglise, aux âmes et à celles qui me sont si pleinement chères ici-bas.



21 Octobre 1911.

Que m'apportera cet hiver : maladie ou santé, joie ou souffrance? Je ne sais; mais je sais que tout sera bien accueilli, puisque tout me viendra de Dieu, pour mon bien et pour le bien des âmes en faveur de qui j'ai fait abandon de moi-même aux mains du Maître adoré. Je veux être, à travers mes faiblesses et mes lassitudes, toujours joyeuse, par la grâce divine; sourire à tous et cacher mes peines le plus possible; m'oublier, me donner et tâcher d'être « charmante » pour que l'honneur de cette bonne grâce revienne entièrement au bon Dieu.

Je m'occupe toilettes et fourrures,... et j'en parle, pour dissimuler toute austérité. Comme on a peur de la souffrance et de la pénitence dans le monde, et comme je dois cacher l'une et l'autre, dans la mesure possible, au regard du prochain! Mon amabilité, ma charité serviront, Dieu aidant, à rapprocher les cœurs de ce si bon Dieu; la souffrance me servira à les Lui conquérir, ma prière à les Lui donner. Ou plutôt c'est Lui qui fera cette œuvre bénie de conversion, de sanctification au moyen de ma prière, de mes épreuves et de mes humbles efforts charitables.

Mon Sauveur, je suis bien seule, Vous le savez, au point de vue spirituel ; et Vous savez aussi ce que je souffre de l'hostilité ou de l'indifférence de certains. C'est pourquoi, je pense, Vous avez tant fait pour moi, Vous m'avez tant donné dans votre bonté. Et voici que Vous dissipez, de votre doux regard, les nuages qui ont souvent pendant ces derniers mois obscurci mon âme, que Vous la réchauffez après l'avoir laissée dans une douloureuse aridité, que Vous chassez les ombres et le trouble. Merci, mon bien-aimé Sauveur, mon Dieu ! Je sais que les peines reviendront, car Vous voulez l'effort et la lutte pour les âmes que votre amour a conquises ; mais je sais aussi que Vous ne m'abandonnerez pas et que la paix profonde me sera laissée. Adorer à travers la tempête est bien doux, et mon amour sort plus fort de chaque douleur, de chaque traverse. Abandon entier à votre volonté, offrande de mon cœur et de ma vie à votre service et pour les âmes.



5 Novembre 1911.

Je tâche d'observer ma résolution de « mondanité » extérieure. Alors que mon âme a soif de recueillement et de prière ; alors que je voudrais agir, mais agir par des œuvres, pour

le prochain et Dieu; alors que j'aspire à une vie toute séparée du monde, faite de contemplation et d'activité féconde, vouée aux chers êtres proches, aux pauvres, aux âmes, je dois, pour accomplir la volonté divine et faire ma tâche actuelle, me prêter aux êtres, aux occupations, aux plaisirs mêmes tout superficiels. Quelle mortification, dans le secret du cœur, avec Dieu pour seul témoin et confident! Il ne veut pas qu'aucune joie, aucun réconfort me vienne d'autres que Lui. Peut-être attendra-t-Il de m'avoir prise en son Ciel, mise près de son Cœur, pour donner la foi à ceux que j'aime, et peut-être alors me donnera-t-Il l'ineffable joie de voir en sa lumière ce que mes souffrances, mes privations et mon isolement spirituel auront obtenu pour ces âmes chères. Ce matin en revenant de l'église, après ma communion, pensant à Félix et à mon ardent désir de sa conversion, j'ai dit à Notre-Seigneur d'une façon plus explicite ce que dans le fond silencieux de l'âme je Lui laisse voir sans cesse et me suis toute abandonnée, en faveur de cette âme, chère entre toutes.



14 Novembre 1911.

Je renouvelle ma résolution de silence, voyant plus que jamais combien une extrême

réserve est nécessaire avec tous, surtout en ce qui concerne les choses de Dieu. Je dois voiler à chacun mon âme, ma vie spirituelle, les grâces reçues ; et aussi parler le moins possible de mes épreuves et de ma santé. L'édification du prochain qui me poussait parfois (en dehors de motifs moins purs) à l'expansion ne doit être qu'un résultat, mais non, comme le dit excellemment le Père Faber, notre but. Le but unique que je veux poursuivre c'est la volonté de Dieu, et mon abandon doit se faire entier, humble et plein d'amour.

L'absolue incompréhension ou ignorance de beaucoup relativement à la vie surnaturelle est une raison sérieuse de pratiquer ce silence qu'ont tant recommandé les auteurs ascétiques. Je veux donc, au dedans, pratiquer un plus complet recueillement, une union plus intime avec Notre-Seigneur ; au dehors, je veux me dévouer plus encore, me « prodiguer », devenir plus aimable, souriante. Et lorsque ma tâche d'humble charité et de quotidiens efforts sera faite, Dieu saura en disposer pour les âmes et pour sa gloire. A moi le labeur, ignoré d'autrui ; à Lui la réalisation du bien que je désire, de l'œuvre spirituelle à laquelle tendent mes pauvres travaux. L'ouvrier apporte son ouvrage, le Maître en dispose à sa guise ; qu'il me suffise de savoir que jamais ce travail ne

reste improductif. A l'œuvre donc et joyeusement. Et si j'ai encore à souffrir à cause de ma foi, de mon isolement d'âme, j'offrirai avec sérénité ces peines pour mes intentions habituelles et en esprit de réparation.

*
* *

3 Janvier 1912.

Changement d'année qui sera, par la grâce divine, le point de départ d'un réel changement dans mon âme et dans ma vie.

Je demande à Dieu, à l'Enfant divin, la grâce, pour cette année, d'une vie intérieure plus forte et toute surnaturelle, d'une vie extérieure toute dévouée au cher prochain. Que la sérénité de mon cœur s'affermisse et rayonne sur tous; que, plus austère au dedans, je devienne accueillante à chacun, douce envers la vie, les êtres et les épreuves. Servez-Vous de moi, Maître adoré, selon votre volonté, en faveur des âmes, pour votre gloire.

Me taire, me cacher. Taire les grâces divines, cacher ma vie spirituelle. Pour les autres donner paroles, actions; être aimable, fût-ce au prix des plus grands efforts.

Dieu aidant, j'ai pratiqué par le don de moi, la mondanité apparente, la gaieté extérieure, bien des renoncements depuis quelque

temps, et surtout durant ces derniers jours. Et pendant que je parle, souris, m'efforce d'être gracieuse, toutes les profondeurs de mon âme aspirent avec une intensité inouïe à la solitude et au recueillement, je crie au dedans vers le bon Maître : « *Vous voyez comme j'ai soif de prière et de calme, quel ardent désir j'ai de vivre pour Vous seul et pour quelques êtres chers. Vous savez combien le monde me pèse, comme j'ai en horreur son esprit ; mais puisque Vous voulez que je vive, non pour le monde, mais dans le monde, puisque le devoir d'état et l'ardent désir d'apostolat m'y retiennent contre toutes mes aspirations, permettez que ces multiples sacrifices, ces efforts constants, ces renoncements, ces peines très intimes fassent votre œuvre auprès des âmes, leur obtiennent votre grâce ; c'est pour elles que je Vous offre tant de conversations sans intérêt, tant d'actions, vides pour moi de consolation, cette affabilité qui me coûte plus d'un effort. Acceptez tout, prenez tout, faites servir tout aux âmes et à ceux que j'aime.* » Puis, profitant des moindres éclaircies, je me retire bien vite dans ma « cellule intérieure », et là j'adore, prie et me repose aux pieds du Sauveur. Mes trois communions de chaque semaine et les instants de méditation matinale me préparent à l'action

quotidienne, et comme chaque jour j'offre d'avance tout ce qui compose ma journée *active* et *douloureuse,* ce qui vient ensuite est cueilli au passage par le bon Dieu, et rien n'est perdu, non, rien, pas même l'immense ennui mondain, caché sous le voile de la charité. Tendre confiance envers Marie; abandon de moi à Dieu; prière, mortification. charité.

*
* *

23 Février 1912.

J'ai noté dans mon petit cahier[1] mes résolutions pour ce temps de carême, mais je veux les confirmer ici. Il me faut renouveler vraiment ma vie, et c'est au Maître adoré que je demande bien humblement de transformer mon âme; je veux vivre, au dedans d'une façon plus surnaturelle, au dehors d'une façon plus doucement et suavement charitable, afin de faire mieux aimer Celui qui est le principe et la fin de ma vie spirituelle. Je veux plus que jamais cacher dans le Cœur de Jésus mes œuvres, mes prières, mes mortifi-

[1] Cahier de Résolutions, qui précède cette seconde partie du Journal. S'y reporter à la date du 21 Février 1912. (*Note de l'Editeur.*)

cations, ne plus prêcher que d'exemple, ne pas parler de moi et parler peu de Dieu, puisqu'en ce triste monde on scandalise ou mécontente en montrant son amour pour Lui. Mais chaque fois qu'une âme viendra vers moi, chaque fois aussi qu'il me semblera conforme à la volonté divine d'aller vers une âme, je le ferai, très humblement, très discrètement, m'effaçant et disparaissant lorsque ma tâche sera faite, ne mêlant pas le « moi » à l'action faite pour Dieu seul. Et puis si je suis jugée défavorablement, critiquée, imparfaitement comprise, je tâcherai de me réjouir en pensant à notre divin Modèle, et je me ferai toute petite aux yeux des autres, moi qui suis si pauvre et petite, en effet, aux regards de Dieu.

*
* *

6 Mars 1912.

Il y a quelque temps, une courte conversation avec mon cher Félix a remué profondément les désirs et les espoirs de mon âme en ce qui concerne cette chère âme.

Oh! oui, mon Dieu, il me la faut, il Vous la faut, cette âme droite et bonne; il faut qu'elle Vous connaisse, Vous aime, devienne l'instrument bien humble de votre gloire et

fasse œuvre d'apostolat! Prenez-la toute à Vous. Faites de mes épreuves, mes souffrances, mes renoncements, la route par laquelle Vous viendrez jusqu'à ce cœur si cher. Est-il une chose me concernant seule que je ne serais pas disposée à Vous offrir pour obtenir cette conversion, cette grâce tant désirée? Mon doux Sauveur, c'est entre votre Cœur et le mien que doit se faire ce pacte d'amour qui Vous donnera une âme et qui me donnera pour l'éternité celui que je chéris et que je veux avec moi dans votre Ciel.



27 Mars 1912.

« *Tandis que les Anges remplissent, à nos côtés, leurs fonctions d'affection vigilante, ils ne cessent jamais de contempler Dieu.* » Cette pensée du Père Faber m'a frappée pendant ma méditation et m'a fait prendre une résolution nouvelle : celle d'imiter, dans ma petite sphère terrestre, nos chers amis les Anges. Avant toute activité, pendant même toute activité me tenir unie à Dieu, demeurer en sa présence et Lui offrir tout : paroles, œuvres, travail.

16

*
* *

20 Avril 1912.

Seigneur, permettez qu'après être morte et avoir été ensevelie spirituellement avec Vous, je ressuscite à une vie nouvelle et toute surnaturelle.

Je veux, — et c'est mon humble résolution pour ce temps pascal, — devenir à la fois, et bien que cela puisse sembler contradictoire, plus « intérieure » et plus « extérieure ». Mon âme doit vivre dans une union plus entière, plus intime avec Dieu ; la prière doit être la base de mon existence spirituelle, mon mode le plus sûr d'apostolat, ma pratique la meilleure de charité; mes souffrances seront, avec les mortifications habituelles ou volontaires, le moyen aussi que je prendrai pour faire du bien aux âmes et me rapprocher du Cœur de Dieu.

Mais au dehors je me ferai, par la grâce divine, plus douce, plus aimante, préoccupée sans cesse et uniquement des autres, de leur plaisir, leur bien, occupée surtout de leur âme. Cela, en toute humilité, m'effaçant, et faisant de toute ma vie spirituelle une vie cachée en Jésus-Christ.

Puis, je veux de plus en plus, par la prière et mon humble effort, établir en moi et faire

rayonner au dehors la joie, la sainte, douce, ineffable joie de Jésus. Mon immense faiblesse ne me permet de chercher à l'atteindre qu'au prix de beaucoup d'efforts. Le Maître béni me fait marcher souvent dans les ténèbres, par une route aride où la fleur de joie pousse avec peine. Cependant ma volonté d'être à Lui est plus entière que jamais, et Il daignera accepter, comme un sacrifice d'amour, le don de ces luttes, de ces souffrances multiples qu'Il m'impose.

L'isolement de mon âme, ces constants et douloureux froissements que lui causent les hostiles ou les indifférents, proches ou chers surtout, la tristesse de se sentir inférieure à l'immense tâche qu'il faudrait accomplir, les souffrances du cœur, les difficultés de ma vie, les misères et accablements physiques, voilà le lourd terrain dans lequel Vous ferez, mon Dieu, germer la joie. Et de tout cela Vous ferez : pour les âmes, salut et grâces de toutes sortes; pour moi, expiation et sanctification; pour Vous, de la gloire.

Toute mon œuvre réparatrice s'accomplira aussi, selon ma vocation, entre mon âme et votre Cœur, par ces souffrances, par la prière et par tout ce que Vous mettrez en moi et me permettrez de répandre au dehors d'humble et vivante charité.

*
* *

18 Mai 1912.

Jours d'épreuves par la maladie de Maurice[1]. Renouvellement de ma donation. Ce matin, une communion accompagnée de toute la douceur sensible que la divine présence m'avait rarement accordée depuis bien des mois.

*
* *

25 Septembre 1912.

Retour à Paris, où m'attendaient d'intimes tristesses. Ce matin, communion très douce et fervente. J'ai demandé à Jésus les vertus chères à son Cœur, celles qui furent les siennes et sans lesquelles il n'est point de vie spirituelle vraie :

la pureté du cœur, renouvelée souvent par le sacrement de Pénitence, chaque jour par la contrition et l'esprit de pénitence ;

la douceur, inaltérable, forte, paisible,

[1] Le second fils de sa sœur cadette. En jouant avec un petit canon d'enfant qu'il s'amusait à charger d'amorces et à faire partir, il s'était grièvement blessé à la main droite. Cet accident fit redouter un moment les complications les plus graves, l'amputation du bras. Il s'est, grâce à Dieu, admirablement guéri, et l'auteur alla remercier la Sainte Vierge à Lourdes, avec sa sœur et son neveu, en Juin 1912. (*Note de l'Editeur.*)

malgré toutes les agitations extérieures ou intimes;

la patience, malgré tout, envers tous, envers moi-même, très suavement;

l'obéissance, envers Dieu, envers mes supérieurs spirituels, temporels, en tout ce qui ne regarde pas la conscience, à l'égard de la volonté divine apportée et révélée par tous les événements de la vie;

l'humilité, base de toute vie intérieure, vertu chérie du Cœur de Jésus : humilité de l'âme, humilité extérieure aussi;

la mortification, par les circonstances quotidiennes, la santé, par autrui, par des pénitences habilement choisies et silencieusement accomplies;

la pauvreté spirituelle, par le dépouillement intérieur, le renoncement effectif et, dans la mesure possible à mes devoirs d'état, effectif par la pratique soigneusement cachée de la pauvreté personnelle et du détachement. Ne rien sacrifier de ce qui concerne mes devoirs d'état; au contraire, veiller davantage sur « l'extérieur » : toilette, soins de la maison, nourriture, élégance même, pour me faire plus attrayante et pour mieux cacher mon austérité personnelle.

Renouvellement de ma donation, très entière et sans réserve

Je veux consacrer cette année à la conquête pour Dieu des âmes qui me sont chères, par la prière et la souffrance surtout. Mon mari, ma mère, mes chers neveux et ma nièce, ma sœur, tous les chers proches, voilà ceux que je veux donner à Jésus, *au prix de tout;* ce sera là mon but, et, avec ces âmes tant aimées, je veux en donner d'autres, par les mêmes moyens, à Notre-Seigneur. Je redoublerai donc de prières, de sacrifices, et commencerai à pratiquer vraiment la pénitence pour les pécheurs, les agonisants pour qui j'ai une tendresse spéciale, les âmes du dehors, et aussi pour celles du Purgatoire que j'aime particulièrement toutes.

*
* *

7 Octobre 1912.

Aimer, pratiquer l'humilité. M'effacer, me simplifier, aller à Dieu joyeusement, sans aucune recherche personnelle, dans un entier abandon.

Ne pas perdre de vue un instant les intentions pour lesquelles le Maître bien-aimé veut que je prie, souffre et agisse; au milieu des occupations extérieures, parmi les devoirs d'état très fidèlement accomplis, conserver

le regard intérieur tourné vers Dieu, offrir « tout » pour mes âmes, les âmes que Jésus veut, l'Eglise.

Etre prête sans cesse à suivre l'appel intime de ce doux Jésus, pour l'action ou la souffrance, pour l'éternité aussi lorsqu'Il voudra, et dire toujours généreusement et avec joie : « *Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté.* » Un jour viendra, n'est-ce pas? où votre volonté sera que j'aille à Vous, Seigneur, où les ombres, les tristesses s'évanouiront, où le fardeau du corps cessera d'alourdir l'âme, où celle-ci pourra s'élancer enfin, libre et pure, vers votre Beauté, se plonger en votre Sainteté, s'enivrer de votre Amour; où cette âme délivrée aimera en Vous inexprimablement tous ceux qu'elle aura rejoints, et ceux qu'elle aura laissés ici-bas; où la vraie vie commencera enfin, pour jamais. Aube chérie de l'éternité, je Vous salue, ne sachant pas si c'est de loin ou de près; je ne veux pas cependant aspirer vers Vous, car mon seul désir est d'accomplir la Volonté divine « dans la mort ou dans la vie ». Je sais qu'il faut achever de gravir le Calvaire et qu'il faut monter sur la Croix avant de connaître la douceur de l'union divine; je sais que je possède et espère posséder plus encore ici-bas cette union par la grâce, en grand esprit d'abandon. J'attends,

et, comme l'ouvrière incertaine de l'heure où lui seront accordées les suprêmes rémunérations, je veux faire ma tâche, épanouie, paisible, dans le seul amour de Celui qui m'a tout donné, qui a tout fait pour moi.

*
* *

17 Octobre 1912.

Hier mon anniversaire de naissance : derrière moi, un vaste champ presque dépouillé d'œuvres et de mérites, peuplé seulement d'une profusion de grâces divines. Seigneur, que l'avenir, bref ou prolongé, soit par votre secours riche d'efforts, de sacrifices, de prière; je ne Vous demande rien pour moi, non, pas même les douceurs spirituelles. Je ne Vous demande, en tout abandon, que l'accomplissement de notre pacte caché, la réalisation de *tout* ce que j'attends de Vous, de *tout* ce que je Vous devrai alors. Et puis, Maître bien-aimé, si Vous le voulez, prenez d'abord votre dû et tenez ensuite seulement vos promesses bénies. Dussé-je n'en voir que du Ciel la réalisation, ou bien d'un abîme de souffrances, soyez loué d'avance de m'avoir exaucée. Je renouvelle tout, j'offre tout, je demande tout; pour ces intentions, pour les âmes et l'Eglise,

je me donne à Vous, mon Sauveur et mon Dieu.

En ce qui regarde Dieu : recueillement et prière.

En ce qui regarde le prochain : charité et dévouement aimable.

En ce qui me regarde : pénitence et austérité.

Esprit de réparation. Réparation par la prière, la souffrance et les mortifications, les œuvres.

*
* *

20 Octobre 1912.

Trop parlé de moi, m'en être trop occupée et en avoir trop occupé les autres.

Résolutions renouvelées de silence, de mortification, de pauvreté spirituelle et, dans la mesure possible, effective.

Abandon entier, offrande de moi-même à Dieu. Plus d'amabilité, de bonne grâce avec le prochain. Rien de dur ou d'austère avec autrui. Sévérité plus grande et austérité pour moi seule.

*
* *

16 Novembre 1912.

Pour cette année, chercher à augmenter en moi l'esprit surnaturel par l'oraison et la mortification.

*
* *

15 Janvier 1913.

Une année nouvelle a commencé, qui semble devoir m'apporter l'accomplissement du pacte intime de mon âme avec Dieu, au moins en ce qui concerne ma part. Faites, Seigneur, que tout ce que Vous voulez pour moi se réalise, pourvu que Vous remplissiez aussi vos promesses bénies envers les chers objets de mon offrande, envers les âmes et l'Eglise. Je m'abandonne à Vous et veux ce que Vous voulez : souffrance, pauvreté, maladie, la vie ou la mort à votre gré, l'action ou l'inertie féconde et toute livrée à votre bon plaisir. Cette inertie-là n'est-elle pas l'image, le reflet de votre bénie Passion, plus puissante auprès de Vous que toutes nos œuvres ?

Vous savez les trois grâces que je réclame de votre Cœur cette année pour l'âme de mon mari, celle de ma mère, et le bonheur de ma

chère petite Marie[1]. Si Vous me donnez cela, Vous serez bien fondé à me demander beaucoup, et je me prépare à Vous offrir *tout*. Et puis donnez-moi ou plutôt prenez pour Vous beaucoup d'âmes, ces âmes de partout, que j'aime avec Vous et pour Vous. Accordez de grandes grâces à la chère Eglise, et répandez en elle la sainteté et la vie. Recueillement, prière, union de mon âme à Dieu et au Cœur de Jésus; confiance et amour filial pour Marie, ma mère; enraciner mon âme au Ciel, la faire vivre de l'Eucharistie, l'incliner doucement vers le prochain et vers les âmes pour qu'elle puisse verser son trop plein, ce que le doux Sauveur aura mis en elle de lumière et de charité.

*
* *

29 Janvier 1913.

Souffrance et renoncement, par les pesanteurs, les dégoûts et accablements du corps, par les ténèbres de l'esprit ou du moins les

[1] Sa nièce avait rencontré le jeune homme qu'elle devait épouser (le mariage a eu lieu pendant la guerre, en août 1915, au cours d'une permission du fiancé, lieutenant d'artillerie au front); mais, comme celui-ci était encore élève à l'École Polytechnique, les fiançailles ne devaient être déclarées officiellement que plusieurs mois plus tard. Ce fut la dernière grande joie de l'auteur. (*Note de l'Editeur.*)

obscurcissements, par les intimes souffrances de la solitude spirituelle et de l'aridité d'âme. Foi toute pure et substantielle. Demander, comme il m'a été dit, la grâce « *de la simplicité dans la souffrance* ».

Des occupations matérielles, lourdes parfois à mon corps un peu lourd, la dispersion du temps, des relations dépourvues pour moi de tout charme avec des personnes qui ne me donnent rien moralement, l'effort pour être aimable et souriante lorsque tout mon être intime aspire au recueillement et aux seules tendresses profondes, voilà ce qui constitue pour moi la croix cachée, la meilleure, celle qui n'attire pas la sympathie ou l'admiration, comme la maladie ou les épreuves.

Eh bien! je veux la porter « joyeusement » jusqu'au jour où Dieu voudra changer pour moi la forme du devoir d'état. Oui, joyeusement, malgré toutes les aridités, les lassitudes, au prix de tous les efforts, doucement unie au Cœur de Jésus, aidée par Marie, ma mère; maintenant fermement la règle habituelle pour mes exercices de piété, méditation, etc., toujours sévère pour moi seule; me faisant plus aimable envers tous, veillant à conserver mon âme au large par la confiance et l'abandon, sans étroitesse, retour sur moi-même ou subtilité.

Accepter comme une épreuve cette impossibilité où je suis également d'une vie active par les œuvres, les relations, le travail suivi, et d'une vie pleinement contemplative que mes devoirs d'état, les goûts de ceux qui m'entourent et les circonstances m'interdisent. Faire tout ce que je peux pour les autres et le bien des âmes, puis me réfugier souvent dans ma « cellule intérieure » pour prier, adorer, m'unir au Maître bien-aimé. Faire de tout : prière, souffrances, mortifications, action, une offrande intime à Dieu pour les âmes et pour sa gloire, pour ceux qui me sont chers aussi.

Mon Dieu, « donnez-moi une âme adoratrice, une âme réparatrice, une âme apôtre, » et disposez de moi selon votre volonté et selon le pacte conclu avec Vous.

*
* *

6 Février 1913.

Dans ma méditation j'ai vu clairement à quel point l'esprit humain régnait encore en moi. En demandant à Dieu, durant ce carême, l'esprit de retraite, j'ai pris la résolution de prier, souffrir, agir à l'avenir en union avec la Volonté divine, pour la seule gloire de

Dieu. Que sa Volonté se fasse en moi, en mon âme ; pour moi, dans toute ma vie ; par moi, auprès du prochain et des âmes.

Vivre cachée spirituellement ; pratiquer le jeûne dans la mesure possible, les abstinences fidèlement, rechercher les mortifications et les accomplir en silence ; ne plus parler de ma souffrance, de mes peines, de moi, et accepter l'humiliation bien sensible de ma « bonne mine » lorsque je suis accablée ou fatiguée. Etre suave, pleine de sérénité, et pratiquer toutes les formes les plus pénibles pour moi de charité et d'aumônes. Le contact avec le monde en sera une.

Seigneur, Vous m'avez travaillée durant ces derniers temps par le dépouillement intérieur, la souffrance et les privations sensibles. Il me semble que Vous me préparez pour une fin connue de Vous seul ; quelle qu'elle soit, je l'accepte de votre Cœur et veux tout ce que Vous voulez ; sanctifiez-moi si votre dessein béni est de me donner votre Ciel ; sanctifiez-moi si votre volonté est de me laisser ici-bas pour agir et porter la Croix. Servez-Vous de moi pour votre gloire, je ne Vous demande que cela, et laissez-moi Vous aimer de plus en plus, m'unir à Vous entièrement et pour toujours.



17 Février 1913.

La Croix pèse lourdement sur mon corps et sur mon âme. Tout ce que Dieu veut, pourvu que je sois exaucée. Aimer, souffrir, prier, dans la joie toujours, celle qui vient de Jésus. *Fiat ! Deo gratias!* Je veux être une âme eucharistique, une apôtre cachée du Cœur divin. Pratiquer l'abandon total, confiant, aimant. Aller à Dieu par la Croix, à travers le Cœur de Jésus, sous la douce et maternelle protection de Marie. Que l'avenir, quel qu'il soit, soit le bienvenu, puisqu'il me viendra du Père céleste et de l'Unique Ami ; lorsqu'il sera devenu le présent, les grâces nécessaires m'arriveront avec lui ; jusque-là et même alors me souvenir que « à chaque jour suffit sa peine », et que le jour présent est celui où je peux agir et souffrir pour les âmes, en vue de la gloire de Dieu.



19 Février 1913.

Ce matin, après ma communion, j'ai eu, en une vision rapide, la pensée des trois tabernacles où Jésus daigne habiter : d'abord les profondeurs de son Ciel, le sein de l'inacces-

sible Trinité en l'union ineffable de son Humanité à la Divinité. C'est le tabernacle de sa gloire, où nous ne pourrons Le contempler qu'après avoir dépouillé notre vêtement mortel. Ensuite, l'hostie où Il se voile pour se rapprocher de nous, vivre au milieu de nous, toujours prêt à nous accueillir, à nous écouter. C'est le tabernacle de son amour. Enfin, notre âme, dans laquelle Il vient par la communion, s'unissant à elle d'une manière admirable, se faisant son Hôte, son Ami, son Aliment spirituel, demeurant encore en elle spirituellement lorsqu'a cessé la présence substantielle. C'est le tabernacle de son Cœur, le lieu de ses délices, de son repos, de sa joie.

Oh! comme je voudrais que mon âme Lui soit à la fois un Ciel, un tabernacle, et ces apparences saintes sous lesquelles Il vient à moi! Sous ce voile où se cachera mon Seigneur, je Le laisserai rayonner au dehors, attirer à Lui les âmes, les chères âmes qu'Il veut sauver.

*
* *

20 Février 1913.

De plus en plus je vois que Dieu ne me veut pas agissante, du moins jusqu'à nouvel ordre. Ce qu'Il semble attendre de moi, c'est

l'apostolat par la prière et la souffrance. Quelle vocation bénie, et comme je vais m'efforcer d'y répondre mieux que par le passé, aimant la Croix de Jésus, « la portant chaque jour, » déposant sans cesse dans le divin Cœur mon fardeau de peines, privations ou faiblesses! Austère pour moi, je veux être toute douceur et tendresse pour le prochain. Vivre en union d'âme intime avec Notre-Seigneur et faire de toutes les monotonies, les petitesses, les humbles devoirs de ma vie, autant de prières pour les âmes. Avoir une âme eucharistique, ne jamais perdre de vue ma vocation de prière, de souffrance et de réparation.

*
* *

Jeudi Saint 20 Mars 1913.

Comme Vous savez, Seigneur, travailler les âmes, et comme la souffrance est en vos mains une ouvrière de purification! Peut-être avez-Vous daigné accepter mon intime donation; malgré les indicibles dégoûts, les épreuves, les privations de l'âme et du corps, je peux dire un « *fiat* » joyeux, si par tant de peines crucifiantes j'obtiens de Vous l'accomplissement de mes désirs, toutes les grâces espérées, si mes souffrances servent aux âmes. Je Vous offre tout, ô Maître aimé! aridité, dépouil-

lements, solitude d'âme, privation actuelle de secours religieux, accablantes misères du corps. Aux autres je veux dire seulement une part de ces épreuves; la meilleure sera pour Vous, et seul Vous saurez ce que coûtent certains efforts, combien m'humilient certaines faiblesses. A ces dernières même je veux faire bon accueil, et je veux être aimable et souriante avec le prochain, envers la souffrance, pour tout et pour tous.

En ces quatre semaines si pénibles[1], une visite de Notre-Seigneur est venue illuminer ma vie et mon cœur. Je suis en ce moment une exilée du tabernacle, et j'ai faim de Jésus Eucharistique. Pourrai-je dimanche aller Lui dire ma joie de la Résurrection et Lui renouveler le don de mes épreuves? Je passerai ces jours saints dans l'isolement spirituel, dans les privations, dans le dénuement... Oui, mais mon bien-aimé Sauveur est tout proche de mon cœur, mon âme est unie à la Croix, et je ne veux que l'accomplissement en moi, pour moi, par moi, de la Volonté divine. N'est-ce pas un grand honneur d'être choisie par Notre-Seigneur pour souffrir, aux anni-

[1] Première atteinte du mal qui devait reparaître au mois de Juillet et l'emporter, après dix mois de souffrances. (*Note de l'Editeur.*)

versaires bénis de ses douleurs et de sa mort sur la Croix.

Oui, à travers tous les assauts, les peines, les sacrifices de la vie, de l'âme et du corps, je veux donner à Dieu, par le fond le plus intime de mon être, un entier et joyeux acquiescement à sa Volonté sainte et toujours aimée.

*
* *

25 Mars 1913.

Aujourd'hui, dixième anniversaire de cette journée bénie qui a commencé pour moi une nouvelle vie. Merci, mon Dieu, du fond du cœur, pour tant de grâces. Que faudrait-il de charité et de sacrifices pour payer ma dette de reconnaissance? Le Cœur de Jésus seul peut accomplir cette tâche; c'est à Lui que je confie mon fardeau, bien doux, d'actions de grâces.

Hier, j'ai pu assister à la messe pour la chère et grande fête de Pâques; ma fatigue et mon accablement physique m'ont privée des douceurs sensibles de la communion, mais l'action profonde du Maître bien-aimé n'en aura été que plus grande; je le sens bien aujourd'hui, et cela suffit. Qu'importe la joie spirituelle, à qui se sent vivre !

Dans ma méditation, j'ai pris les résolutions suivantes pour la joyeuse Quarantaine Pascale; que Dieu veuille m'aider à les accomplir, en dépit des immenses fatigues et dégoûts de mon corps douloureux :

Envers Dieu : amour encore plus tendre et confiant.

En moi : plus de joie profonde, de paix intime, malgré *tout*.

Envers le prochain : plus d'amabilité que durant ces dernières semaines, un extérieur plus affable, plus souriant; m'oublier davantage pour penser aux autres; penser à moi et parler de moi le moins possible, sans rien faire cependant qui puisse attirer l'attention par une exagération de silence ou d'indifférence sur mes misères.

Seigneur, aidez ma faiblesse!

*
* *

22 Avril 1913.

Il y a dix ans aujourd'hui, j'ai vécu quelques-uns des moments les plus doux et sûrement les plus solennels de ma vie. Cette matinée passée à Saint-Pierre de Rome, cette communion dans une union si profonde avec Jésus, cette consécration décisive faite à Dieu de mon âme et de ma vie, agenouillée auprès

du tombeau de l'Apôtre, toute la joie, tout l'amour, toute la suavité de cette heure : de tout cela, Seigneur, comment Vous dire merci? comment Vous exprimer ma reconnaissance? J'ai essayé de Vous la murmurer ce matin dans ma communion; mais c'est par mon amour, par mes actes, par le sacrifice, que je m'efforcerai d'acquitter mon immense dette. Et c'est seulement par le Cœur de Jésus que je pourrai la payer toute, par le don de sa tendresse et de sa sainteté. A l'œuvre donc pour agir et souffrir, selon la divine Volonté.

*
* *

1er Mai, Jour de l'Ascension.

Des peines bien aiguës, bien intenses, atteignant le cœur très au fond, voilà ce que j'ai eu à offrir à Jésus glorieux, avec la lutte contre moi-même et contre les agitations du dehors. Durant ce mois de Marie qui sera aussi le mois de Jésus-Hostie et du divin Cœur, le mois de l'Esprit-Saint, je veux me mettre courageusement en marche vers la sainteté. Me taire, m'oublier; penser aux autres et me dévouer; ne plus regarder et accomplir que la Volonté divine ; être l'apôtre du Sacré-Cœur, une âme adoratrice et réparatrice; les yeux et le cœur fixés sur

le tabernacle et sur le Ciel, y chercher uniquement Jésus et Lui conduire toutes les âmes qu'Il mettra sur ma route. Apostolat de prière et de souffrance surtout. Action discrète, humble; douceur inaltérable, bienveillance, bonté.

*
* *

14 Juin 1913.

Mon Dieu, soyez béni de toutes les grâces que Vous m'avez accordées depuis quelque temps : grâces temporelles, par le bonheur de ma nièce chérie[1] et les douces joies de famille; grâces spirituelles, par un grand réconfort et des joies surnaturelles, d'intimes lumières, et aussi par la compatissante bonté que Vous avez inspirée pour moi à mon père spirituel et qui a fait tant de bien à mon âme. Quelle dette d'actions de grâces j'ai envers Vous, mon Dieu! Donnez-moi l'accomplissement des trois grâces spirituelles et de la grâce temporelle que je Vous ai demandées pour cette année; accordez santé et sanctification profonde à ceux que j'aime. Sauvez et convertissez de nombreuses âmes, surtout

[1] Les fiançailles de sa nièce avaient été déclarées officiellement le 14 Mai 1913. (*Note de l'Editeur.*)

celles que Vous m'avez confiées. Répandez dans la chère Eglise vos plus intimes bénédictions. Et ensuite, Seigneur, acceptez mon offrande, accomplissez tout notre pacte, faites de moi ce que Vous voudrez. Je Vous demande seulement votre amour et votre grâce, avec cette paix profonde et substantielle nécessaire à l'épanouissement de mon âme. Selon qu'il m'a été dit, je veux m'abandonner à Vous avec confiance, Vous porter une âme large, toujours paisible, et penser moins à mes fautes qu'à votre amour. Vous êtes mon Père, mon Ami ; soyez aussi, ô Jésus, le « Compagnon de ma solitude ». Vous savez combien l'isolement spirituel me pèse ; avec Vous jamais plus je ne me sentirai seule. Si je ne dois pas voir ici-bas mes bien-aimés associés à ma vie intérieure, que je puisse m'unir du Ciel à leurs chères âmes conquises et sanctifiées par Vous.

*
* *

26 Juin 1913.

J'ai pu mener depuis quelque temps une vie plus active et tenir un peu les résolutions prises à ce sujet. Je veux à l'avenir être très aimable pour tous, montrer plus d'intérêt pour les choses extérieures et les « petitesses » de la vie qui occupent si fort tant

de gens; soigner mon foyer, ma toilette; ne négliger aucune obligation d'état. Personne ne doit soupçonner les efforts et les sacrifices que représente pour moi cette expansion charitable. Et au fond du cœur je garderai cette pleine et douce union à Dieu qui est ma vie. Soyez, Seigneur, le cher Compagnon de ma solitude intérieure, l'Hôte divin de mon âme; vivez en elle et donnez-lui sans cesse, dans la communion ou dans l'oraison, vos grâces les plus intimes. Faites de moi l'apôtre de votre Cœur par la prière, la souffrance et l'action.

*
* *

16 Juillet 1913.

Seigneur, soyez béni de toutes mes souffrances actuelles[1], puisque j'ose espérer qu'elles sont la douce réponse de votre Cœur. Je Vous les offre toutes, toutes; celles du corps, celles du cœur, celles de l'âme, et toutes mes privations, et mon intime dépouillement, et ma

[1] L'auteur avait pris le lit le 6 juillet 1913, atteinte définitivement par le mal qui l'a terrassée. Quand elle écrivit ces lignes, au crayon, couchée, elle avait déjà traversé des crises de souffrances extrêmement aiguës. Son état s'aggrava au point de donner les pires inquiétudes à la fin du mois d'Août et au commencement du mois de Septembre. Au mois d'Octobre elle eut une amélioration telle, qu'on la crut guérie. Le 12 Novembre, le mal reparaissait et la clouait de nouveau au lit. (*Note de l'Editeur.*)

grande solitude spirituelle. Servez-Vous de ces humbles offrandes pour les intentions et substitutions que Vous savez, pour les âmes et pour l'Eglise. Acceptez-en la dîme pour l'expiation de mes péchés et pour cette œuvre de réparation que Vous confiez à vos plus chères âmes. Ce n'est pas de l'orgueil, n'est-ce pas, Seigneur? de me dire ainsi votre amie, votre appelée, votre âme choisie, puisque dans ma vie je vois partout la trace de votre amour, partout l'appel divin, partout la vocation surnaturelle. Vous vous êtes servi de l'épreuve, des souffrances, de la maladie, pour me prendre toute à Vous et me sanctifier, après m'avoir d'abord attirée par votre seule action intérieure. Vous avez *tout* fait. Et maintenant, achevez votre œuvre; faites-moi sainte, dans la mesure où Vous le voulez; servez-Vous de moi en faveur des âmes, pour mes bien-aimés, pour tous vos intérêts; disposez de moi pour votre plus grande gloire: que tout cela se fasse dans le silence, dans un intime Cœur à cœur, dans le Seul à seule de mon âme avec Vous. Du plus profond de mon être et de l'abîme de ma misère je vous dis : « *Seigneur, que voulez-Vous que je fasse? Parlez, votre servante écoute; voici la servante du Seigneur; je viens, ô Père, pour faire votre volonté.* »

Patience, douceur, humilité, silence, amabilité. Laisser ignorer « tout ce que je peux » de mes souffrances physiques, « tout » de mes souffrances morales, de mes privations spirituelles. Envelopper de sérénité et de sourires mes dégoûts, tristesses ou renoncements. Chercher à concilier les goûts, les désirs, les besoins de chacun, et moi me compter pour rien, ne pas penser à ce que je pourrais vouloir; sacrifier même mes aspirations les plus hautes lorsque, n'étant pas comprises, elles pourraient gêner autrui ou simplement déplaire. J'aurai toute l'éternité pour contempler Celui que mon âme adore, m'unir à Lui et prier. Ici-bas je dois penser au prochain, aux âmes, me sacrifier, et pratiquer la contemplation dans l'action. Il y a matière à bien des renoncements, à d'intimes, constantes mortifications, dans cet abandon incessant de tout ce qui est l'ardent désir, la profonde aspiration de mon âme.

*
* *

9 Janvier 1914.

Six mois de souffrances : souffrances aiguës du corps, souffrances de l'âme, privations de toutes sortes, humiliations et peines multiples. Oh! du moins que ce soit une divine réponse, n'est-ce pas, Seigneur? et que pas

une parcelle de ma douleur ne soit perdue; plus forte que ma pauvre action, plus forte que mon imparfaite prière, qu'elle pénètre jusqu'à votre Cœur et devienne la plus efficace supplication. Ne tardez plus; exaucez, mon Dieu, ces désirs que Vous connaissez bien. Donnez un grand et chrétien bonheur à ces enfants bien-aimés et sanctifiez-les tous. Accomplissez vite les intimes conversions et les profondes sanctifications que j'attends de votre grâce. Rapprochez de mon âme les âmes qui me sont chères, celle qui m'est plus chère que toutes, et mettez fin à cette douloureuse solitude d'esprit qui me pèse tant. Et puis sanctifiez-moi aussi par toute cette souffrance, rapprochez-moi de votre Cœur et apprenez-moi à Vous mieux aimer et à Vous mieux servir.

Je prends la résolution (et pour cela j'implore la grâce divine) de ne plus céder dans l'avenir aux défaillances que j'ai connues aux heures pénibles, d'être constamment douce, humble, pleine de charité. Aidez-moi, mon cher Sauveur[1].

[1] Ce sont les dernières lignes qu'elle ait écrites dans ce Journal, pendant une courte accalmie. Son état devait empirer quelques jours après, et le mal la torturer pendant quatre mois encore. Elle mourut saintement le dimanche 3 mai 1914, à dix heures du matin, entourée de tous les siens. *Fiat voluntas Dei !* (*Note de l'Editeur.*)

PENSÉES DE CHAQUE JOUR

« *Postea sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio.* »

« Après cela, Jésus sachant que tout était accompli, afin que l'Écriture fût accomplie, dit : J'ai soif. »

(Saint Jean, XIX, 28.)

« *Et clamans voce magna Jesus, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* »

« Et criant d'une voix forte, Jésus dit : Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

(Saint Luc, XXIII, 46.)

« *Per Crucem ad Lucem.* »
« Par la Croix à la Lumière. »

PENSÉES DE CHAQUE JOUR

1899-1906

Prier
Souffrir
Agir

L'avenir sera ce que nous le ferons; pénétrons-nous de cette pensée, et qu'elle nous pousse à agir. Surtout, persuadons-nous bien que toute réforme collective doit être d'abord une réforme individuelle. Mettons-nous à l'œuvre pour nous transformer nous-mêmes et transformer notre vie. Agissons sur ceux qui nous entourent non par une vaine prédication, mais par la force irrésistible de convictions élevées, par l'exemple de notre vie. Donnons-nous sans compter, et cherchons à fortifier notre foi et à grandir notre intelligence,

sûrs alors que tous viendront y réchauffer et y éclairer leur cœur et leur esprit.

*
* *

Le monde est inhabile à deviner les âmes; il ne sait pas pénétrer au delà de cette enveloppe dont notre moi le plus intime est entouré. Ce qu'il y a en nous d'invinciblement fort, de pur et de vrai, n'est vu dans l'intimité de la conscience que par Celui qui vit en nous et nous juge avec plus de justice et d'amour que ne peuvent le faire les hommes. Quel motif d'être vaillant, fidèle dans la vie de chaque jour ! Rien ne se perd aux yeux de l'Hôte Eternel, et, loi non moins certaine, le moindre de nos actes a une répercussion profonde sur d'autres âmes.

*
* *

Aimons. Que notre âme et notre vie ne soient qu'un perpétuel chant d'amour pour Dieu d'abord et pour tout ce qui dans l'humanité souffre, aime et pleure. Que la joie profonde habite en nous. Soyons l'alouette, ennemie de la nuit, qui toujours annonce l'aurore et réveille en chaque créature l'amour de la lumière et de la vie. Soyons des éveilleuses d'âmes.

*
* *

Pourquoi remettons-nous au lendemain de faire le bien ? pourquoi attendons-nous d'être riches pour donner ? N'y a-t-il pas un don de soi-même meilleur que l'argent, et se passe-t-il un jour ou même une heure sans que nous puissions donner une larme ou un sourire à un être souffrant? Une parole de nous ne peut-elle fortifier une âme en détresse ? un acte de pur amour ne peut-il, sortant du plus profond de nous-mêmes, illuminer une triste vie? Combien de fois, ô Dieu! avons-nous, oublieux de la divine Parole, négligé en passant un de nos frères et dédaigné la souffrance humaine !

*
* *

O Lumière, Beauté, Amour absolu, ô mon Dieu ! quand donc les hommes Vous aimeront-ils, Vous, et Vous seul, abandonnant tout ce qui les détache de cette pure union avec Vous, et ne voyant plus qu'une chose : l'âme que Vous leur avez donnée, et Vous, ô mon Dieu, qui vivez en cette âme et devez être le seul guide et le seul juge de leurs actes et de leur vie ?

*
* *

Travaillons à isoler notre âme des agitations vaines qui troublent si souvent la vie. Que cette âme toujours plus sereine et pleine de Dieu soit le refuge ouvert à toute conscience troublée, à toute volonté affaiblie.

*
* *

Le fanatisme m'inspire une insurmontable horreur, et je ne peux comprendre qu'il s'allie à une conviction sincère. Celui qui aime passionnément le christianisme et désire le voir régner sur les âmes peut-il un seul instant songer à se servir dans ce but d'une autre arme que la persuasion? Peut-on par la force ou la ruse imposer une conviction, et d'ailleurs n'y a-t-il pas dans l'emploi de certains moyens quelque chose qui répugne absolument à l'esprit de droiture et de loyauté qui doit caractériser tout chrétien sincère ? Combien de petits actes de fanatisme nous faisons sans y prendre garde ! A défaut d'orgueil personnel, nous avons l'orgueil de la foi, le plus perfide de tous. Nous méprisons avec une admirable sérénité de conscience tous ceux dont les croyances diffèrent des nôtres, et nous nous croyons à peine tenus

d'exercer envers eux la grande loi de charité. Un juif, un protestant, un athée, ne sont guère pour nous des frères au vrai sens du mot, des frères profondément aimés, pour lesquels on se sacrifie et qu'on enveloppe d'un délicat amour. Il semble qu'envers eux tout soit permis, parfois même la calomnie, et nous semblons avoir pour but moins de les convaincre que de les offenser. Les douces paroles de Jésus, celles aussi de saint Paul, déclarant qu'à l'avenir il n'y aura plus « ni Juifs, ni Gentils », tout cela est oublié. Que ceux qui ont gravé dans leur cœur cette grande doctrine d'amour sachent du moins la pratiquer vis-à-vis de tous leurs frères, quels qu'ils soient. Moi, toute faible et petite que je suis, je veux ne cesser jamais de protester contre le fanatisme et de crier à tous la Loi d'amour de Jésus.

*
* *

Ce besoin ardent de justice, cette flamme du bien qui est en nous, cet amour profond pour tout ce qui, dans l'humanité, souffre ou gémit, tout cela n'est, ne peut être qu'une aspiration inconsciente vers cet Amour et cette Justice infinie, vers ce Bien suprême qui est Dieu.

*
* *

Il faut se donner, c'est-à-dire faire jaillir de ce sanctuaire intime où nous gardons le meilleur de nous-mêmes quelques pensées, choisies parmi les plus grandes et les meilleures, et qui, sorties de nous, deviendront actes d'amour et paroles de vie. Il faut surtout, par un acte de ferme volonté, chercher à donner toute sa mesure, à faire toute l'œuvre dont on est capable. Ce qui repose au plus profond de nous-mêmes d'énergies inconnues, de force et de grandeur, doit devenir la propriété de nos frères par un vaillant travail et un généreux abandon de notre intime personnalité.

*
* *

Ne méprisons rien : ni les hommes, parce que le plus mauvais renferme la divine étincelle qui peut toujours jaillir ; ni les idées, parce qu'au fond de chacune d'elles il y a ne fût-ce qu'une parcelle de vérité, qu'il faut savoir découvrir ; ni les actions des autres, parce que nous ignorons souvent le mobile et toujours la conséquence providentielle et lointaine de ces actions.

*
* *

Parfois le désir de l'action peut faire négliger l'action. A force de chercher quelque sublime occasion de se donner, de se dévouer, on oublie qu'un humble frère, à côté de soi, attend le mot qui réconforte, le geste qui sauve. Ne nous attardons pas à contempler la route lointaine; suivons l'étroit sentier. Ne regardons pas trop loin ou trop haut, mais devant nous, à nos côtés. Le bien à faire est peut-être là.

*
* *

Des convictions sincères, — et le désir ardent de les faire partager à d'autres, — peuvent s'allier au respect le plus absolu pour toute conscience et toute conviction.

*
* *

Tout ce que la vie nous révèle chaque jour; tout ce que nous acquérons par un travail énergique et persévérant sur nous-mêmes; tout ce qui compose notre être intime, tout cela doit un jour devenir un acte, une parole qui révèle notre âme. C'est là proprement le

don de soi, qui est le but de toute vie humaine. Œuvre difficile, effort héroïque pour faire jaillir au dehors la pensée qui est en nous; œuvre qu'il *faut* accomplir, brisant notre âme ainsi qu'un vase saint pour en faire respirer à d'autres le divin parfum.

*
* *

N'est-il pas effrayant de voir ce que le cœur humain recèle et révèle facilement de fanatisme et de haine? Combien cette douloureuse constatation doit faire naître en nous de pensées et de viriles résolutions! Une tâche sublime s'offre à toute âme droite, imbue des idées que le christianisme a données au monde : créer l'union entre les hommes, semer autour de soi un peu d'amour, donner sa peine, son temps et tout son cœur pour faire naître la lumière et la vie de l'esprit.

*
* *

Il y a une méthode de vie et de pensée que j'appellerai négative; une autre que j'appellerai active. La première consiste à voir toujours ce qu'il y a de défectueux dans les hommes et les institutions, moins pour y remédier que pour avoir l'occasion d'en triompher;

à porter sans cesse ses regards en arrière et à chercher de préférence ce qui sépare et désunit. La seconde consiste à regarder joyeusement en face la vie et les devoirs qu'elle impose, à chercher dans chaque être ce qu'il y a de bon pour le développer et le cultiver, à ne jamais désespérer de l'avenir, fruit de notre volonté; à ressentir pour les fautes et les misères humaines cette compassion vaillante, qui produit l'action et ne nous permet plus la vie inutile.

*
* *

Qui cherche la vérité trouvera Dieu.

*
* *

Jetons, tout en marchant, et sans regarder derrière nous qui les ramasse, idées, paroles et désirs. Il y a tant de mendiants d'idéal !

*
* *

Notre âme est possédée du désir de la vérité; nous l'aimons et la cherchons sans cesse, parce qu'elle est la fin de notre être, et que nous la posséderons un jour pleinement. Nous voulons vivre la vie intense et profonde de l'âme, la vie intérieure, commencement de l'éternelle vie, et nous errons à tâtons sur

cette route du bien, que nous devinons supérieurement belle, et sur laquelle nous semons nos efforts, nos luttes et nos désirs.

Une Voix retentit près de nous, Parole toute-puissante d'appel, qui nous relève et nous transforme : « *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie.* » Marchons dans le sens de cette voix. Celui qui peut prononcer de telles paroles ne nous trompera jamais.

*
* *

Développons en nous une sympathie « divine » pour tous les hommes. C'est le seul moyen qu'elle soit vraiment humaine.

*
* *

Tout ce que nous faisons pour transformer et améliorer notre âme sert la cause divine. Lorsque notre âme est devenue très grande, Dieu seul peut la remplir.

*
* *

Plus nous développons en nous la volonté, plus nous plions au devoir, librement accepté et joyeusement accompli, toutes les facultés de notre être, et plus nous acquérons de douceur envers les âmes, de patience et d'intime sérénité.

*
* *

La recherche désintéressée de la beauté, le souci passionné de la justice, l'amour du vrai, sont autant de routes qui conduisent à Dieu. Parfois on fait bien des détours, on s'égare même un peu; mais on atteint toujours le but vers lequel on marchait sans le connaître.

*
* *

Rien n'est grand, rien n'est idéalement beau comme l'action de Dieu dans l'âme humaine. Si nous savions la discerner en nous-mêmes, notre vie en serait transformée. Si nous pouvions la voir dans les autres, nous aimerions davantage Celui qui est sans cesse au milieu de nous, qui agit en nous et accomplit ces merveilles, ces « rajeunissements » de l'âme que nous connaîtrons seulement dans l'éternité.

*
* *

Charité! mot sauveur, puisqu'en lui se trouvent toutes les forces, toutes les lumières, puisqu'il transforme la vie et l'âme, puisqu'il veut dire : amour, et que l'amour seul demeu-

rera éternellement. Il faut accomplir chaque jour sa tâche sans s'inquiéter du parti que Dieu en tirera. A nous le travail, le sacrifice, le don de soi. A Dieu l'action proche ou lointaine qu'exercera sur d'autres âmes la moindre de nos pensées et de nos actions. Rien ne se perd, et c'est cette union étroite, cette solidarité d'œuvres et de prières qui constitue l'admirable et bénie Communion des Saints.

*
* *

Malgré les souffrances du corps et de l'âme, la vie apporte des joies ineffables, éclairs rapides qui font entrevoir ce que sera la suprême joie. Mais ces lueurs bénies ne peuvent être la vie même ; la vie, c'est l'effort, l'action continue et forte, le devoir voulu et accompli, la conquête héroïque du corps par l'âme, la sérénité que rien ne trouble, le regard fixé sur Dieu. C'est la charité prenant peu à peu possession de l'être et chassant tout ce qui n'est pas elle, tout ce qui n'est pas amour.

*
* *

Ne pas tout accepter, mais tout comprendre ; ne pas tout approuver, mais tout pardonner ;

ne pas tout adopter, mais chercher en tout la parcelle de vérité qui s'y trouve renfermée.

Ne repousser ni une idée, ni une bonne volonté, si gauche et faible soit-elle.

Aimer les âmes comme Jésus-Christ les a aimées, jusqu'à la souffrance, jusqu'à la mort.

*
* *

Le premier devoir, à l'heure actuelle, pour toute âme de bonne volonté est la prédication incessante, par la parole et par l'exemple, de la Loi divine de Charité. Chaque chrétien doit être la voix qui crie dans le désert : « *Aimons!* » Peut-être la brise céleste emportera-t-elle cette parole à des distances que nous ne soupçonnons pas.

*
* *

Aux heures arides, celles où le devoir paraît difficile et la tâche quotidienne dépourvue de tout charme; à ces heures, où toute consolation intérieure nous est refusée, où la belle lumière qui dorait la vie semble voilée ; à ces heures-là l'humble prière seule peut nous soutenir et nous donner, heure par heure et jour par jour, la volonté d'agir « contre notre volonté ».

*
* *

Montrer une partie du bien accompli, afin que d'autres sachent quel est pour nous l'Inspirateur de tout bien, et cacher soigneusement l'autre partie, qui sera la part de Dieu seul.

*
* *

Ne jamais parler ni de sa santé, ni de ses ennuis matériels, ni de ses souffrances morales; car cela enlève beaucoup de force pour les supporter. Mais accueillir toujours ces confidences, faites par d'autres, avec bonté et chercher à soulager ces misères, grâce à l'expérience que les nôtres nous ont acquise.

*
* *

Combien peu de gens savent le sens et la valeur de ce mot : vivre ! Vivre, c'est savoir aimer, penser, souffrir; c'est pratiquer le don de soi et faire de tout, joies, désirs, tendresses et douleurs, une sorte de poème sublime dont le murmure parviendra à d'autres et les réveillera peut-être de leur sommeil, de cet engourdissement moral dans lequel vivent tant de pauvres êtres.

*
* *

Quelques instants de recueillement et de méditation chaque matin en présence de Dieu transforment toute la journée et la parfument comme ces fleurs jetées quand vient le soir, mais dont la présence à l'aube embaume tout ce qu'elles ont touché.

*
* *

Petits devoirs, petits efforts, les meilleurs parce qu'ils ne sont vus de personne, hormis de Celui aux yeux de qui rien n'est petit.

*
* *

Quelle vive souffrance de ne pouvoir faire comprendre la beauté de ce que l'on aime, de ce qu'on croit ! Aucun être ne peut atteindre un autre être en cette profondeur de l'âme où naissent les amours et les idées simples et vraies. Seul peut y pénétrer Celui qui voit et qui sait, Celui qui apporte avec Lui la lumière et la vie. Il nous appartient seulement de faire le geste d'appel et l'humble supplication : « *Venez, Seigneur, à cette âme et qu'elle vive.* »

*
* *

Comment ne pas chercher à donner lorsqu'on a beaucoup reçu? Comment ne pas aimer lorsqu'un Amour infini a renouvelé et transformé notre vie?

*
* *

L'action de Dieu dans l'âme : quelque chose d'insaisissable, de profond, de fort, que l'on ne comprend bien que lorsque l'œuvre divine est achevée.

*
* *

A travers toutes les agitations, toutes les fatigues, toutes les dispersions de la vie, il faut s'efforcer de conserver une certaine paix intérieure, qui n'est pas toujours la joie, mais qui seule donne à la vie une belle unité, à l'âme toute sa vaillance, et sans laquelle, aux heures troubles, nous ne savons plus prier et penser et nous ne pouvons plus agir.

*
* *

Plus je vais, plus je me convaincs de l'absolue inutilité des discussions religieuses avec

les non-croyants. Le point de vue intellectuel et historique, qui, seul, peut être le leur, est insuffisant en face des phénomènes de la vie intérieure; tout ce que l'âme humaine renferme de profond, de délicat, de vivant, leur est inconnu; ils ignorent même leur âme. Cherchons plutôt à réveiller chez ces pauvres êtres le sentiment des choses éternelles, cherchons avec eux la divine étincelle, ouvrons-leur toute grande la route du bien, celle qui conduit à Dieu, sans l'embarrasser de barrières et d'obstacles. Nous aurons fait assez ainsi. Puis prions ardemment, et la Providence fera le reste.

*
* *

Ne jamais donner de soi que ce qui peut être reçu avec profit par les autres; garder le reste dans les coins profonds de l'âme, jalousement, comme l'avare garde son trésor, mais avec l'intention de le sacrifier, de le donner, lorsque l'heure en sera venue.

*
* *

Que de tristesses à apaiser, de misères à soulager, de préjugés à détruire, de haines à renverser! Combien d'ouvriers il faudrait

pour cette œuvre ! Du moins, faire tout, personnellement, pour y travailler.

*
* *

Le Christ, Maître adoré et librement choisi par l'âme, à l'heure du renouveau intérieur et des libres consentements, façonne et transforme alors notre âme de telle sorte, par une action continuelle et insaisissable, que la parole de saint Paul devient vraie et que l'on en sent la triomphante réalité : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi.* » Le Christ des âmes intérieures, le Christ des petits et des pauvres, le Christ unique et éternellement vivant, que l'on ne peut oublier lorsqu'on a une fois reçu sa visite et communié à son âme.

*
* *

L'absence de toute conversation profonde, longue et chrétienne, est une grande privation. Sachons l'offrir à Dieu, avec tant d'aspirations cachées, tant de secrets désirs, tant de repliements douloureux sur soi-même, que chaque jour apporte avec soi.

*
* *

Le « foyer », mot merveilleux par tout ce qu'il exprime de douceur, de tendresse, de vie intime et charmante ! Je voudrais faire du mien un centre de lumière, d'idées belles et généreuses, de sentiments profonds; le faire aimer par Félix et par beaucoup d'êtres jeunes sur lesquels il pourrait exercer une influence vivifiante. Pour cela Dieu veuille faire de mon bien-aimé mari un chrétien !

*
* *

Qui de nous peut prononcer avec toute son âme la parole du Christ, le « *Misereor super turbam* »? Qui peut surtout donner une vie à cette parole, en la faisant pénétrer notre être et chacun de nos actes? « *Avoir pitié,* » que de choses dans ce mot!

*
* *

Ne jamais oublier la distinction entre les idées que nous avons à défendre et à faire aimer, et nous, qui les représentons si mal, entre les idées que d'autres professent et ces « autres » eux-mêmes qui sont le prochain et doivent être aimés en dépit de tout. Tou-

cher avec un souverain respect à tout ce qui est du domaine de la conscience. Ne jamais froisser sciemment une conviction sincère. Et pourtant, maintenir fermement et sans aucune capitulation ce que nous considérons comme la vérité ou comme le devoir.

*
* *

C'est une science difficile que de concilier des devoirs qui semblent contradictoires, de ménager les ignorances et les préjugés sans cependant paraître les accepter, et de discerner ce qui nous concerne seuls et qui, comme tel, doit être résolument sacrifié de ce qui est du domaine de l'absolu et de la croyance, et qui, comme tel, doit être maintenu, à travers la lutte et la souffrance.

*
* *

Apporter à l'organisation de sa vie une méthode stricte, et ne s'écarter de la règle ainsi établie que pour des raisons sérieuses de famille ou de charité. Faire aussi complètement bien que possible ce que l'on fait et ne pas l'abandonner pour autre chose, sans une réelle utilité.

*
* *

A certaines heures où le corps et l'âme sont douloureux à la fois et où la présence divine se fait lointaine ou voilée, il faut se réfugier dans le travail intellectuel ou dans une action très paisible qui peu à peu rétablit l'équilibre intérieur. Autant que possible, que personne ne s'aperçoive de ces moments pénibles et ne souffre par nous de nos souffrances. Nous n'avons pas le droit d'ajouter au fardeau d'autrui. Comme chrétiennes, nous devons même chercher à l'alléger, ce qui fera paraître le nôtre moins lourd.

*
* *

Faire du Christ, toujours vivant et présent au milieu de nous, le modèle de notre vie et l'ami de chaque heure, les heures douloureuses et les heures bénies. Lui demander de se faire aimer à travers nous par d'autres âmes et être, suivant une comparaison que j'aime, « *le vase grossier qui renferme une brillante lumière et à travers lequel cette lumière éclaire et réchauffe tout ce qui l'entoure.* »

*
* *

Sérénité inaltérable, humilité vraie, charité profonde ; les trois bases de toute vie intérieure forte et intense.

*
* *

C'est une épreuve douloureuse que l'absolue incompréhension de certains êtres en face des choses de Dieu et de l'âme. C'est un poids lourd à soulever que celui des ignorances, des préjugés, des hostilités irraisonnées. N'importe : « *la Lumière éclaire tout homme venant en ce monde.* » Travaillons à écarter les ombres qui lui font obstacle.

*
* *

Se réfugier dans l'action aux heures où la pensée est lasse ou douloureuse, et se ramener doucement au recueillement intérieur lorsque l'action devient envahissante et menace de submerger notre vie intime.

*
* *

Il faut que le Christ vive en nous, pour que nous puissions Le donner à d'autres.

*
* *

Aux heures d'angoisse et de souffrance, Dieu accorde parfois à l'âme, dans ce point profond que ne battent plus les tourmentes humaines, des mouvements de joie et un sentiment si intense des réalités invisibles, que la vie peut reprendre ensuite, avec ses luttes et ses douleurs. L'éclaircie divine a rendu la route plus lumineuse et fait entrevoir le but.

*
* *

Il faut savoir dégager les grands devoirs contenus dans les petites monotonies de chaque jour, et les transformer par un esprit vivant et par l'amour.

*
* *

Le Christ a planté sa Croix dans l'humanité, et rien ne pourra l'en arracher, si nous ne l'arrachons nous-mêmes de nos cœurs. On peut atteindre des apparences, empêcher des manifestations extérieures, momentanément du moins, chercher à diminuer le christianisme. Qui donc pourra atteindre le Christ, vivant et triomphant en nous ?

*
* *

Rêve insensé de prétendre détruire l'Eglise. Possible seulement à ceux qui n'ont pas compris l'admirable distinction de son âme et de son corps; le corps, qui peut sembler parfois blessé, affaibli, mais qui vit tant que l'âme l'anime, et l'âme est immortelle.

*
* *

Il faut faire de chaque journée un abrégé de la vie entière, en la remplissant de prière, de travail et de charité.

*
* *

Ne cherchons jamais à entrevoir le résulta de nos efforts auprès des âmes. Il est salutaire de l'ignorer; car, à cette connaissance, l'orgueil du bien, le plus subtil de tous, trouverait peut-être son compte. Confions à Dieu le soin de disposer des prières, des sacrifices, des efforts que nous Lui offrons et continuons, sans regarder la tâche accomplie déjà, à travailler, à agir pour nos frères, pour les âmes, et pour l'avènement en elles du règne divin.

*
* *

Ne pas être compris, souffrance bien vive. Savoir que Dieu comprend, joie plus vive que toutes les souffrances.

*
* *

Un simple contact est parfois une admirable prédication ; il ne faut qu'une étincelle pour faire jaillir une grande flamme.

*
* *

De plus en plus, je comprends avec quel respect il faut toucher aux âmes et aux doctrines. Dans toutes il y a une « âme de vérité », une parcelle de vie, qu'il faut dégager et ressusciter. C'est l'œuvre évangélique par excellence. Pour l'accomplir, il faut être conquis et pénétré par la doctrine de vérité, et, par la connaissance de son âme à soi, connaître et pénétrer les autres âmes. Et puis, il faut aimer. Charité, toujours.

*
* *

« *La moisson est abondante, et il y a peu d'ouvriers.* » Les masses attendent, des multitudes de pauvres êtres vivent dans le mal et

dans l'ignorance, et nous pouvons continuer, indifférents, notre vie de chaque jour. Oh! la douce pitié du Christ, les larmes qu'Il répandit sur les foules abandonnées et misérables! Ne saurons-nous jamais, nous, ses disciples, aimer avec toute notre âme et agir avec toute notre volonté pour ces petits que Jésus bénit et qu'Il veut tout à Lui? L'œuvre à faire est immense. Qu'importe, si chacun de nous accomplit la sienne tout entière et laisse après lui des actes, des paroles et des prières qui se multiplieront merveilleusement jusqu'à la fin des temps et feront du bien à des âmes lointaines ou inconnues !

*
* *

La souffrance agit d'une façon mystérieuse, en nous d'abord par une sorte de renouvellement intime, en d'autres aussi, peut-être très loin, sans que nous sachions jamais ici-bas l'œuvre que nous accomplissons par elle. La souffrance est un acte. Le Christ sur la Croix a peut-être plus fait pour l'humanité que le Christ parlant et agissant en Galilée ou à Jérusalem. La souffrance crée de la vie ; elle transforme tout ce qu'elle touche et tout ce qu'elle atteint.

*
* *

« *A chaque jour suffit sa peine.* » Il faut préparer « aujourd'hui » dans le recueillement et la prière, et le vivre dans la lutte et dans la souffrance.

*
* *

Fermer son cœur à tout ce qui pourrait s'en exhaler de plaintes et de regrets ; l'ouvrir largement à tout ce qu'il peut prodiguer de sympathie humaine, de force et de bonté.

*
* *

Le socialisme prétend assurer et transformer l'avenir ; le christianisme transforme le présent. Il donne à l'humanité, suivant le mot du Père Maumus, « *le pain de chaque jour,* » et cela dans tous les temps.

*
* *

Il ne faut jamais repousser une âme qui cherche à se rapprocher de la nôtre ; peut-être, consciemment ou inconsciemment, est-elle en quête du « Dieu inconnu », et a-t-elle senti

palpiter en nous quelque chose qui lui révélait sa présence; peut-être a-t-elle soif de vérité et a-t-elle senti que nous vivons de cette souveraine vérité.

*
* *

Les âmes les plus ruinées en apparence ne sont pas toujours celles que la divine parole atteint le moins; lorsque le bois est mort, il suffit d'une étincelle pour faire jaillir une grande flamme.

*
* *

Les hommes vivent à la surface des âmes, sans pénétrer jamais leur contenu profond ou douloureux. Si nous savions nous recueillir, voir clair en nous-même et comprendre le sens et la fécondité de la souffrance, alors le moindre geste, le plus imperceptible tressaillement du plus humble des êtres nous révélerait ces abîmes de douleur ou de tendresse qui demeurent, béants, dans une âme, jusqu'au jour où une autre âme y verse la lumière et en fait jaillir la vie.

*
* *

Le silence est parfois un acte d'énergie; le sourire aussi.

*
* *

Se défendre contre la multiplicité des choses extérieures et contre l'agitation qu'elles entraînent. Vouloir fortement et accomplir jusqu'au bout ce que notre méditation a préparé.

*
* *

Chercher autour de soi les pauvres honteux de la souffrance, les découvrir, et leur faire l'aumône de notre cœur, de notre temps, de notre tendre respect.

*
* *

L'orgueil de la souffrance! Se méfier même de celui-là.

*
* *

Laisser l'âme s'épanouir pleinement. Repousser tout ce qui l'étiole, la rétrécit. Rien de mesquin. La vie dans sa plus complète et riche expression.

*
* *

Si les hommes cherchaient en toute bonne foi à voir leurs frères tels qu'ils sont et appor-

taient un peu d'indulgence dans leurs rapports avec eux, les haines et les luttes, privées ou publiques, cesseraient vite. Mais quand nous regardons les autres, nous sommes généralement myopes ou presbytes, et alors nous contemplons de trop près leurs travers ou nous grossissons de loin leurs défauts. La charité seule donne une vue juste des hommes et des choses.

*
* *

Une pensée, venue du dehors, par un mot prononcé ou par une lecture, est reçue par l'intelligence d'une façon en quelque sorte passive. Pendant longtemps cette pensée repose à l'état purement intellectuel. Un jour vient où sous l'action de la grâce elle s'anime et devient, non plus seulement présente à l'esprit, mais vivante pour l'âme. N'est-ce pas ce qui explique et justifie l'intervention humaine dans l'œuvre divine? La grâce seule opère une conversion ; sans elle nous ne pourrions rien pour une âme. Mais ne pouvons-nous préparer à la grâce des matériaux? Ne pouvons-nous déposer dans les esprits des notions nouvelles, répandre des idées qui peut-être un jour, si la grâce vient à passer, s'éveilleront à son souffle et deviendront vivantes? C'est une

œuvre très humble, qui demande beaucoup de patience et de tact, et qu'il faut accomplir sans attendre un résultat qui sera ce que Dieu veut et qui n'est connu que de Lui.

*
* *

Le travail, pour devenir fécond, doit être régulier et représenter véritablement un effort, un approfondissement des choses. Il faut se garder de cet effleurement dangereux pour l'esprit, et inutile.

*
* *

Il me semble que ce qui manque par-dessus tout à cette génération, c'est le recueillement. Méditer suppose une force de pensée, une vue profonde des choses de l'âme dont elle est, en majeure partie, incapable. Et pourtant c'est à ce prix seulement que l'on possède la vie intérieure dont la vie extérieure n'est que l'expression, à ce prix seulement que l'action devient féconde. Que donner à d'autres, en effet, quand en nous-mêmes nous n'avons rien su amasser? Faisons-nous d'abord une réserve de pensées, d'énergies, de prières. Notre trop-plein débordera sur autrui, et jamais ce fleuve intérieur de vie ne tarira,

puisqu'il aura sa source en Dieu. Que chaque jour nous retrempions nos forces dans un contact profond avec l'Eternel. Que le Cœur du Christ, en une communion chaque jour plus intime, nous livre quelques-uns de ses secrets divins. Que la lumière de l'Esprit nous guide. Ayant Dieu en nous, nous ferons sûrement l'œuvre de Dieu, ou plutôt Il la fera Lui-même par nous et mieux que nous.

*
* *

Ne soyons pas des dilettantes de l'amour divin, et ne cultivons pas même cet égoïsme-là. Il faut savoir partager avec son frère les dons que Dieu nous fait et donner la dîme des grâces reçues. Peut-être dans cet effort perdrons-nous un peu des joies du recueillement et de l'intime union à Dieu ; c'est un sacrifice que tout chrétien doit faire. Ce que nous donnerons ainsi n'en aura que plus de prix. N'est-ce pas un peu « *perdre son âme* » au profit de celle d'autrui ?

*
* *

Il est relativement facile de ne pas s'absorber dans sa propre souffrance; mais la souf-

france des êtres aimés devient facilement pour nous une constante et douloureuse obsession, contre laquelle il faut lutter : par la prière d'abord, en confiant à Dieu ceux que nous aimons, dans un abandon tout filial ; par le travail, et aussi par une occupation, choisie en dehors de ce centre d'affections et de pensées. Enfin nous pouvons chercher à oublier un peu, dans le bien fait à d'autres, le fardeau des nôtres, plus douloureux mille fois que celui que nous portons seuls.

*
* *

Gardons, autant que possible, le silence sur nos tristesses et nos angoisses ; et si l'on voit que nous souffrons, que Dieu seul, du moins, connaisse l'étendue et les causes profondes de notre souffrance.

*
* *

« *Etre toujours joyeux ;* » à certaines heures on comprend mieux le sens sublime du mot de saint Paul. Il y a une joie que les pires douleurs ne détruisent pas, une lumière qui brille dans les ténèbres les plus épaisses, une force qui soutient toutes nos faiblesses. Seuls, nous

tomberions sur le sol, comme le Christ portant sa Croix; nous marchons pourtant, ou nos chutes ne sont que passagères, et nous sommes bientôt debout et vaillants. C'est que « *nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie* ». Etres de faiblesse, nous portons en nous la Force infinie, et dans la profondeur de notre âme luit la Lumière qui ne s'éteint pas. Comment ne pas être joyeux, en dépit de tout, d'une joie surnaturelle, quand nous avons Dieu pour la vie et pour l'éternité?

*
* *

L'influence exercée par un être est quelque chose de subtil, de pénétrant, dont la force ne se mesure pas. Quelle prédication puissante peut être le simple contact d'une âme! Une seule âme peut changer toute l'atmosphère morale autour d'elle, par son seul rayonnement.

*
* *

Ne croyons pas hâter auprès des âmes la venue du règne de Dieu par notre action personnelle. Tant que l'heure divine n'aura pas sonné, nos efforts seront vains, ou plutôt ils ne seront qu'une active prière, un appel à

Celui qui transforme et sauve. Jetons-le-Lui, néanmoins, cet appel, avec l'humble conviction que seul Il fera la tâche et apportera la vie aux âmes pour lesquelles nous agissons et prions.

*
* *

Quelle joie de découvrir soudain en un être des ressources qu'on ne soupçonnait pas, un besoin instinctif de vie supérieure, une recherche inconsciente du Dieu inconnu ! Il faut alors, avec respect, apporter à cette âme une petite part de son trésor intime, et offrir pour elle un peu de notre souffrance et de notre effort quotidien. Mais avec quelle délicatesse il faut toucher à cette âme, afin de ne pas entraver l'action divine ! Un seul mot qui n'apporterait pas un peu de l'Eternelle Parole pourrait détruire tout ce travail intime que Dieu accomplit seul. Laissons-Le parler et montrons seulement, par notre exemple et notre vie, la réalisation en nous de son action profonde et efficace.

*
* *

Que jamais notre sensibilité froissée ne nous apporte l'indifférence et la dureté de

cœur. Les plaies qui saignent sont vivantes; réjouissons-nous, si une main inconsciente nous prouve, en touchant notre blessure, que les tissus sont pleins de vie et qu'elle peut se fermer un jour doucement sous une action continue et intime.

*
* *

L'Eglise du Christ a besoin d'apôtres. Mais que de choses il faut pour mériter ce nom : quelle subordination de l'être sensible à l'âme souveraine et forte; quelle humble vue de sa faiblesse et de ses fautes; quelle intelligence sereine; quelle foi brûlante enfin, et surtout quelle inaltérable et vivante charité! Il faut devenir « un autre Christ » parmi les hommes, leur apportant, comme le Modèle Divin, un message de paix, une doctrine, et la liberté par la Vérité.

*
* *

Pourquoi tant chercher un cœur qui nous comprenne et une voix qui sache nous parler des choses de Dieu et de l'âme, puisque le grand Cœur du Christ s'ouvre à nous largement et que nul être au monde ne saura nous aimer et nous comprendre comme Lui?

*
* *

La direction catholique si ignorée ou décriée est une force admirable mise au service des âmes et qui, pratiquée comme elle doit l'être, donne à l'âme chrétienne un élan incomparable et parfois la révèle à elle-même.

*
* *

Jamais nous ne parlons à Dieu sans entendre une réponse, si le langage de notre âme est fait d'humilité, de souffrance et de désir du bien.

*
* *

Ceux que nous rencontrons le long de notre route humaine jettent un regard distrait, en passant, sur l'enveloppe extérieure de notre être, et s'en vont, sûrs de nous connaître assez. Prenons garde de ne pas agir de même avec les compagnons de notre vie. Même dans une courte rencontre, nous pouvons effleurer une âme ou, au contraire, atteindre d'un regard profond ce qui se cache sous des apparences : tout un être, toute une vie, que d'autres ignoreront toujours.

*
* *

Je crois à l'action souveraine, puissante et perpétuelle de l'Esprit-Saint dans notre âme et dans l'Eglise.

*
* *

Le matérialisme pratique est aussi dangereux que le matérialisme philosophique. Il envahit chaque jour les masses, et, sans formules, par le libre jeu des instincts mauvais, il s'installe dans notre démocratie. Il appartient aux chrétiens de proclamer, en face de l'égoïsme, la notion fondamentale du sacrifice; en face de l'orgueil brutal ou intellectuel, la conception de l'humilité, et en face du sensualisme et de la mollesse, la loi du devoir, celle que les hommes n'ont pas faite et qui vient de plus haut qu'eux.

*
* *

Pourquoi un mot prononcé, qui, en d'autres temps, serait resté à la surface de notre âme, l'atteint-il parfois à une plus grande profondeur, faisant une blessure cruelle? Peut-être, à ces instants-là, notre âme est-elle déjà meurtrie par d'autres souffrances, prête à

déborder, et se trouve-t-elle ainsi en contact plus proche avec le dehors, plus près des heurts douloureux et des brutales incompréhensions.

*
* *

Savoir se taire est souvent sagesse et acte de vertu.

*
* *

Le devoir est parfois de montrer plus de soi-même qu'on ne voudrait à des êtres qui ne nous comprendront jamais pleinement, et de cacher son âme à ceux pour lesquels on voudrait l'ouvrir toute grande.

*
* *

La Charité, vertu surnaturelle, est rarement considérée comme telle, même par des chrétiens. Elle est vie, amour, action; gardons-nous de la pratiquer d'une façon inerte, passive, morte.

*
* *

Transformer sa souffrance en joie pour d'autres, la recouvrir d'un voile qui ne laisse

transparaître au dehors que ce qui peut devenir consolation ou tendresse. Que Dieu seul ~nnaisse ce que Lui seul a voulu et le fardeau q. Il nous a donné.

*
* *

De toutes parts les choses humaines nous pressent, nous envahissent; et, si notre volonté soutenue par la grâce divine ne réagit fortement, nous arrivons vite à mériter le douloureux reproche que le Sauveur adressait à Pierre : « *Tu n'as pas le sens des choses divines.* »

Avoir le sens des choses divines, c'est mettre Dieu dans sa vie, se pénétrer de christianisme jusqu'aux moelles, voir tout à la lumière de l'éternité que l'Esprit-Saint ne nous refuse jamais; c'est transformer son âme et l'établir dans la paix et la charité; c'est aimer, en même temps que les œuvres de l'intelligence, l'Intelligence suprême dont elles émanent; c'est chercher à dépasser la surface des êtres et à atteindre ce qu'ils contiennent de profond, le point par lequel, sans secousses, on peut essayer de les rattacher à Dieu; c'est enfin vivre, par la piété, dans une intimité très douce et très forte avec Celui que nous appelons notre Père et qui est pour notre âme la vie.

*
* *

Il est peu de souffrance comparable à celle-ci : aimer, et se heurter à la haine ou du moins à l'hostilité ; rêver de faire du bien à un être, de lui donner un peu de soi, et découvrir que cet être vous méconnaît, vous juge d'une façon injuste et ignore tout de vous-même. Que faire alors? Ne pas être injuste à son tour ; se rappeler que le Maître a connu ces incompréhensions et ces dédains ; et, sans reproches, sans retour trop douloureux sur soi, continuer à parler, à agir et à aimer, non en vue d'une affection qui nous est refusée, mais dans une pensée plus haute et surnaturelle de charité.

*
* *

Penser est beau ; prier est mieux ; aimer est tout.

*
* *

Ne pas trop se regarder vivre, mais s'efforcer de vivre simplement, fortement, joyeusement, sous le regard de Dieu et pour Lui.

*
* *

Il faut être toujours et malgré tout indulgent. Dans les torts des autres à notre égard, il y a toujours un peu de notre faute. Que le froissement venu du prochain soit toujours pour nous l'occasion d'un sincère examen de conscience, et que le tort d'autrui disparaisse devant ce que nous découvrirons en nous de faiblesses et de fautes.

*
* *

Savoir pardonner est la marque spéciale du chrétien. Le pardon ne doit pas être passif, mais devenir un vivant acte d'amour.

*
* *

Les connaissances humaines apparaissent plus belles et intéressantes à mesure qu'on les pénètre de la Lumière venue de l'Infini; les causes secondes, rattachées à la Cause Première et Une, sont harmonie; le monde, l'histoire, se transforment lorsqu'on discerne leur Moteur et la Force qui les pousse en des routes inconnues, vers un but que l'humanité ignore, mais que Dieu sait. Et l'homme apparaît bien grand à qui sait voir en lui l'âme, cette âme à qui est ouvert l'Infini, cette âme qui pense, aime et

peut regarder sans effroi tout ce qui passe, sûre de son immortalité.

*
* *

L'abîme entre les âmes ne peut être comblé que par Dieu.

*
* *

Le monde approuve ou autorise presque tout. Qu'il s'agisse de l'emploi du temps ou de la fortune, du don de son cœur, des manifestations même les plus folles et les plus coupables, il ferme les yeux, sourit, ou applaudit. N'essayez pas, en revanche, de consacrer un peu de vous-même, de votre argent ou de vos heures à la cause de Dieu. Un tel emploi de la vie n'est pas pour lui plaire, à ce monde frivole, car ce que vous donnez ainsi aux choses éternelles et à vos frères lui est dérobé, et il ne pardonne pas de semblables vols. L'amour de Dieu est la seule originalité qu'il n'accepte et n'acceptera jamais.

*
* *

L'intensité de certaines douleurs les rend presque sacrées et les porte à se cacher aux regards des hommes. Dans cette profondeur

de l'âme où elles se réfugient, avec Dieu comme unique témoin, elles ne peuvent être découvertes que par les chercheurs d'âmes, ceux qui savent atteindre le fond vivant de l'être, et qui, visiteurs bienfaisants, laissent derrière eux l'aumône d'une religieuse sympathie. Ces bienfaiteurs-là sont rares, et « *Celui qui voit dans le secret* » est bien souvent le seul confident de notre détresse intime.

*
* *

L'Eucharistie agit vraiment en nous et nous transforme, presque à notre insu, comme le pain et le vin, aliments terrestres, fortifient sans que nous en ayons conscience notre sang et tout notre corps. Le Christ nous fait, par son contact et par la grâce qu'Il laisse en nous, une santé morale et nous crée une autre âme. Ce n'est pas en vain que l'on repose un instant sur ce Cœur et qu'on Lui confie son fardeau de souffrances, de faiblesses et d'angoisses.

*
* *

Ne pas agir est parfois le plus grand sacrifice et la plus féconde de toutes les actions.

*
* *

Dieu se charge de faire pour nous, et mieux que nous, ce que nous avons rêvé d'entreprendre. L'influence que nous voudrions exercer, Il l'emploie au bien des âmes, pendant que nous Lui offrons seulement nos silences, notre faiblesse et notre apparente inertie.

*
* *

Le monde ne comprend pas la douleur, ne connaît pas la pitié et ignore la consolation. Comment pénétrerait-il l'infini de la souffrance, lui qui ne met pas d'infini dans l'amour et dans la joie?

*
* *

Il faut accepter, en esprit d'humble charité, les consolations banales, les encouragements venus des lèvres, les mots que le cœur n'a pas fait jaillir et qui s'arrêtent avant d'atteindre le nôtre. Mais il faut ouvrir largement son âme à la sympathie et à la parole qui nous apportent un peu de Dieu et nous disent les mots éternels et vivifiants.

*
* *

13 Avril 1905.



Per Crucem ad Lucem.

*
* *

Aux derniers instants de la Passion du Christ, lorsque, les mains et les pieds transpercés, ayant répandu sur le sol humain, pour le féconder, tout son sang béni, Il vivait ses dernières heures et se pénétrait de la souffrance humaine à un degré que nous ne pouvons comprendre, l'Evangile nous dit que la terre était couverte de ténèbres...

Seigneur, il y a dans notre vie et pour notre âme des heures aussi bien enveloppées de ténèbres, des heures douloureuses où le voile jeté sur notre cœur lui cache la vue même des choses apaisantes, où nous souffrons sans que rien ici-bas puisse nous consoler.

Heureux ceux qui, à de telles heures et dans les ténèbres extérieures, peuvent du moins Vous contempler, Seul Vivant, ô Jésus-Christ! Heureux ceux qui peuvent étreindre de leurs bras

lassés les pieds de la Croix, appuyer leur front fatigué sur vos mains transpercées et reposer leur cœur que la douleur a brisé sur ce Cœur qui a tant souffert et qui sait compatir et aimer !

*
* *

Je crois que la souffrance a été accordée par Dieu à l'homme dans une grande pensée d'amour et de miséricorde.

Je crois que Jésus-Christ a transformé, sanctifié et presque divinisé la souffrance.

Je crois que la souffrance est pour l'âme la grande ouvrière de rédemption et de sanctification.

Je crois que la souffrance est féconde, autant et parfois plus que nos paroles et nos œuvres, et que les heures de la Passion du Christ ont été plus puissantes pour nous et plus grandes devant le Père que les années mêmes de sa prédication et de son activité terrestre.

Je crois qu'il circule parmi les âmes, celles d'ici-bas, celles qui expient, celles qui ont atteint la vraie Vie, un vaste et incessant courant fait des souffrances, des mérites et de l'amour de toutes ces âmes, et que nos plus infimes douleurs, nos plus légers efforts peuvent atteindre par l'action divine des âmes chères ou

lointaines, et leur apporter la lumière, la paix et la sainteté.

Je crois que dans l'éternité nous retrouverons les bien-aimés qui ont connu et aimé la Croix, et que leurs souffrances et les nôtres se perdront dans l'infini de l'Amour divin et dans les joies de la définitive réunion.

Je crois que Dieu est amour et que la souffrance est, dans sa main, le moyen que prend son amour pour nous transformer et nous sauver.

Je crois la Communion des Saints, la résurrection de la chair, la vie éternelle.

*
* *

Jésus, sur la Croix, a dit ce mot sublime et douloureux : « *Sitio.* »

Depuis lors, au long des jours et des siècles, l'humanité tout entière a répété ce mot. Les lèvres et les âmes l'ont crié ou murmuré, et tout être à son tour le prononce avec l'accent du désespoir ou de la foi.

Mon jour est venu, mon Dieu ! L'aube en avait lui depuis longtemps déjà sous l'empire de votre parole et sous l'influence de votre amour ; sous l'action aussi de la lente souffrance dont Vous vous serviez pour votre œuvre de rénovation.

L'épreuve est venue, brisant à jamais mon cœur et lui enlevant une de ses plus chères tendresses, une de ces tendresses que rien ne remplace, faite de maternité, d'amitié et d'intime sentiment fraternel.

Et maintenant, de toute mon âme, je la prononce, Seigneur, la parole douloureuse : « J'ai soif, *Sitio.* »

J'ai soif de cette paix que seul Vous donnez et qui transforme la vie ; de cette stabilité, de ce repos vivant qui existe seulement en Vous.

J'ai soif de lumière ; soif de connaître, de voir, de posséder, comme nous posséderons et verrons dans l'éternité.

J'ai soif de sympathie profonde, de tendresse, divinatrice d'âme, d'union intime et forte en Vous.

Mon âme a soif de se dévouer, de se donner, d'être comprise et aimée, de tout comprendre et de tout partager.

Elle soupire après ce qui dure et voudrait parfois secouer le fardeau des incompréhensions, des hostilités, des étroitesses qui du dehors pèse sur elle et la blesse.

J'ai soif d'infini, d'immortalité, de cet épanouissement de l'âme que nous connaîtrons seulement au delà de ce qui passe.

J'ai soif de vie, de la seule Vie, pleine,

éternelle, avec toutes nos tendresses retrouvées dans le sein de l'Amour infini.

Mon Dieu, j'ai soif de Vous!

Ce cri que je pousse à cette heure, bien des fois encore mon âme vous le redira avant d'aller à Vous, ô Jésus! Je le prononcerai avec Vous : « *Sitio!* »

Lorsqu'il a jailli de vos lèvres, Vous aviez fait votre tâche en ce monde, Vous aviez prié, agi, souffert, et « *Vous n'aviez perdu aucun de ceux que votre Père Vous avait confiés* ». — Qu'il en soit ainsi pour moi et si, dans la solitude et aux heures où je vais à Vous comme à l'Ami bienfaisant, je Vous jette encore mon appel douloureux, que du moins, avec votre appui, j'accomplisse ma tâche, que je sois une vaillante, une chrétienne, une apôtre, et que jamais mes secrets élans vers ce qui est éternel ne me fassent oublier ceux qui, sur terre, peinent et souffrent. Que j'aime toujours et de plus en plus mes proches et mes frères humains. Ensuite seulement j'aurai le droit de dire avec Vous : « *Seigneur, je n'ai perdu aucun de ceux que Vous m'aviez confiés...* » Je ne Vous ai pas demandé de me retirer du monde, mais de me permettre d'y faire votre volonté et l'œuvre que Vous m'aviez destinée. Maintenant Vous pouvez, après m'avoir purifiée, m'attirer à Vous dans

votre lumière et votre amour où vivent déjà ceux que j'ai tant aimés et où d'autres me rejoindront un jour. Car, plus que jamais, j'ai soif de les retrouver, mes bien-aimés, soif de vivre avec eux, soif de connaître, de posséder, d'aimer, soif de Vous, mon Dieu !

*
* *

Les choses de la vie surnaturelle sont devenues si étrangères à certaines gens, qu'ils sont portés à se figurer que ceux qu'ils appellent des « mystiques » ne sont aptes à rien dans le domaine pratique, et leur étonnement est grand lorsqu'ils voient ces mêmes mystiques capables d'initiatives hardies, ou de volonté persévérante. Eh ! pauvres gens, l'âme qui monte très haut embrasse d'un plus puissant regard les choses terrestres, et, comme « *elle est maîtresse du corps qu'elle anime* », ce corps obéit à son ferme commandement. Continuez à marcher en rasant le sol, oiseaux aux lourdes ailes ; mais de grâce laissez les oiseaux aux ailes rapides aller parfois du côté de l'azur, pour revenir ensuite butiner sur terre. On y respire mieux, sur cette pauvre terre, quand on a, dans les hauteurs, fait provision d'air pur.

*
* *

Nous oublions trop facilement, lorsque les préjugés ou l'opposition nous atteignent et nous heurtent, que Jésus-Christ a connu même ces froissements. Lui qui pénétrait toutes choses et qui avait le sens de toutes les délicatesses, de toutes les nuances d'âmes, combien parfois Il a dû souffrir de l'incompréhension ou de l'étroitesse d'esprit de ceux qu'Il aimait pourtant d'une incomparable tendresse ! Et nous ne savons pas accepter les moindres heurts, même lorsque ceux qui nous les imposent ne sont pas, comme pour Jésus-Christ, des amis ou des êtres chers. Apprenons de Lui à être doux et patients toujours, envers les hommes et envers les idées.

*
* *

Se donner et pourtant se réserver. Tout le devoir chrétien est là.

*
* *

Dieu, en nous accordant la vie, donne a chacun de nous une tâche spéciale à accomplir et nous assigne un rôle dans l'accomplissement de son plan éternel. Il importe dnoɔ

avant tout de bien connaître cette mission particulière, de discerner la volonté divine en notre âme et notre vie ; ensuite de nous mettre à l'œuvre et de faire de notre existence entière et de notre mort une œuvre de salut pour nous et nos frères.

Nous sommes les humbles ouvriers du Maître divin, les manœuvres du Père de famille, et il faut, le soir venu, Lui pouvoir dire avec confiance que la moisson est prête et que le vivant Soleil peut faire germer ce que nous avons ensemencé.

*
* *

« *Vous les connaîtrez à leurs fruits.* »

Dieu connaît notre âme en toutes ses profondeurs ; Il n'ignore pas un tressaillement de notre désir, un élan de notre amour, un mouvement de notre volonté ; mais les hommes voient seulement ce que nous traduisons, au dehors, de notre être intime.

C'est pourquoi il faut que nos actes, nos paroles, notre attitude même, ne soient que l'harmonieuse et véritable expression de notre âme ; les hommes jugeront cette âme ou, ce qui est plus important, jugeront Dieu aux fruits qu'Il produira en nous et aux œuvres qu'Il nous inspirera.

*
* *

Marthe et Marie! L'éternel conflit de la vie matérielle et de l'être extérieur avec l'âme et ses besoins impérissables; l'appel du dehors, nous sollicitant de précipiter à la surface les forces cachées et les puissances de notre âme, à abandonner le recueillement intime pour l'action pure, plus féconde, semble-t-il. Mais le Maître a tranché la question, fait cesser le conflit. Marie triomphe; et si notre corps doit se consacrer souvent aux humbles travaux de Marthe, c'est à condition que notre âme ait su, comme Marie, s'adonner à la contemplation et à l'adoration de Celui qui lui dispense la divine parole, à condition que nous ayons su écouter en silence cette parole au fond de nous. L'action ne vaut que par la méditation qui l'a préparée et par le don que nous en faisons à Dieu.

*
* *

Le christianisme repose sur la notion de sacrifice. Tout chrétien, à son heure, doit faire comme son Modèle et accomplir, dans le silence ou l'indifférence des hommes, le sacrifice qu'il joindra à celui du Maître. Il

doit connaître Gethsémané ou le Calvaire, dans la faible mesure que ses forces peuvent supporter. Il doit s'offrir en oblation pour le salut de tous et tendre pour tous vers la Croix ses mains souvent lasses. Ses lèvres doivent prononcer l'adhésion sublime du Crucifié, et son âme doit donner le plus pur d'elle-même pour les pécheurs et les déshérités.

*
* *

Les âmes qui ont vécu longuement repliées au fond d'elles-mêmes et qui n'ont pu répandre au dehors leur plénitude éprouvent parfois le besoin de s'épancher, de transmettre à d'autres un peu de leur réserve intérieure. C'est le secret de certains écrits, et c'est peut-être la mystérieuse raison de cette privation de sympathie chrétienne qui fait parfois souffrir. Les dépouillements extérieurs font la vie intérieure plus intense et le don de soi plus riche.

*
* *

Il faut donner la plus petite place possible au « moi haïssable », éviter ce qui vaut à nous seulement la louange et l'estime sans servir le prochain ou Dieu. Et cependant, il ne faut éloigner aucune possibilité du plus léger bien

à faire. Conciliation difficile et pourtant indispensable, où la lumière divine nous guide si nous la demandons au temps voulu. Selon le besoin actuel et selon que le devoir proche est abnégation de nous ou charité, il nous faut sacrifier tour à tour notre orgueil ou notre humilité.

*
* *

Lorsque d'une blessure ouverte le sang ne jaillit plus, il semble à l'œil indifférent que la guérison est proche. Rien de plus faux : la plaie qui ne saigne plus est celle qui ne guérit jamais.

*
* *

Il est surprenant de voir à quel point on progresse intérieurement en temps de privations spirituelles et lorsque aucune joie sensible ne vient s'interposer entre notre âme et Dieu. C'est bien Lui alors que nous aimons, et non les consolations venues de Lui ; ce que nous accomplissons, au prix d'un effort constant et d'un perpétuel appel à la grâce, est bien le devoir dans toute sa nudité. Lorsque, ensuite, le chemin aride est achevé et que la route se fait plus douce, on est étonné de l'espace parcouru, et il y a parfois une halte

bien douce, dans la paix et proche du Cœur de Dieu.

*
* *

Observer une grande réserve pour tout ce qui touche à ma vie intérieure; ce que j'en livrerais au dehors, sans un absolu devoir de charité, ne servirait pas aux autres. Il ne faut pas distribuer la menue monnaie de son trésor et gaspiller ce que le Maître nous a donné.

*
* *

Il faut dire à la souffrance physique ou morale, lorsqu'elle menace d'atteindre notre âme, le « *Tu n'iras pas plus loin!* » et laisser les flots du dehors battre cette pauvre âme, sans user ses forces à trop les repousser, mais en évitant l'envahissement et en fortifiant la pauvre assaillie. Les agitations, amertumes, et tout ce qui vient du dehors ou de notre être sensible, s'apaisent vite lorsque nous faisons en nous un peu de silence et lorsque nous reprenons haleine près de Dieu.

*
* *

Si Dieu veut que j'atteigne l'extrême vieillesse, j'accepte pleinement sa volonté et Lui de-

mande seulement de me permettre de L'aimer et de travailler efficacement pendant ces longues années à l'avènement de son règne dans les âmes et pour son Eglise. D'ailleurs, à quoi bon désirer que la route soit plus courte lorsqu'on en sait le terme? Je puis attendre l'heure fixée pour moi, puisque j'ai la confiance de retrouver, par la grâce divine, ceux qui m'ont précédée dans l'éternité.

*
* *

Je sais que je ne puis pas posséder en ce moment la vie pleine, totale, telle que nous la connaîtrons dans l'éternité. Mon âme, bien faible, est emprisonnée dans ses mille liens humains qui ne lui permettent pas de connaître, de posséder et d'aimer. Et pourtant la lueur divine qui illumine ses ténèbres suffit à lui faire tout attendre et tout espérer.

*
* *

Mettre plus d'énergie dans la lutte contre soi-même; ne pas laisser les influences du dehors dépasser un certain point de l'âme, et fortifier cette âme faible contre les blessures qui lui sont faites sans cesse.

*
* *

Une seule dissimulation est louable : celle qui laisse ignorer le mal qu'on nous fait, notre souffrance, et ce point profond de l'âme qui appartient à Dieu seul ; celle qui, sans cacher ce que nous sommes, ne nous révèle pas tout entiers et n'épuise pas notre réserve de charité, d'énergie et de bonté.

*
* *

Agir dans l'abattement du corps et souffrir sans consolations sensibles, c'est mériter peut-être ce que notre prière n'aurait pas été digne d'obtenir. Le sacrifice seul va sûrement jusqu'au Cœur de Jésus.

*
* *

Le silence est un devoir chrétien.

Lorsqu'il s'agit de nous, de nos épreuves, des grâces reçues, il faut nous taire, à moins que la charité nous oblige à parler. Et même lorsqu'il s'agit des choses divines, il est bon d'être plein de réserve, de « conserver ces choses en notre cœur » jusqu'au moment où ce cœur s'ouvre pour un être hésitant ou malheureux.

*
* *

A quoi bon confier ses peines, ses angoisses, ses regrets à ceux auxquels on ne peut dire en terminant : « *Priez pour moi !* »

*
* *

Avant d'agir, s'établir dans la paix ; bannir de son âme par le recueillement tout ce qui peut la troubler ou l'agiter ; fortifier sa volonté par la prière et la méditation ; et ensuite se mettre à l'œuvre humblement, virilement, joyeusement.

*
* *

Certains rires ressemblent à des sanglots ; certains sanglots à des chants d'action de grâces.

*
* *

Beaucoup de gens connaissent si peu leur âme, qu'il est bien difficile qu'ils puissent comprendre l'âme d'autrui.

*
* *

Je cesse maintenant d'inscrire ici ces pensées; l'évolution d'âme dont elles ont marqué les étapes est achevée. Du moins, — car ici-bas rien n'est jamais achevé, — mon âme est entrée dans cette grande paix divine, grâce imméritée dont il me faut bénir Celui qui a tout voulu et tout accompli. Je crois, j'espère et j'adore; et c'est dans un sentiment profond d'humilité et de reconnaissance que, regardant ma vie et les bienfaits reçus, je donne à Dieu, je Lui consacre mon âme et la vie nouvelle qui s'ouvre devant moi.

Août 1906.

TESTAMENT SPIRITUEL

« Dixit ei Jesus : Ego sum Resurrectio et Vita : qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet ;

« et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum. Credis hoc ?

« Ait illi : Utique, Domine ; ego credidi quia tu es Christus, Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti. »

« Jésus lui dit : Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra,

« et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ?

« Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. »

(S. Jean, XI, 25-27.)

MON TESTAMENT SPIRITUEL

POUR FÉLIX

Ceci, mon mari bien-aimé, est le testament de mon âme. Je veux que tu sois, à ce point de vue, mon principal, mon plus cher héritier. A toi surtout et à tous ceux qui m'aiment je laisse la mission de beaucoup prier et faire prier pour moi : que le Saint Sacrifice soit offert à mon intention aussitôt après ma mort durant trente jours consécutifs, souvent encore chaque année pendant toute ta vie. Que tes œuvres, tes aumônes parlent à Dieu de celle qui L'a bien imparfaitement servi, mais qui L'aime de toutes les puissances de son être, de toutes les affections de son cœur.

Achève, ta vie durant, d'acquitter autant qu'une pauvre créature humaine peut le faire la dette immense de reconnaissance que j'ai envers le Père adoré que là-haut mes prières t'obtiendront de connaître et d'aimer.

Lorsque, toi aussi, tu seras devenu son

enfant, disciple de Jésus-Christ et membre vivant de l'Eglise, consacre ton existence, transformée par la grâce, à la prière et au don de toi-même dans la charité. Sois chrétien et sois apôtre. Ce que mes supplications et mes épreuves ont demandé pour nos pauvres frères d'ici-bas, efforce-toi de le leur donner à ton tour. Aime les âmes; prie, souffre et travaille pour elles. Elles méritent toutes nos douleurs, tous nos efforts, tous nos sacrifices.

Je te laisse les êtres qui me sont chers pour que tu les entoures de tes égards, de ton affection. Accompagne à travers leur vie les enfants, neveux et nièce, amis aussi, que j'aime tant. Sois leur guide spirituel, l'ami de leur âme, l'exemple de leur vie. Aide-les, moralement et matériellement, au moment du mariage ou de la vocation. Considère-les tous comme les enfants de notre cœur, et ne les abandonne jamais. Pour leurs parents sois toujours le frère ou l'ami dévoué, aimant, que tu es en ce moment, mais d'une manière plus surnaturelle. Redouble même de tendresse, puisque je te laisse la mienne à répandre sur eux.

Si je meurs avant maman, je n'ai pas besoin de te la confier; mais la tâche sera grande si tu veux allier à la tienne mon immense tendresse pour cette mère très aimée.

Auprès de ta mère, si pleinement la mienne aussi, je te demande également de me remplacer.

Je te confie, pour la mener à bien, « l'œuvre de Juliette[1], » c'est-à-dire l'installation d'une chapelle de secours dans un quartier pauvre. Si ce titre n'est déjà pris, elle devra être dédiée au Saint-Esprit, sinon à sainte Thérèse, ou bien au Sacré-Cœur.

Je te recommande également mes diverses œuvres et te laisse le soin de payer, ta vie durant, mes cotisations ou telles autres qui pourraient les remplacer.

A nos neveux et nièce je rappelle de ne jamais oublier, sur ce que nous leur laisserons, de prélever la part de Dieu et la part des pauvres.

Pour mon enterrement je désire un service simple, sans ostentation d'aucune sorte, avec des chants strictement religieux, et aucune tenture à la maison ni à l'extérieur de l'église. J'aimerais qu'on se réunît à l'église et que mes parents et amis, au lieu d'envoyer

[1] Sa sœur Juliette avait commencé à mettre de côté les sommes dont elle pouvait disposer : étrennes, cadeaux de fête, etc., en vue de cette fondation. L'auteur continua cette œuvre avec tout son zèle et son dévouement. Dieu veuille permettre qu'elle soit bientôt menée à bonne fin ! (*Note de l'Editeur.*)

des fleurs inutiles, fassent dire des messes et offrent quelques aumônes à mon intention.

Et maintenant, mon bien-aimé Félix, je te redis mon unique et si grande tendresse. Je te charge de répéter à nos proches, à nos amis, combien je les ai tous aimés et combien je prierai pour eux jusqu'à l'heure de la réunion. Près de Dieu, où d'autres êtres chers nous attendent déjà, nous serons un jour éternellement réunis. Je l'espère de mes épreuves offertes pour vous et de la miséricorde divine.

Ta femme *à jamais,*

ÉLISABETH.

15 Octobre 1905.

(*Recopié et légèrement modifié le 26 Janvier 1911.*)

TABLE DES MATIÈRES

« *Tolle, lege.* »
« Prenez et lisez. »

(S. Augustin, *les Confessions*
L. VIII, ch. XII.)

TABLE DES MATIÈRES

38690. — TOURS, IMPR. MAME

